

bulletin de psychologie

Les groupes centrés (focus groups)

- IVANA MARKOVÁ Langage et communication en psychologie sociale : dialoguer dans les *focus groups*
- JENNY KITZINGER, IVANA MARKOVÁ, NIKOS KALAMPALIKIS Qu'est-ce que les *focus groups* ?
- SANDRA JOVCHELOVITCH Contextualiser les *focus groups* : comprendre les groupes et les cultures dans la recherche sur les représentations
- VICTORIA WIBECK, VIVEKA ADELSWÄRD, PER LINELL Comprendre la complexité : les *focus groups* comme espace de pensée et d'argumentation à propos des aliments génétiquement modifiés
- ANNE SALAZAR ORVIG, MICHÈLE GROSSEN Représentations sociales et analyse de discours produit dans des *focus groups* : un point de vue dialogique
- BIRGITTA ORFALI Typologie des *focus groups* à partir d'un dilemme sur le SIDA : le rôle du « compère spontané »
- NIKOS KALAMPALIKIS Les *focus groups*, lieux d'ancrages
- SARAH COLLINS, IVANA MARKOVÁ Les énoncés collaboratifs : nouvelle méthode dans l'étude des données issues des *focus groups*
- JENNY KITZINGER Le sable dans l'huitre : analyser des discussions de *focus group*

autres travaux

- RICHARD GAILLARD Pratiques de tutelle et pratiques de soin : ambiguïtés du rapport à l'argent
- MARIE-FRANCE AGNOLETTI, JACKY DEFFERRARD Schéma de genre et script interlocutoire dans une rencontre galante

• actualité de la psychologie • à travers les livres • à travers les revues • résumés des articles

Lauréat de l'Académie des sciences morales et politiques 1980
Prix Dagnan-Bouveret "destiné à favoriser les études de psychologie"

Publié avec le concours du Centre national du livre

Le *bulletin de psychologie* publie des travaux scientifiques en langue française dans le domaine de la psychologie. Les mémoires originaux, revues de question, élaborations théoriques, analyses historiques, comptes rendus d'ouvrages et de colloques, publiés dans ses colonnes, composent un outil d'échange et de progrès pour toutes les spécialités de la psychologie intéressant les chercheurs, les praticiens, les universitaires enseignants-chercheurs. Le *bulletin de psychologie* assure une diffusion internationale.

Le *bulletin de psychologie*, publication bimestrielle, paraît en six fascicules annuels, qui constituent un tome. L'abonnement commence par le premier fascicule du tome annuel.

Tarifs annuels France et étranger, tome 57 (2004)

franco de port ; pour la France : prix TTC

	Etranger	France		TTC
		HT	TVA	
Sociétés	135 €	132,22	2,78	135 €
Institutions	114 €	111,66	2,34	114 €
Particuliers	79 €	77,38	1,62	79 €

Ces tarifs ne sont consentis que pour l'année en cours.

Les réclamations sont acceptées dans la limite d'un an après la publication du fascicule.

La liste des tomes et numéros anciens disponibles est consultable sur <http://www.bulletindepsychologie.net>

Toute commande d'abonnement, de tomes ou de numéros anciens, doit être accompagnée d'un paiement à l'ordre de :
bulletin de psychologie (CCP Paris 10.570.00 U)
ou d'un bon de commande.

directeur de la publication

Jean-Pierre Pétard

comité de rédaction

Rémi Clignet

Stéphane Laurens

Robert Mallet

Robert Samacher

rédacteur en chef

Marcel Turbiaux

Pour toute correspondance :

bulletin de psychologie

17 rue de la Sorbonne

75005 Paris

ISSN 0007-4403

N° d'inscription Commission paritaire : 0409 G 84904

SIRET n° 784 259 921 00012

TVA : FR 58 784 259 921

Maquettes : Guy Michelat

Imprimerie SIPE, 85 rue de Bagnolet, 75020 Paris

Les groupes centrés (focus groups)

- IVANA MARKOVÁ 231 Langage et communication en psychologie sociale : dialoguer dans les *focus groups*
- JENNY KITZINGER, IVANA MARKOVÁ,
NIKOS KALAMPALIKIS 237 Qu'est-ce que les *focus groups* ?
- SANDRA JOVCHELOVITCH 245 Contextualiser les *focus groups* : comprendre les groupes et les cultures dans la recherche sur les représentations
- VICTORIA WIBECK,
VIVEKA ADELSWÄRD, PER LINELL 253 Comprendre la complexité : les *focus groups* comme espace de pensée et d'argumentation à propos des aliments génétiquement modifiés
- ANNE SALAZAR ORVIG,
MICHÈLE GROSSEN 263 Représentations sociales et analyse de discours produit dans des *focus groups* : un point de vue dialogique
- BIRGITTA ORFALI 273 Typologie des *focus groups* à partir d'un dilemme sur le SIDA : le rôle du « compère spontané »
- NIKOS KALAMPALIKIS 281 Les *focus groups*, lieux d'ancrages
- SARAH COLLINS, IVANA MARKOVÁ 291 Les énoncés collaboratifs : nouvelle méthode dans l'étude des données issues des *focus groups*
- JENNY KITZINGER 299 Le sable dans l'huitre : analyser des discussions de *focus group*

autres travaux

- RICHARD GAILLARD 309 Pratiques de tutelle et pratiques de soin : ambiguïtés du rapport à l'argent
- MARIE-FRANCE AGNOLETTI,
JACKY DEFFERRARD 317 Schéma de genre et script interlocutoire dans une rencontre galante
- 329 • actualité de la psychologie
- 331 • à travers les livres
- 339 • à travers les revues
- 347 • résumés des articles

Remerciements

Les travaux qui suivent sont l'aboutissement d'un projet sur les représentations sociales et le langage qui a réuni un groupe de chercheurs (psychologues sociaux, linguistes, chercheurs en communication), coordonné par Ivana Marková de l'université de Stirling, en Écosse. Ils ont été effectués dans le cadre du Laboratoire européen de psychologie sociale de la Maison des sciences de l'homme, dirigé par Serge Moscovici envers qui notre reconnaissance s'adresse en premier.

Nous tenons, également, à remercier très chaleureusement les personnes et les institutions suivantes pour leur soutien : le Professeur Maurice Aymard, directeur de la Maison des sciences de l'homme, Mme Anne Laurent, assistante du LEPS, M. Jean-Luc Lory, directeur de la Maison Suger, la mission de la Recherche et de la technologie du ministère de la Culture et de la Communication.

Ivana Marková et Birgitta Orfali

Langage et communication en psychologie sociale : dialoguer dans les focus groups

Ivana MARKOVÁ*

LE LANGAGE COMME MAGIE SOCIALE

En introduction de *Words, meanings and messages*, Ragnar Rommetveit (1968) raconte un épisode tiré d'une nouvelle du romancier danois Martin Hansen. Celui-ci emmène le lecteur, quelques dizaines d'années en arrière, dans une ferme très pauvre aux confins du Danemark. Réduits à la plus grande misère, les parents sont sur le point de partir pour l'Amérique où ils espèrent trouver une vie meilleure ; ils ne peuvent pas emmener leur petit garçon, gravement tuberculeux, avec eux. L'enfant n'a aucun avenir ; tout ce qui lui reste est un livre de chroniques de guerre, de faits héroïques et d'actions de valeureux chevaliers. Le livre produit un effet magique. Il transfère la réalité sociale de l'enfant, douloureuse et désespérée, vers une autre réalité sociale, dans le monde imaginaire de la gloire, où une existence symbolique est possible. Analysant cet épisode, Rommetveit réfléchit sur le « pouvoir particulier et la potentialité des mots », qui emmènent l'enfant loin de son espace physique de misère et lui permettent de voyager dans les espaces symboliques de l'imagination.

Le dialogue interne à travers lequel l'enfant a pu faire ce saut magique est possible parce que les êtres humains vivent dans le langage et que, par le langage, ils habitent le monde des autres. « *Être* signifie *communiquer* », d'après Michail Bakhtine (1984a, p. 287). Bakhtine montre différentes voies par lesquelles le soi et les autres, l'*ego-alter*, se forment et se transforment mutuellement, dans et au travers de la communication, tout au long de son œuvre monumentale. Enracinés dans la culture et l'expérience collective, les langages humains et la communication se régénèrent et se recréent au travers de dialogues concrets, par lesquels les individus et les groupes cherchent et négocient des significations. Habiter la vie des autres, à travers le langage et la communication, signifie penser à, évaluer et juger – soi-même, les autres et les phénomènes sociaux environnants. Cela signifie, aussi, imaginer, créer de nouvelles réalités sociales. Les mots se constituent en passerelles entre *ego* et *alter*, d'après Bakhtine. Non seulement les locuteurs se rencontrent sur ces passerelles, mais ils les soutiennent et les maintiennent. Ainsi, rien ne saurait être

plus éloigné de l'étude des mots que de les considérer comme des parcelles d'information qui peuvent être codées, mesurées, opérationnalisées et traitées. Un dialogue donné est toujours ouvert, à la fois, sur le passé et sur le futur. Bakhtine (1984a) soutient que rien de définitif n'a jamais été dit : il y a toujours une échappée ouverte sur de nouvelles réalités sociales.

LE DESTIN CURIEUX DU LANGAGE DANS LA PSYCHOLOGIE SOCIALE

L'histoire des sciences humaines et sociales – comme toute histoire se référant à l'humanité – peut prendre différentes directions et ce n'est qu'avec le recul que nous pouvons commencer à comprendre pourquoi elle a pris telle direction plutôt que telle autre.

Considérons l'histoire de la psychologie sociale et posons le postulat suivant : l'être humain est un être de et par le langage, et le langage est si puissant qu'il peut transférer une réalité sociale en une autre réalité sociale. Comment la psychologie sociale a-t-elle pu devenir une discipline sans stipuler que le langage et la communication étaient centraux ? Cette question a déjà frappé Valentin Voloshinov (1929, p. 20), l'un des auteurs russes du cercle de Bakhtine, il y a plus de soixante-dix ans. Dans son livre sur le marxisme et la philosophie du langage, Voloshinov reproche à la psychologie sociale, de son temps, de négliger le langage et la communication. Il commence par regretter que la psychologie sociale n'étudie, alors, ni les expressions concrètes du langage, ni les formes et les types de communications verbales telles qu'elles sont énoncées, c'est-à-dire discutées, exprimées, supposées, etc. Il suggère alors d'étudier les formes d'expressions concrètes. Développant son argument, Voloshinov précise que sa proposition ne vise aucunement l'étude de mémoires, de lettres ou d'œuvres littéraires. Au contraire, elle concerne les expressions concrètes du langage, en tant que formes authentiques de la communication sémiotique du comportement humain (*ibid.*, p.20).

De manière similaire, au début du xx^e siècle, un autre chercheur remarquable, le linguiste suisse

* Université de Stirling, Royaume-Uni.

Ferdinand de Saussure, met en évidence l'hypothèse que le langage est un fait social. Il propose, alors, d'intégrer la sémiotique, étude des signes linguistiques, au sein de la psychologie sociale. Sa proposition est ignorée. La psychologie sociale prend une direction différente, sans inscrire les signes linguistiques au nombre de ses objets d'étude.

Après la seconde guerre mondiale, lorsque la psychologie sociale est devenue une discipline institutionnelle, le langage et la communication sont restés curieusement marginaux. Dans les années soixante-dix, Moscovici (1972) note que les linguistes ne s'intéressent pas aux aspects psychosociaux du langage, de même que les psychologues sociaux ne manifestent pas d'intérêt pour les phénomènes linguistiques. En psychologie sociale, les systèmes de communication sont alors définis en référence à la théorie de l'information, avec des concepts-clé comme ceux d'émetteur, de récepteur et de canal communicatif. Dans cette perspective, le langage a des fonctions comme la codification de l'information et la transmission de mots d'une personne à l'autre ou d'un groupe à un autre groupe.

Ayant remis en question les raisons historiques qui ont amené la psychologie sociale à ne pas reconnaître la valeur fondamentale du langage et de la communication comme phénomènes psychosociologiques, certains chercheurs ont essayé de changer le cours de choses. La théorie des représentations sociales de Moscovici (1961/1976) est, ainsi, fondée, dès son origine, sur la présupposition que les représentations sociales sont générées par la pensée de sens commun et la communication, prises dans leurs contextes historiques et culturels. Moscovici soutient alors qu'il ne peut y avoir de représentations sociales sans communication – de même que tout phénomène social, auquel s'intéresse la psychologie sociale, n'existe que par et dans la communication. Rommetveit (1974) souligne, également, que la cognition, les actions et les relations humaines trouvent leur origine dans la pensée et le langage en tant que phénomènes socioculturels. Il ajoute que de telles présuppositions ne suggèrent en aucun cas qu'il s'agit d'activités ésotériques « ressemblant à la bataille de Don Quichotte contre des obstacles et des ennemis inexistantes » (Rommetveit 1974, p. 3).

Toutefois, il serait inexact de dire que le langage n'est pas étudié du tout. Il l'est, mais sans avoir un poids supérieur à celui d'autres systèmes ou processus sociaux. Les manuels de psychologie sociale comprennent ainsi, avec des chapitres sur la perception sociale, l'influence, l'attraction personnelle et d'autres encore, un chapitre sur le langage et la communication. Certains auteurs, comme Peter Robinson et Howard Giles, en Angleterre, se sont inquiétés de cette anomalie de la psychologie sociale. Dès les années soixante-dix, ils ont développé un

champ d'investigation visant à placer le langage au cœur de la psychologie sociale. Avec leurs collaborateurs, ils ont examiné le rôle du langage dans la psychologie sociale et les relations entre les usages du langage et le comportement social. Comment, par exemple, le langage est-il lié à la cognition sociale, aux émotions ou à l'influence ? Quelles sont les fonctions des comportements verbaux et non verbaux, et comment pouvons-nous articuler ces deux types de comportement ? Ou encore, quelles sont les fonctions communicatives du langage et de la prosodie ? Malgré l'avancée théorique de ces travaux, la question du langage et celle de la communication ne possèdent pas encore la force épistémologique nécessaire pour être reconnue comme centrale dans la psychologie sociale. Cela demande une explication.

Giles et Robinson conçoivent le langage et la communication comme des phénomènes sociaux très importants, jouant un rôle fondamental dans la vie sociale. C'est pourquoi la psychologie sociale ne peut les ignorer. Pour cette raison, nous devrions nous pencher sur des questions comme celle des indicateurs linguistiques de la proximité dans les relations d'amitié, celle des signes de compétences communicationnelles, des moyens de décrire les structures d'interaction dans les relations médecin-patient, etc. (Giles, Robinson 1990). Ces questions portent incontestablement *sur le sujet* du langage, et *sur le sujet* des relations entre langage et autres phénomènes sociaux. Cependant, comme Rommetveit le soutient (voir Wibeck, Adelswård et Linell dans ce numéro), on doit faire la différence entre ce qui « renvoie au langage » et ce qui « s'inspire du langage ». Dans le dernier cas, nous présupposons que les actions et les relations sociales trouvent leur *origine dans* la capacité dialogique des êtres humains, et n'existent que *par* la communication.

LA DIALOGICITÉ

Selon les conceptions de Moscovici, de Rommetveit et de Bakhtine, le langage et la communication sont plus que des compétences importantes pour les relations humaines. Ces chercheurs adoptent la position selon laquelle « être signifie communiquer ». Ils ne traitent pas des phénomènes sociaux comme des phénomènes *au sujet* des relations entre les performances individuelles, les activités de groupe et le langage. Au contraire, ils partent d'emblée de la capacité dialogique des êtres humains, c'est-à-dire qu'ils commencent par poser l'hypothèse de l'*ego-alter* en tant qu'interdépendance existentielle, donc ontologique, constitutive de l'humanité. Nous soutenons que, dans cette perspective, le langage et la communication trouvent leur origine dans la dialogicité et que, sans dialogicité, l'espèce humaine n'existerait pas en tant que telle. La dialogicité est la capacité qu'a l'esprit humain de conce-

voir, de créer et de communiquer au sujet des réalités sociales dans son rapport avec l'*alter* (Marková, 2003). La dialogicité *ego-alter* peut être constituée de différentes façons. Elle peut, par exemple, désigner une relation Je-groupe spécifique, Je-autrui, Je-nation, groupe-communauté, Je-culture et ainsi de suite. Durant une simple rencontre, plusieurs relations dialogiques *ego-alter* sont sollicitées. Elles peuvent rivaliser et s'opposer, voire freiner l'impact d'expériences présentes ou relatives à des traditions culturelles passées. *Ego* et *alter* peuvent être amenés à modifier leurs priorités, à maintenir certaines continuités dialogiques ou au contraire à créer des discontinuités.

La dialogicité de l'*ego-alter* est indissociablement liée à l'histoire et à la culture, transmise de génération en génération au travers de la mémoire collective, des institutions et des pratiques. L'histoire et la culture exercent leur pression sur les styles de pensée dialogique et les orientent dans certaines directions spécifiques. Différentes formes de contraintes sont ainsi exercées par le passé et le présent, le social et l'individu, les traditions et les innovations. Reconnaître les contraintes et les pressions du passé et du présent, ainsi que celles issues de l'infinie variabilité des situations dans lesquelles la pensée et la communication ont lieu, nous permet de mettre en évidence les caractéristiques essentielles de la dialogicité : elle a de multiples facettes, de multiples voix et est, par essence, polyphasique.

Adopter l'hypothèse selon laquelle *ego* et *alter* sont dans une relation existentielle implique bien davantage qu'admettre simplement que les individus parlent les uns aux autres et même que parents et enfants interagissent. Cela signifie qu'il ne peut y avoir d'*ego* sans *alter*. Ils se co-constituent l'un l'autre – comme figure et fond – et se transforment mutuellement au travers de la communication. Au cours des dernières décennies, la psychologie du développement, la psychologie sociale et la philosophie du langage ont largement contribué à fonder cette proposition, théoriquement autant qu'empiriquement. Au niveau théorique, d'abord, depuis le XIX^e siècle, de nombreux auteurs ont approfondi l'idée que les significations et la connaissance de soi et des autres se développent conjointement (par exemple, Feuerbach, Baldwin, Vygotsky, Mead, Bakhtine). Plus récemment, les contributions de chercheurs comme Lewis et Brooks-Gunn, Newson et Trevarthen, en psychologie de l'enfant et en développement de soi, ont permis d'enrichir cette idée empiriquement.

La communication se déploie continuellement dans deux directions différentes. Premièrement, les participants adoptent des perspectives mutuelles, visant à développer leur compréhension intersubjective et une certaine proximité de points de vue. Deuxièmement, ils établissent leurs propres perspectives, au travers desquelles ils s'affirment eux-

mêmes et aspirent à une reconnaissance sociale. Adopter la perspective d'autrui et affirmer sa propre perspective vont ainsi de pair. Alors même que les participants sont co-auteurs de leurs positions dialogiques, ils approfondissent leurs compréhensions et leurs malentendus, négocient leurs positions réciproques, au travers de polémiques ouvertes ou cachées et de dialogues internes et externes. Tous ces moyens dialogiques sont, potentiellement, matière à différentes interprétations.

Dès lors que nous adoptons l'hypothèse selon laquelle *ego* et *alter* se co-constituent l'un l'autre, étant existentiellement interdépendants, nos hypothèses de recherche en psychologie sociale doivent refléter cette question de manière convaincante. Plutôt que de poser des questions concernant les performances d'individus dans des groupes, nos questions seront fondées sur la reconnaissance de l'*ego-alter* et seront, par exemple :

– comment et par quels moyens, au sein d'une relation *ego-alter* donnée, *ego* et *alter* préservent-ils leur unicité – à savoir, leurs pensées, activités et identités individuelles ?

– comment *ego* et *alter* s'influencent-ils l'un l'autre, en tant que co-auteurs d'une action communicative conjointe ?

Quelles que soient les questions que nous posons au sujet du soi et des autres, nous questionnons, par définition, la communication. S'il a pu être possible de décrire les relations entre individus ou entre individus et société, sans référence à la communication, nous ne pouvons plus le faire dès lors que nous postulons l'interdépendance *ego-alter*.

Quelle que soit la manière dont est constituée la dialogicité *ego-alter*, la communication est toujours rapportée à un objet, une idée, une relation ou une passion. Moscovici (1972 ; 1984) propose la triade *ego-alter-objet* pour la psychologie sociale, en mettant notamment en évidence le pouvoir mobilisateur de la tension communicative au sein de la triade. L'*objet* désigne toute chose pertinente pour *ego-alter*, par exemple le SIDA, la démocratie ou les tomates génétiquement modifiées. *Ego* et *alter* eux-mêmes, ainsi que la nature de leurs liens, peuvent devenir objets de communication. Par exemple, l'enfant développe le concept de soi dans l'interaction avec les autres. Le soi, dans ce contexte devient l'objet dans la triade *ego-alter-objet*. Quels que soient l'objet, la communication et, plus généralement, la formation de la connaissance sociale, tout commence avec la triade *ego-alter-objet*.

La triade *ego-alter-objet* n'est pas une unité abstraite et homogène. Dans toute situation concrète, *ego-alter-objet* comporte de multiples facettes et des styles de pensée et de communication hétérogène, au sujet de l'objet. Nous pouvons proposer l'hypothèse que la dialogicité *ego-alter* est de l'ordre des phénomènes de polyphasie cognitive, à savoir, « les

manières de penser diverses, voire opposées » (Moscovici, Marková, 2000, p. 245), propres à différents contextes dans lesquels elles s'inscrivent. Caractérisées par leurs multiples facettes, ces diverses manières de penser peuvent être « déphasées » les unes par rapport aux autres. Elles peuvent être en conflit, en opposition ou en lutte pour la domination. L'hypothèse de la polyphasie cognitive se réfère à la possibilité de faire usage de manières de penser et de connaître, diverses et distinctes – scientifiques, religieuses, métaphoriques, etc.

La pensée prend toutes sortes de formes et sert des fins différentes. Certaines traditions, philosophiques et psychologiques, privilégient une pensée par catégories comme celles de temps, d'espace et de quantité ; d'autres s'articulent sur la nomination, d'autres encore s'intéressent à la pensée antinomique ou polarisée. Certaines pensées peuvent être décrites comme inductives ou déductives, d'autres comme analogiques ou discrètes. Certaines formes de pensée sont scientifiques, d'autres artistiques, religieuses, idéologiques, rhétoriques ou mystiques. Des tâches différentes sont attribuées à ces différentes sortes de pensée. Lorsqu'on flatte ou manipule quelqu'un, on pense différemment que lorsqu'on veut gagner au loto. La pensée scientifique se fonde sur d'autres prémisses que la pensée rhétorique.

Mais alors, qu'est-ce que, précisément, « penser » ? Cette question récurrente a notamment été posée par Einstein (Einstein, 1949, p. 70), lorsqu'il s'interrogeait sur sa vie et sur son œuvre. Il finit par distinguer, d'un côté, les impressions sensorielles, les images mémorielles et d'autres images similaires, et, de l'autre côté, les processus mentaux, dominés par la pensée conceptuelle. Pour Einstein, les concepts sont toujours liés à des signes reproductibles – comme les mots ; c'est ce qui permet de distinguer les phénomènes mentaux de l'ordre de la *non-pensée*, de ceux de l'ordre de la *pensée*. La pensée est *conceptuelle* et, plus encore, elle est *communicable*.

D'autres auteurs sont allés plus loin. Au début du siècle, dans un essai sur la « Pensée nouvelle », le philosophe Franz Rosenzweig (2001) soutint que *la pensée est essentiellement un dialogue*. Il montre que les fameux dialogues socratiques et platoniciens ne sont pas des dialogues authentiques mais, plutôt, des soliloques. Dans ces dialogues, le locuteur connaît, en effet, à l'avance les idées qu'il veut communiquer et défendre ; les interlocuteurs sont fictifs. À l'inverse, des dialogues authentiques sont ouverts. Dans un dialogue, nous ignorons à l'avance ce que nous allons dire et comment nous allons parler de nos pensées à une autre personne. Nous ne savons pas, non plus, à l'avance, ce que l'autre personne comprendra de notre message et nous ne l'apprendrons que par la réponse qu'elle nous fournira. L'idée selon laquelle nous ne comprenons, finalement, la signification de notre acte de parole

qu'à partir de la réponse d'autrui se retrouve dans l'œuvre de George Herbert Mead (1934). Pour Rosenzweig, penser et communiquer sont des processus actifs et mutuels. La personne avec laquelle nous parlons et pensons n'a pas seulement des oreilles pour entendre, comme dans les dialogues philosophiques ; elle est, aussi, dotée d'une bouche et, lorsqu'elle dit quelque chose, elle peut exprimer ses propres pensées (Rosenzweig, 2001, p. 159). Une « pensée nouvelle » émerge alors de la réciprocité des esprits. Elle évolue au travers de la confrontation d'idées, se nourrit de passions et d'admiration, de déceptions et des malentendus issus d'une telle réciprocité.

Penser, c'est essayer des routes nouvelles. Dans son analyse des produits de la pensée, le philosophe Émile Meyerson (1934, p. 137) met en évidence le fait que la pensée humaine n'est jamais complètement logique, ni totalement rationnelle. Si elle l'était, elle ne serait pas pensée. Penser signifie, en effet, faire diversion ; la rigueur rationnelle ne signifie, au contraire, rien d'autre qu'une identité de la pensée à travers le temps ; en conséquence, aucun progrès de la pensée ne serait possible. Le secret de l'excellence de l'esprit réside dans les détours et la diversité des voies de la pensée et de la communication.

Dans le champ de la psychologie sociale, Fritz Heider (1958) s'est également penché sur les différentes descriptions d'un simple événement dans le sens commun et le langage ordinaire, comme, par exemple, « un homme dans sa barque rame sur le lac ». La relation d'un événement comme celui-ci, relativement simple, peut être comprise comme portant, avant tout, sur les compétences du rameur ou comme le résultat d'une météorologie favorable à la navigation. Chacun peut voir différentes choses. Chacun peut penser à ces choses de différentes façons et les exprimer d'une manière langagière particulière, selon les circonstances, son expérience, ses motifs et ses intentions. Ainsi, la pensée n'est jamais homogène ou monologique mais bel et bien antinomique et dialogique. Nous sommes capables d'utiliser et de combiner nos capacités intellectuelles de multiples manières et nous pouvons exprimer nos idées de différentes façons, en utilisant des mots, des gestes et des symboles spécifiques.

Le fait que les participants dialogiques puissent faire toutes sortes de choses suggère deux sortes d'interprétations. La première, largement répandue en psychologie, est issue des idées de Karl Bühler (1934) et de Roman Jakobson (1960/81). Elle présuppose que le locuteur peut réaliser simultanément différentes fonctions, comme donner de l'information, flatter et exprimer un sens poétique. Du fait que ces fonctions discursives co-existent, elles ont souvent été décrites comme ayant un effet additif sur la signification de la communication.

La seconde interprétation est toute autre. En effet, le discours réalise différents actes de pensée. Moscovici appelle cette propriété *polyphasie cognitive* ; Bakhtine se réfère également à l'hétéroglossie, ou plurivocité du discours. Avec Bühler et Jakobson, on conçoit la cohabitation pacifique de différentes fonctions, chacune effectuant ses tâches – flattant, informant, poétisant. En revanche, avec Bakhtine et Moscovici, la plurivocité et la polyphasie sont des attributs de la dialogicité. La dialogicité n'est donc pas la capacité d'exprimer simultanément différentes pensées et fonctions discursives. Au contraire, elle est une bataille visant tant à la domination dans le discours qu'à l'établissement d'une intersubjectivité, par ces différents modes de penser et de parler. La polyphasie dans la pensée et l'hétéroglossie dans le discours désignent non la coexistence de fonctions mais l'ouverture infinie des langages et des modes de pensées, en tension et en conflits constants.

Par exemple, dans son analyse du carnaval médiéval dans le *Gargantua et Pantagruel* de Rabelais, Bakhtine (1984b, p. 420) montre un cas particulier d'hétéroglossie, celle qui se dessine entre les cultures officielle et non officielle, représentées par le langage populaire et vulgaire, d'un côté, et le latin châtié, de l'autre. Dans l'analyse que Bakhtine fait du carnaval médiéval, différentes voix, luttant pour la domination, transgressent la frontière entre les deux cultures. Bakhtine montre comment la Renaissance découvre différents dialectes, qu'elle utilise comme masques linguistiques – comme une *commedia dell'arte*. Pendant le carnaval, l'hétéroglossie libère les significations « interdites » et comiques hors du carcan des significations du dogme établi.

Cet exemple montre qu'un simple listage ou l'additivité des fonctions ne sauraient rendre compte des transformations dynamiques de différentes formes de pensée et de signification. De la même manière, dans son analyse de romans de Dostoïevski, Bakhtine montre que tous les aspects de la dialogicité sont saturés par l'hétéroglossie : l'ambivalence, les polémiques ouvertes ou masquées, la parodie, l'ironie, la dialogie cachée, les répliques ouvertes ou contournées, les oppositions et les querelles.

Pour étayer notre proposition théorique, nous devons nous donner les moyens méthodologiques de cerner les dynamiques de l'*ego-alter*. Nous devons, ainsi, étudier la parole plutôt que la langue. La parole se déploie dans cette hétérogénéité multiple. Elle a un contenu, et sa grammaire exprime le mouvement des idées et des significations ; elle véhicule les interactions entre participants, entre la grammaire et le mouvement des idées et leurs significations. La parole est le langage de l'hétéroglossie et de la polyphasie cognitive. Cependant, ce truisme a été largement ignoré, alors que la parole est absolument essentielle à notre existence d'êtres humains, puisque les interactions, la formation des opinions,

la connaissance, les croyances et les idéologies ont lieu dans la communication, dans une perspective méthodologique. En examinant les attitudes, les opinions, les croyances, etc., la plupart des chercheurs en psychologie sociale ont traité de la parole comme d'une langue. Ils ont occulté les caractéristiques communicatives, grammaticales et sémantiques à travers lesquelles les attitudes, les opinions et les croyances sont exprimées. Bakhtine (1981) soutenait déjà cette position contre les méthodes de la sémiotique saussurienne, analysant le langage comme un ensemble de codes statiques. Pour Bakhtine, étudier le langage, c'est étudier les dynamiques communicationnelles.

LES FOCUS GROUPS

Contrairement à d'autres méthodes de recherche comme les questionnaires, les entretiens individuels, les enquêtes, etc., qui sont détachées de la communication quotidienne, les *focus groups* sont communication. C'est une méthode de recherche fondée sur la communication de groupe (Flick, 1998 ; Barbour, Kinzinger, 1999 ; Wilkinson, 1998). Cette méthode permet aux participants de parler spontanément, lors d'un échange, de sujets importants, tant du point de vue personnel que public et de thématiser et développer ces sujets. Évoquer quelque chose de manière spontanée, dans le langage, signifie construire de nouveaux sens et transformer une réalité en une autre. Pourquoi certains sujets font-ils mouche dans le discours public, sont-ils thématisés et développés d'une certaine manière plutôt que d'une autre ? Pourquoi, d'un autre côté, certains sujets ne sont-ils pas retenus par le discours public ? Est-ce, par exemple, parce qu'ils sont implicitement évidents, en tant que partie du sens commun, ou est-ce parce qu'ils sont tabous, donc interdits d'énonciation ? Pour les psychologues sociaux, le problème demeure : comment, en effet, rendre ces dynamiques de la communication, du langage et de la pensée ?

Les *focus groups* – que nous explorons dans ce numéro – offrent une possibilité de développer des méthodes de recherches fondées sur les dynamiques de la communication, du langage et de la pensée. Dans les *focus groups*, les participants confrontent leurs idées, les laissent se heurter dans des polémiques ouvertes ou cachées, dans des dialogues internes ou externes, les uns avec les autres. Les *focus groups* ont des caractéristiques proches des chercheurs « amateurs » qui, au siècle dernier, cherchaient à populariser la science et l'éducation à travers la communication (Moscovici 1984, p. 54). Comme le souligne Moscovici, c'est aussi le propre des rencontres les plus informelles, des discussions dans les clubs, les cafés ou dans les réunions politiques, de refléter des modes de pensée et d'expression traduisant les intérêts et les particularités de chacun. En tant que méthode de recherche, les *focus groups* peuvent nous donner accès à la formation et

aux transformations des représentations sociales, des croyances, des connaissances et des idéologies circulant dans les sociétés.

Cependant, cette méthode a souvent été utilisée d'une manière statique, négligeant la dynamique propre à la communication. Jusqu'à présent, les *focus groups* ont été utilisés pour les études de marché, comme groupes de discussion de consommateurs, afin d'évaluer les préférences pour tel ou tel produit. Les chercheurs en études de marché utilisent alors des moyens d'analyse non-communicationnels, comme le codage et la catégorisation des contenus. En psychologie sociale, de telles analyses seraient tout à fait contre-productives. Les mots ne sont pas des miroirs dans lesquels se reflète la réalité, grâce à des « significations littérales » transparentes et dans lesquels les idées exprimées par les attitudes et les opinions seraient des fragments d'information. En usant de telles conceptions, les psychologues sociaux se priveraient de toute possibilité de capter la richesse du langage, telle que nous venons de la présenter.

En revanche, les articles réunis dans ce numéro étudient les *focus groups* dans des perspectives dialogiques et mettent tous en évidence la polyphasie et l'hétéroglossie de la pensée et de la communication. La plupart des auteurs mettent l'accent sur l'usage des *focus groups* dans le cadre

de recherches sur les représentations sociales, tout en reconnaissant la pertinence de cette méthode pour la psychologie sociale en général. Cet accent particulier est lié au fait que les représentations sociales ne peuvent être étudiées convenablement qu'au travers et dans la communication. Les représentations sociales n'existent, elles mêmes, dans la société, que si elles existent dans la communication qui y prévaut. Si le chercheur a l'intention d'étudier des phénomènes qui ne sont pas l'objet de préoccupations et d'échanges dans la société, ici et maintenant, quelle que soit la manière dont il s'y prend, il ne trouvera pas de représentations sociales ! La plupart des articles de ce numéro, examinant les idées alors même qu'elles se constituent, soulèvent plus de questions qu'ils ne proposent de réponses. L'analyse linguistique ou celle des moyens grammaticaux conçus de manière dialogique, l'étude des expressions de la collaboration, de l'intrication culturelle des thémata et de la thématisation de problèmes, n'en sont qu'à leurs balbutiements, à travers, notamment, l'analyse des *focus groups*. En fait, en abordant de telles recherches, en étudiant la communication *in vivo* grâce à cette méthode, la psychologie sociale nous paraît prête à entrer dans un âge nouveau.

(Traduction de Tania Zittoun et Birgitta Orfali)

RÉFÉRENCES

- BAKHTINE (Mikhaïl).— *The dialogic imagination. Four essays*, Austin, University of Texas press, 1981.
- BAKHTINE (Mikhaïl).— *Problems of Dostoyevsky's poetics*, Manchester, Manchester university press, 1984a.
- BAKHTINE (Mikhaïl).— *Rabelais and his world*, Bloomington, Indiana university press, 1984b.
- BARBOUR (Rosaline), KITZINGER (Jenny).— *Developing focus group research. Politics, theory and practice*, Londres, Sage, 1999.
- BÜHLER (Karl).— *Sprachtheorie* [1934], trad. angl., *Theory of language : the representational function of language*, Amsterdam, John Benjamins, 1990.
- EINSTEIN (Albert).— Autobiographical notes, dans Schilpp (A.), *Albert Einstein : philosopher-scientist, vol. I*, Londres, Cambridge university press, 1949, p. 7.
- GILES (Howard), ROBINSON (Peter).— *Handbook of language and social psychology*, Chichester, Wiley, 1990.
- HEIDER (Fritz).— *The psychology of interpersonal relations*, New York-Londres, Wiley, 1958.
- JAKOBSON (Roman).— Linguistique et poétique, dans *Essais de linguistique générale*, 4^e partie, chapitre 11, Paris, Éditions de Minuit, 1963.
- MARKOVÁ (Ivana).— *Dialogicality and social representations*, Cambridge, Cambridge university press, 2003.
- MEAD (George Herbert).— *Mind, self and society*, Chicago-Londres, University of Chicago press, 1934.
- MEYERSON (Émile).— De l'analyse des produits de la pensée, *Revue philosophique*, CXVIII, 1934, p. 135-170.
- MOSCOVICI (Serge).— *La psychanalyse : son image et son public* [1961], Paris, PUF, 1976.
- MOSCOVICI (Serge).— *The psychosociology of language*, Chicago, Markham publishing Co., 1972.
- MOSCOVICI (Serge).— Introduction : le domaine de la psychologie sociale, dans Moscovici (S.) *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984, p. 5-22.
- MOSCOVICI (Serge), MARKOVÁ (Ivana).— Ideas and their development : a dialogue between Serge Moscovici and Ivana Marková, dans Moscovici (S.), *Social representations*, Londres, Polity press, 2000.
- ROMMETVEIT (Ragnar).— *Words, meanings and messages*, New York-Londres, Academic press, 1968.
- ROMMETVEIT (Ragnar).— *On message structure. A framework for the study of language and communication*, Londres, Wiley, 1974.
- ROSENZWEIG (Franz).— *Foi et savoir*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2001.
- VOLOSHINOV (Valentin Nikolajevich).— *Marxism and the philosophy of language* [1929], New York-Londres, Seminar press, 1973.
- WILKINSON (Sue).— Focus group methodology : a review, *International journal of social research methodology*, 1, 1998, p. 181-203.

Jenny KITZINGER*
 Ivana MARKOVÁ**
 Nikos KALAMPALIKIS***

Qu'est-ce que les focus groups ?

Ce numéro réunit plusieurs chercheurs expérimentés ayant travaillé sur les *focus groups*, dans le but de présenter cette méthode de recherche passionnante et de plus en plus utilisée par les psychologues. Nous tenons, en particulier, à souligner les liens existant entre les *focus groups* et la théorie psycho-sociologique des représentations sociales, tout en présentant une méthode d'analyse des données recueillies avec les *focus groups*. Cet article en donnera, dans un premier temps, la définition et expliquera leurs principes ainsi que l'histoire qui sous-tendent leur utilisation. Dans un second temps, sont discutées les questions de recueil et de conduite de ces groupes ainsi que les questions conceptuelles, pratiques et éthiques qu'elles impliquent. Enfin, les différentes possibilités d'analyse sont examinées.

Les *focus groups* sont des discussions de groupe ouvertes, organisées dans le but de cerner un sujet ou une série de questions pertinentes pour une recherche. Le principe essentiel consiste en ce que le chercheur utilise explicitement l'interaction entre les participants, à la fois comme moyen de recueil de données et comme point de focalisation dans l'analyse (Kitzinger, 1994a). Parfois, le chercheur peut utiliser une discussion de groupe organisée dans un autre but – comme, par exemple, lorsqu'il analyse des sessions de thérapie ou les discussions entre professeurs et élèves. En reprenant ces discussions et en analysant les interactions, le chercheur les transforme, de fait, en *focus groups*. Cependant, en général, les *focus groups* sont organisés dans un but défini et le *focus* (point de focalisation) proposé par le chercheur est explicite pour les participants. De telles sessions sont, par exemple, organisées par les chercheurs pour comprendre des questions d'actualité comme le SIDA, la violence sexuelle ou encore la biotechnologie (Kitzinger ; Orfali ; Wibeck, Adelswärd et Linell, dans ce numéro). Elles sont utilisées pour cerner la façon dont sont comprises les expériences du quotidien, tout comme les « accidents » ou des aspects de l'identité propre des personnes, telle l'ethnicité (Baker, Hinton, 1999), ou la dénomination (Kalampalikis, 2002). Les *focus groups* peuvent, encore, être utilisés pour analyser la façon dont les participants parlent de certains problèmes

comme la « collaboration » (Orfali, Marková, 2003) ou d'événements historiques (voir Collins et Marková ainsi que Kalampalikis dans ce numéro). En fait, ces groupes peuvent être utilisés pour toutes les questions qui requièrent une investigation sur la façon dont se déroule une discussion.

Avant de poursuivre sur l'intérêt des recherches menées grâce à cette méthode, nous présenterons son origine et le contexte socio-politique dans lequel elle a été développée.

BRÈVE HISTOIRE DES FOCUS GROUPS

Il est intéressant de retracer, sommairement, du point de vue de l'histoire des méthodes, la trajectoire elliptique des *focus groups* dans le domaine de la recherche qualitative en sciences sociales. Cette trajectoire est marquée, d'un côté, par la période de guerre et d'après-guerre et, de l'autre, par l'impact grandissant de la communication de masse et de la propagande institutionnalisée.

Sous sa dénomination d'origine, *focused interview*, l'entretien focalisé a été développé, initialement, aux États-Unis, dans la mouvance du courant lewinien de la dynamique des groupes, par Merton et Lazarsfeld, au tout début de la seconde guerre mondiale. Le contexte sociopolitique et disciplinaire, dans lequel il a été conçu, l'a prédestiné à faire face à un certain nombre de questions importantes et urgentes, émergeant dans le domaine de la communication de masse et de l'analyse de la propagande (Lazarsfeld, 1969 ; Merton, 1956). Ces études ont permis de s'intéresser au processus de formation des attitudes et des opinions des auditeurs de différentes émissions radiophoniques (Lazarsfeld, Stanton, 1944).

C'est dans ce contexte sociopolitique que Lazarsfeld et Merton ont collaboré pour une commande de l'*Office of Facts and Figures* – devenu peu après *Office of War Information* –, visant à mesurer les effets

* Université de Cardiff, Royaume-Uni.

** Université de Stirling, Royaume-Uni.

*** Institut de psychologie, Groupe d'étude des relations asymétriques (GERA), Université Lumière-Lyon 2, 5 avenue Pierre Mendès-France, 69 500 Bron. <nikos.kalampalikis@univ-lyon2.fr>

des programmes radiophoniques, à caractère moral, diffusés auprès du public américain. Merton retrace le souvenir de sa première rencontre avec Lazarsfeld, que nous allons partiellement reprendre ici, donnant lieu à l'invention d'un type d'entretien spécifique ¹.

C'est en novembre 1941 que Merton et Lazarsfeld se rencontrent pour la toute première fois, accompagnés de leur épouse respective, pour un repas chez les Lazarsfeld. Au lieu d'aller dîner avec les convives, Lazarsfeld entraîne Merton pour assister, en direct, dans un studio d'enregistrement radiophonique, à une expérience faisant partie d'un programme de recherches dirigé par celui-là. Dans le studio, sont réunis une douzaine de sujets à qui on demande d'exprimer leurs émotions – en pressant des boutons de couleur verte (émotion positive) ou rouge (émotion négative) – concernant des messages radiophoniques d'adhésion à l'armée américaine. Ils doivent, ensuite, expliquer, à un chercheur, leurs réactions, aussi bien individuelles que collectives. Leurs préférences sont directement enregistrées grâce à un instrument de type polygraphique ².

En l'absence de miroir sans tain, les deux sociologues prennent place discrètement dans la salle pour assister à cette expérience. Merton se montre particulièrement intéressé par cette situation de confrontation et de dialogue stimulé et animé et il ne cesse, pendant toute la durée de l'expérience, de faire part de ses commentaires à Lazarsfeld sur des petits bouts de papier. Il faut noter que l'expérience méthodologique de Merton se limitait, à l'époque, à une fine connaissance de l'entretien individuel mais qu'il assistait, pour la première fois, à une expérience collective de cette nature. Dans les commentaires qu'il fait de l'expérience, Merton insiste, notamment, sur la conduite trop directive de l'animateur, l'absence de centration sur les réactions individuelles et collectives spécifiques, l'absence de prise en considération de leur spontanéité, etc. À la fin de la soirée, Lazarsfeld lui demande ses impressions et, ayant entendu ses critiques, lui rétorque : « Il y aura bientôt un nouveau groupe qui viendra pour l'expérience. Veux-tu nous montrer comment l'entretien doit être mené ? ».

Le reste appartient à l'histoire et il n'est pas besoin, ici, de souligner l'importance des travaux de ces deux sociologues, mais une chose est sûre : Merton a pensé trouver, dans cette technique d'investigation, un moyen supplémentaire et complémentaire à celui de l'entretien individuel classique, du questionnaire ou de l'expérimentation, donnant accès à un matériel verbal interactif, propice à une analyse qualitative. Il a, ensuite, systématisé les détails opératoires de la technique, cette fois face à des stimuli visuels (des films pour les soldats américains) dans le cadre d'une autre étude bien connue, *The American soldier* (Stouffer, 1949).

Déjà, à cette époque, cette technique faisait partie

d'une panoplie méthodologique combinant harmonieusement la collection et l'analyse qualitative et quantitative de données. Sur ce point, une confusion a longtemps prévalu qui attribuait l'invention des *focus groups* à Merton et à ses collaborateurs. Le terme même de *focus group* n'a jamais été utilisé dans l'édition originale de leur travail. Au contraire, ils ont préféré celui de *focused interview* pour, justement, mettre l'accent sur un outil de recherche de nature spécifique et non pas sur un simple entretien avec plusieurs personnes, donc différent de l'entretien individuel. Ce type d'entretien est, certes, plus propice (et plus souvent utilisé) face à un groupe d'individus, mais rien n'interdit son usage à titre individuel.

Sous l'emprise du modèle behavioriste, cette technique a presque totalement disparu pendant plus de quinze ans. Nous la retrouvons associée, au début des années quatre-vingt, dans un autre contexte, aux études de marché centrées sur les attitudes et les motivations des consommateurs. Son utilisation est alors institutionnalisée mais son potentiel d'analyse reste encore inexploité.

Depuis un peu plus de dix ans, cette méthode réintègre son contexte disciplinaire d'origine, les sciences sociales (Barbour, Kitinger, 1999 ; Lunt, Livingstone, 1996) et, plus particulièrement, la psychologie sociale (Gervais, Jovchelovitch, 1998 ; Flick, 1998) ainsi que la sociologie ³ (Morgan, Spanish, 1984 ; Hamel 1999), essentiellement en tant que méthode qualitative complémentaire de celles existantes jusqu'alors.

Ce qui est étonnant, dans l'histoire de cette méthode, c'est que Merton a, en quelque sorte, « subi » l'effet de la transmission du savoir qu'il a lui-même décrit et défini comme phénomène d'« oblitération par incorporation » (Merton, 1993) pour désigner une forme d'ancrage et de transmission spécifiques du savoir scientifique, indissociables de l'oubli de sa genèse. Ainsi, dans différents textes anglo-saxons récents sur les méthodes qualitatives, soit il n'y a aucune mention du travail *princeps* de Merton, soit il apparaît comme étant « l'inventeur » des *focus groups* ⁴.

1. Le lecteur peut retrouver le récit de cette rencontre dans Merton, 1987.

2. Instrument connu après sous le nom « programme d'analyse Lazarsfeld-Stanton ».

3. En France, le *focus group* a été utilisé en sociologie dans le cadre théorique de l'intervention sociologique (Touraine, Hegedus, Dubet, Wieviorka, 1978). La participation des acteurs sociaux et des militants, ainsi que leur discours engagés vis-à-vis de luttes ou d'enjeux socio-politiques ont été analysés, grâce à cette technique, en tant que reflets de leur conscience pratique (Hamel, 1999).

4. Peu avant sa mort, Merton regrettait cela avec une certaine ironie en disant, « I wish I'd get a royalty on it ».

MÉTHODE PARTICULIÈRE OU ÉLÉMENT APPARTENANT À UN ENSEMBLE MÉTHODOLOGIQUE ?

Comme le souligne l'histoire des *focus groups* évoquée ci-dessus, ces derniers peuvent être utilisés en tant que méthode unique d'investigation mais, aussi, en tant qu'élément méthodologique appartenant à un ensemble plus vaste d'autres techniques. On peut, par exemple, utiliser de tels groupes pour développer, expliquer ou analyser des données quantitatives comme les questionnaires (Kitzinger, 1994b ; Salazar Orvig, Grossen, dans ce numéro) ou encore pour compléter des données expérimentales (ainsi que Merton l'a fait à l'origine).

Les *focus groups* sont également utilisés parmi d'autres méthodes qualitatives, comme les entretiens ou l'observation. Qu'ils soient insérés dans une perspective multi méthodologique ou qu'ils soient l'unique méthode retenue, les *focus groups* présentent des caractéristiques propres dont nous voulons ici rendre compte. À la différence de l'observation, les *focus groups* permettent de centrer la conversation sur un sujet particulier. Contrairement aux entretiens, ils permettent au chercheur d'envisager l'expression d'idées au sein d'un contexte social précis (par exemple, une conversation entre collègues ou entre amis) et permettent ainsi de considérer les pratiques conversationnelles grâce auxquelles un sujet est discuté.

Ce que l'on nomme *focus groups* est parfois utilisé comme un moyen simple et pratique de recueil d'informations provenant de plusieurs personnes en même temps (chacun répond, simplement, à tour de rôle dans le groupe). Cependant, une discussion réelle entre les participants apporte beaucoup plus et prêter attention à l'interaction produite entre les participants constitue une spécificité non négligeable de la méthode (voir l'analyse ci-dessous).

POURQUOI LES FOCUS GROUPS SONT-ILS PARTICULIÈREMENT IMPORTANTS POUR LA THÉORIE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES ?

Les *focus groups* constituent une méthode appropriée de recueil de données lorsque l'on s'intéresse aux représentations sociales car ils sont fondés sur la communication et celle-ci est au cœur de la théorie des représentations sociales. Moscovici (1984) précise que « nous pensons avec nos bouches », indiquant que la formation d'idées, de croyances et d'opinions s'insère dans et par la communication. Il ajoute que quatre principes nous informent sur les représentations sociales. Premièrement, nous devons étudier les conversations dans la société car elles permettent de mieux saisir comment les interlocuteurs s'investissent dans un sujet, pourquoi ils sont passionnés ou inquiets et comment ils expriment leurs préoccupations.

Deuxièmement, Moscovici précise qu'il faut analyser la façon dont les personnes classent, nomment et reconstruisent les phénomènes sociaux. Troisièmement, cet auteur souligne que la crise ou le changement social rendent la communication particulièrement riche, puisqu'ils permettent au chercheur de comprendre la formation et la transformation du « sens commun ». Le quatrième principe qu'il évoque renvoie, enfin, à l'idée que, lorsqu'ils élaborent des représentations sociales, les protagonistes sont comme les « savants amateurs » qui ont vulgarisé les sciences et l'éducation il y cent ans. Moscovici attire l'attention sur les « rassemblements non officiels » comme les « conversations de café, les discussions dans les clubs ou les réunions politiques, dans lesquelles les modes de pensée et leur expression reflètent des voix de curiosité et les liens sociaux établis dans l'instant » (*ibid.*, p. 54). Les *focus groups* constituent ce genre de « conversations de café ou de club » et peuvent, de ce fait, servir à recueillir des données importantes pour l'étude de tous les points évoqués par Moscovici. En fait, les *focus groups* peuvent être considérés comme « une société pensante en miniature » (Farr, Tafoya, 1992⁵).

Les auteurs qui ont participé à ce numéro partagent cette interprétation dynamique de la théorie des représentations sociales. C'est, d'ailleurs, dans ce contexte qu'il faut utiliser la méthode des *focus groups* : celle-ci permet, en effet, l'analyse des effets réciproques entre les symboles et les discours et des modes de pensée, de parole et d'action. Les *focus groups* permettent d'analyser comment les représentations sociales sont « construites, transmises, transformées et soutenues dans les processus communicationnels » (Linell, 2001).

COMMENT ORGANISER UN FOCUS GROUP : TAILLE, COMPOSITION, POPULATION, LIEU ET RECRUTEMENT

Différentes traditions existent par rapport à l'utilisation des *focus groups*, opposant, par exemple, les études de marché aux enquêtes scientifiques. La conduite de groupe a également évolué dans le temps (voir ci-dessus). Cependant, la plupart des scientifiques utilisant cette méthode cherchent, désormais, à organiser des sessions de type informel et souple, afin d'encourager la spontanéité des discours quotidiens. Certains espèrent pouvoir rendre cette spontanéité de mise dans les conversations (analogue à celle que l'on peut constater dans l'observation ethnographique). En même temps, les chercheurs sont d'accord pour dire qu'on ne peut considérer les *focus groups* comme « naturels » et qu'il faut prêter attention au contexte et au cadre de l'événement. On décide, généralement, du recrutement

5. Western and Hungarian representations of individualism : a comparative study based on group discussions of social dilemmas (manuscrit non publié).

ment, de la taille, de la composition et du lieu pour 1° renforcer l'interaction souple entre les participants et 2° reconnaître explicitement l'importance du contexte qui a présidé au cadre de la discussion. Ce qui suit expose, rapidement, les différents éléments dont il faut tenir compte pour l'organisation de *focus groups* mais ne prétendent nullement définir ceux-ci comme dans un manuel ou présenter les lois d'airain de cette organisation. Le but de cette présentation est plutôt de fournir quelques indications importantes à ceux que l'organisation de *focus groups* intéresse et de donner une signification à cette méthode pour ceux qui n'en sont pas familiers, afin de les aider à interpréter les différents points soulevés dans les articles de ce numéro.

Taille et composition

Les *focus groups* se composent, en général, de 4 à 8 participants ; au-delà, il devient difficile de suivre les échanges. Les participants peuvent ne pas se connaître, cependant, la plupart du temps, les groupes sont formés d'individus qui, d'une façon ou d'une autre, se connaissent déjà – voisins, famille, amis, collègues. D'un autre côté, certains groupes peuvent être composés de personnes ayant déjà un savoir commun sur le sujet de l'étude.

L'une des questions importantes est celle des ressemblances ou des divergences entre membres du groupe. La plupart des chercheurs recommandent une homogénéité afin de capitaliser les expériences de tous les membres. Cependant, il peut être intéressant de réunir des individus divers, de professions différentes, par exemple, afin d'obtenir l'éventail le plus large possible de perspectives au sein d'un groupe. Il est, enfin, important d'examiner la hiérarchie au sein du groupe car celle-ci peut avoir une incidence sur les données (par exemple, les différences hommes/femmes, les différences de statut).

Combien de groupes et quelle population solliciter ?

La plupart des études utilisant les *focus groups* rendent compte d'investigations poussées sur un petit nombre d'individus et évitent les investigations sur un grand nombre de personnes. Ces études peuvent n'inclure qu'un petit nombre de participants (trois seulement), cependant, il peut être utile d'utiliser plusieurs dizaines de groupes. Leur nombre varie en fonction du sujet étudié et des ressources disponibles.

Il varie, également, en fonction des intentions du chercheur. Il peut, en effet être intéressé par un groupe homogène d'un point de vue sociodémographique, quant à l'âge et au lieu de naissance et/ou d'habitation (Kalampalikis, 2002) ou, encore, par le partage d'une expérience commune comme, par exemple, le cancer chez les femmes (Wilkinson, 1999) ou, même, par la proximité du lieu de vie d'un

groupe – par exemple, à proximité d'une installation nucléaire (Waterton, Wynne, 1999). Le chercheur peut, aussi, être intéressé par les idées qui circulent dans des réseaux particuliers. Dans une étude sur les attitudes à l'égard de l'allaitement au sein ou au biberon, la population était constituée de femmes enceintes et de nouvelles mères. Les femmes issues de ces groupes furent, ensuite, sollicitées pour conduire d'autres discussions de groupe avec d'autres personnes issues de réseaux sociaux affiliés (des mères, des concubins, des proches), comme le souligne Kitzinger dans ce numéro. Dans une recherche, on peut encore vouloir explorer d'autres possibilités et une population plus vaste. Tout en considérant les variables sociodémographiques habituelles, le chercheur peut élargir la population qu'il interroge en fonction d'hypothèses propres à sa problématique spécifique, en fonction des variables qu'il juge pertinentes. Pour étudier les représentations sociales d'aliments génétiquement modifiés, Wibeck, Adelswärd et Linell (dans ce numéro) s'appuient, par exemple, sur des groupes précis (diététiciens, étudiants en biologie, personnes travaillant dans la restauration, membres de l'association Greenpeace ainsi que des membres de grandes compagnies dans le secteur de l'industrie agro-alimentaire). Kitzinger utilise une stratégie analogue pour étudier la façon dont on parle du SIDA (dans ce numéro). Elle utilise des *focus groups* composés de personnes qui ont pu avoir une raison professionnelle ou personnelle d'être en contact avec le virus, comme, par exemple, les drogués, les homosexuels, les prisonniers ou, encore, les prostituées.

Le recrutement

Si le chercheur réunit, dans ses groupes, des personnes ne se connaissant pas, il peut les recruter comme il le ferait pour des entretiens classiques. Si, en revanche, il désire travailler avec des groupes déjà constitués, le recrutement impose une stratégie différente, à savoir qu'il nécessite, d'abord, de convaincre les participants et, surtout, un membre du groupe – souvent le leader – qui persuade les autres. Ceci peut constituer un véritable défi, comme le souligne Farquhar (1999). Parfois, il est même nécessaire de recruter davantage de personnes, au cas où il y aurait des défections. Certains chercheurs évitent cet écueil en se rendant à des réunions déjà prévues, dans lesquelles ils sont sûrs d'être en présence de la plupart des membres (par exemple, dans des réunions régulières de clubs), d'autres incitent les membres en leur offrant une contrepartie quelconque.

TABOUS, SENSIBILITÉS ET ÉTHIQUE

Certains sujets sont-ils tabous et le débat est-il toujours passionné ?

Les *focus groups* ne constituent pas toujours la meilleure méthode pour encourager la discussion libre et ouverte. Certains sujets sont, en effet, diffi-

ciles (Kitzinger, Farquhar, 1999) et des participants peuvent se retrouver « muets » au sein de discussions de groupes. Par exemple, une étude sur les brutalités entre enfants, dans le milieu scolaire, a dû être combinée avec des entretiens individuels auprès des victimes de ces brutalités (Michell, 1999). Il ne faut pas, cependant, en déduire que les *focus groups* inhibent les participants, contrairement à un entretien en face-à-face, ou sont inappropriés lorsque le sujet discuté est délicat. C'est parfois le contraire. La situation de groupe peut faciliter une discussion sur des sujets tabous, du fait que les participants les moins inhibés entraînent les autres dans une dynamique qui casse la timidité des premiers. La participation commune peut, également, fournir un soutien mutuel, en ce qu'elle permet l'expression de sentiments s'écartant, éventuellement, de la norme culturelle (ou supposée telle chez le chercheur). Ceci est particulièrement important dans le cas de sujets de recherche relatifs à des expériences taboues ou « stigmatisantes » (comme, par exemple, le harcèlement ou la violence sexuelle).

Les tabous et les silences peuvent être analysés comme une dimension importante dans les *focus groups*. Le chercheur peut analyser ce qui est tabou dans un groupe et ce qui arrive lorsqu'une nouvelle information, défiant les tabous, est introduite. Le chercheur peut examiner comment les participants tentent de contrôler ce que chacun dit ou essaient d'influencer ce que le chercheur entend (Kitzinger, dans ce numéro). Jovchelovitch (dans ce numéro) souligne l'importance d'une perspective interculturelle sur cette question : la façon dont les gens s'expriment renvoie à l'idée selon laquelle les débats et les arguments sur un sujet d'actualité ne constituent pas une pratique sociale évidente dans nos cultures. Au lieu de regretter le manque d'enthousiasme dans la discussion, le chercheur doit, d'après Jovchelovitch, s'interroger sur la signification de ces événements pour le sens commun. Le chercheur est alors amené à se poser des questions sur la nature de la sphère publique impliquée dans la recherche et sur la façon dont le contexte culturel dessine le dialogue et l'argumentaire.

Une réflexion sur l'éthique

Les *focus groups* soulèvent et rendent saillants des problèmes d'ordre éthique. Aujourd'hui, leur utilisation pose le problème de la confidentialité et de la « sécurité » des participants. En effet, il est parfois difficile d'être sûr du consentement (ou du non consentement) des participants sollicités par une personne du groupe. D'un autre côté, il est difficile de garantir la confidentialité de la part des autres participants qui ne sont pas tenus, comme le chercheur, par les mêmes règles. Lorsque l'on travaille avec des groupes déjà formés, l'information obtenue, pendant une session, peut faire l'objet d'un commérage local. Certaines discussions peuvent déboucher

sur un relâchement – d'aucuns peuvent aborder des questions difficiles du fait du contexte de groupe. D'autres, enfin, peuvent partager un point de vue erroné dans le groupe. Si les participants ont, par exemple, une information inexacte sur le virus du SIDA (ainsi une sexualité anale serait plus sûre qu'une sexualité vaginale parce que la sexualité anale n'est pas considérée comme une « véritable sexualité »), il faudra que l'animateur donne l'information correcte à la fin de la discussion. Au cas où l'animateur se déroberait, le risque existe qu'il soit perçu comme le promoteur d'une information erronée.

Il est important de prendre en compte les compétences de l'animateur. Son manque d'expérience peut poser un problème (dans le cas, par exemple, d'une discussion sur la violence sexuelle). Les participants doivent, également, être informés correctement lorsque l'information appropriée existe. Enfin, comme dans toute recherche, l'anonymat doit être garanti aux participants.

GÉRER UN FOCUS GROUP : GÉRER LE « POINT FOCAL » ET LA DISCUSSION DE GROUPE

Le rôle de l'animateur

Le rôle de l'animateur est crucial et souvent plus difficile que dans un échange face-à-face. L'animateur doit décider quand intervenir et quand rester silencieux. L'animateur encourage le groupe, l'anime mais il ne cherche pas à contrôler les questions soulevées. Il doit expliquer que l'objectif est que chacun parle aux autres et non à lui. Il peut, dans un premier temps, s'asseoir légèrement à l'écart afin d'être à l'écoute de manière discrète (Powney, 1988). Ensuite, il peut adopter une attitude plus interventionniste : poursuivre le débat au-delà de la limite à laquelle il se serait sans doute arrêté, encourager la discussion par rapport à des incohérences révélées par les participants entre eux. Les désaccords peuvent être utilisés pour encourager les participants à éclaircir leur point de vue et justifier leur opinion. La différence de points de vue dans des entretiens est analysée, par le chercheur, dans le cadre d'une théorie du face-à-face, tandis que la différence de points de vue parmi les membres d'un *focus group* est analysée *in situ* avec l'aide des participants. Il peut arriver qu'un participant devienne, spontanément, un compère (voir Orfali dans ce numéro).

Exercices et suggestions

Les sessions durent, en général, une heure mais certaines peuvent durer plusieurs heures, voire imposer une série de discussions pendant une demi-journée ou, même, pendant une semaine. Généralement, l'animateur arrive avec une batterie de questions ou de suggestions pour commencer la discussion. Il peut, aussi, utiliser des questions ou

des suggestions spécifiques. Un exercice courant consiste à présenter au groupe une série d'items inscrits sur de grandes fiches. On demande aux membres de les trier en formant des piles, en fonction, par exemple, de leur degré d'accord ou de désaccord avec le point de vue proposé ou en fonction de l'importance qu'ils attribuent à tel ou tel aspect. Ces fiches ont ainsi été utilisées lors de différentes études : compréhension publique de la transmission du virus du SIDA (différents types de personnes étaient présentées dans différentes catégories de risque), expériences des personnes âgées dans des résidences pour le troisième âge (importance à attribuer à la qualité des soins) ou, encore, responsabilité des sages-femmes (différents items, sur le rôle des sages-femmes, proposés sous forme d'un continuum accord/désaccord). De tels exercices favorisent l'attention des participants les uns à l'égard des autres (plutôt que sur l'animateur) et les obligent à expliquer leurs différences de point de vue. Ce n'est donc pas la fiche en elle-même qui importe mais la discussion qu'elle engendre (Kitzinger, 1990). Une autre technique consiste à proposer des dilemmes aux participants. Collins et Marková ainsi qu'Orfali (dans ce numéro) utilisent ainsi des dilemmes relatifs à la responsabilité dans différents cadres de la vie quotidienne. D'autres chercheurs ont utilisé des objets ou des images, des articles de journaux ou des publicités, pour démarrer la discussion (Kitzinger, 1993 ; Kalampalikis, 2002). Quelques chercheurs utilisent encore des fiches sur lesquelles ils écrivent les mots clefs proposés par les participants. À la fin, il peut être opportun de remettre un bref questionnaire à chacun d'eux ou de leur offrir la possibilité de s'exprimer, en tête-à-tête, avec le chercheur, dans le but de permettre des commentaires personnels sur la session qui s'achève.

Transcrire et analyser les *focus groups*

Une analyse scientifique qui se respecte implique, en général, l'enregistrement et la transcription des sessions. Si cela est difficile, il est essentiel de prendre des notes précises et le chercheur peut demander aux participants de noter, sur un carnet, les points importants. Cette façon de faire ne saisit cependant pas toutes les facettes de l'interaction et la richesse des *focus groups*. Certains chercheurs filment les sessions avec une caméra vidéo, estimant que l'enregistrement sonore est insuffisant.

L'analyse des transcriptions se fait à l'instar des analyses qualitatives habituelles. En fin d'analyse, le chercheur code, compare et réunit les thèmes similaires et confronte les variables obtenues à son échantillon (en utilisant, par exemple, des logiciels comme « In vivo » ou « Ethnograph »). Si l'on se contente, cependant, de cette seule analyse de contenu, on perd la dimension la plus importante des

focus groups, à savoir la dimension interactive.

Ce qui caractérise ces groupes est l'impact de leur dynamique. L'analyse des sessions doit aller en ce sens et se fonder sur l'interaction entre les participants. Lorsque l'on procède au codage des discussions de groupe, il ne faut pas seulement coder des thèmes mais, aussi, certaines formes d'énoncés comme les anecdotes, les plaisanteries, les métaphores et les métonymies. Il faut, également, s'intéresser aux types d'interaction, aux questions, aux façons de souscrire à l'opinion d'autrui, à la censure, aux changements d'avis. L'analyse des *focus groups* doit encore présenter quelques illustrations de la discussion *entre* les participants et ne peut se contenter de quelques citations hors contexte.

Les chercheurs ont utilisé les *focus groups* dans différentes perspectives, ce qui a contribué à concevoir un large éventail de techniques. Ceci se comprend dans la mesure où l'inscription scientifique d'origine influence des choix d'analyse de la discussion, notamment des thèmes évoqués lors de la discussion. *Comment* les gens s'expriment et discutent de leurs idées est aussi intéressant à considérer que ce *à quoi* ils pensent – et différentes traditions théoriques sont, bien entendu, mobilisées du fait de cette distinction. Les chercheurs qui s'intéressent aux *focus groups* peuvent ainsi prendre en compte la façon dont les participants négocient des consensus ou des dissensions (Kitzinger, 1994a) ou prêter attention à l'utilisation de mots, phrases, analogies ou anecdotes (ces thèmes analytiques se retrouvent dans la plupart des contributions dans ce numéro). Les chercheurs peuvent s'intéresser à la mémoire sociale (Kalampalikis), faire appel à des « participants virtuels » (Wibeck, Adelswärd, Linell), ou même étudier l'impact du silence dans le groupe (Jovchelovitch). Les chercheurs ont aussi la possibilité de considérer les thèmes rattachés à la discussion (Marková, 2000) ou les pratiques conversationnelles et communicationnelles spécifiques. Certains peuvent utiliser une analyse discursive générale ou analyse dialogique. D'autres adoptent, parfois, l'analyse conversationnelle. Celle-ci rend compte des séquences qui sont organisées dans la discussion et s'inspire d'une méthode d'analyse détaillée (Collins, Marková).

Précisons que les articles réunis ici n'ont pas pour objet de présenter « la bonne méthode » d'analyse des *focus groups*. Il s'agit, au contraire, de fournir des exemples heuristiques des nombreuses perspectives d'études possibles. Nous espérons que ces exemples inspireront les lecteurs qui tenteront d'autres démarches dialogiques pour analyser des *focus groups*.

(Traduction de Birgitta Orfali)

RÉFÉRENCES

- BAKER (Rachel), HINTON (Rachel).— Do focus groups facilitate meaningful participation in social research ?, dans Barbour (R.), Kitzinger (J.), *Developing focus group research : politics, theory and practice*, Londres, Sage, 1999, p. 79-98.
- BARBOUR (Rosaline), KITZINGER (Jenny).— *Developing focus group research : politics, theory and practice*, Londres, Sage, 1999.
- FARQUHAR (Clare).— Are focus groups suitable for “sensitive topics” ?, dans Barbour (R.), Kitzinger (J.), *Developing focus group research : politics, theory and practice*, Londres, Sage, 1999, p. 47-64.
- FLICK (Uwe).— *An introduction to qualitative research*, Londres, Sage, 1998.
- GERVAIS (Marie-Claude), JOVCHLOVITCH (Sandra).— *The health beliefs of the chinese community in England : a qualitative research study*, Londres, HEA, 1998.
- HAMEL (Jacques).— Le renouveau de la méthode du focus group. Développements récents et nouvelles perspectives épistémologiques, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 41, 1999, p. 84-92.
- HUGHES (Diane), DUMONT (Kimberley).— Using focus groups to facilitate culturally anchored research, *American journal of community psychology* 1993, 21, 6, p. 775-806.
- KALAMPALIKIS (Nikos).— Des noms et des représentations, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 53, 1, 2002, p. 20-31.
- KITZINGER (Jenny).— Audience understetings of AIDS media messages : a discussion of methods, *Sociology of health et illness*, 12, 3, 1990, p. 319-335.
- KITZINGER (Jenny).— Understanding AIDS : researching audience perceptions of acquired immune deficiency syndrome, dans Eldridge (J.), *Getting the message*, Londres, Routledge, 1993, p. 271-304.
- KITZINGER (Jenny).— The methodology of focus groups : the importance of interactions between research participants, *Sociology of health and illness*, 16, 1, 1994a, p. 103-121.
- KITZINGER (Jenny).— Focus groups : method or madness ?, dans Boulton (M.), *Challenge and innovation : methodological advances in social research on HIV/AIDS*, Londres, Taylor and Francis, 1994b, p. 159-175.
- KITZINGER (Jenny), FARQUHAR (Clare).— The analytical potential of “sensitive moments” in focus group discussions, dans Barbour (R.), Kitzinger (J.), *Developing focus group research : politics, theory and practice*, Londres, Sage, 1999, p. 156-172.
- LAZARSELD (Paul).— An episod in the history of social research : a memoir, dans Fleming (D.), Bailyn (B.), *The intellectual migration : Europe-America, 1930-1960*, Cambridge Mass., Harvard university press, 1969, p. 270-337.
- LAZARSELD (Paul), STANTON (Frank N.).— *Radio research 1942-43*. New York, Duell, Sloan and Pearce, 1944.
- LINELL (Per).— A dialogical conception of focus groups and social representations, dans Sätterlund Larsson (U.), *Socio-cultural theory and methods : an anthology*, Uddevalla, Université de Trollhättan, 2001.
- LUNT (Peter), LIVINGSTONE (Sonia).— Rethinking the focus group in media et communications research, *Journal of communication*, 46, 1996, p. 79-98.
- MARKOVÁ (Ivana).— Amédée or how to get rid of it : social representations from a dialogical perspective, *Culture and psychology*, 6, 2000, p. 419-460.
- MARKOVÁ (Ivana).— Focus groups, dans Moscovici (S.), Buschini (F.), *Les méthodes des sciences humaines*, Paris, PUF, 2003.
- MERTON (Robert).— The focused interview and focus groups : continuities et discontinuities, *Public opinion quarterly*, 51, 4, 1987, p. 550-566 (repris sous le titre : Introduction to the second edition, dans Merton (R.), *The focused interview*, NY, Free press, 1990, p. xiii-xxiii).
- MERTON (Robert).— *On the shoulders of giants. The post-italianate edition*, Chicago, The University of Chicago press, 1993 (édition augmentée, édition originale 1965).
- MERTON (Robert), FISKE (Marjorie), KENDALL (Patricia).— *The focused interview : a manual of problems and procedures* [1956], New York, Free press, 1990.
- MERTON (Robert), KENDALL (Patricia).— The focused interview, dans Lazarsfeld (P.), Rosenberg (M.), *The language of social research : a reader in the methodology of social research*, Illinois, The Free press, 1955, p. 476-491 (article repris partiellement d’une version antérieure publiée dans, *The American journal of sociology*, LI, 1946, p. 541-557).
- MICHELL (Lynn).— Combining focus groups and interviews, dans Barbour (R.), Kitzinger (J.), *Developing focus group research : politics, theory and practice*, Londres, Sage, 1999, p. 36-46.
- MORGAN (David), SPANISH (M. T.).— Focus group : a new tool for qualitative research, *Qualitative sociology*, 7, 3, 1984, p. 253-270.
- MORGAN (David).— *Focus group as qualitative research*, Londres, Sage, 1997.
- MOSCOVICI (Serge).— The phenomenon of social representations, dans Farr (R. M.) et Moscovici (S.), *Social representations*, Cambridge, Cambridge university press, 1984, p. 3-69.
- ORFALI (Birgitta), MARKOVÁ (Ivana).— Analogies in focus groups : from the victim to the murderer and from the murderer to the victim, *Revue européenne de psychologie appliquée*, 52, 3-4, p. 263-272.
- POWNEY (Janet).— Structured Eavesdropping, *Journal of the british educational research foundation*, 1988, 28, p. 3-4.
- STOFFER (Samuel A.).— *The American soldier*, Princeton, Princeton university press, 1949.
- TOURAINÉ (Alain), HEGEDUS (Zsuzsa), DUBET (François), WIEVIORKA (Michel).— *Lutte étudiante*. Paris, Seuil, 1978.
- WILKINSON (Sue).— How useful are focus groups in feminist research, dans Barbour (R.), Kitzinger (J.), *Developing focus group research : politics, theory and practice*, Londres, Sage, 1999, p. 64-78.
- WINTERTON (Claire), WYNNE (Brian).— Can focus groups access community views ?, dans Barbour (R.), Kitzinger (J.), *Developing focus group research : politics, theory and practice*, Londres, Sage, 1999, p. 127-143.

<http://www.bulletindepsychologie.net>

Contextualiser les focus groups : comprendre les groupes et les cultures dans la recherche sur les représentations

Sandra JOVCHELOVITCH*

L'usage des *focus groups* comme méthode de recherche s'est largement répandu en sciences sociales et particulièrement en psychologie sociale. Les *focus groups* offrent, en effet, un moyen aisé et relativement bon marché de collecter des données qualitatives ; dans le champ de la recherche sur les représentations sociales, les chercheurs ont fait un usage extensif de leur potentiel. Bien qu'ayant ouvert de nouvelles voies à la recherche qualitative, l'usage des *focus groups* est resté largement non théorisé. Dans cet article, je situe l'usage des *focus groups* dans la recherche sur les représentations sociales dans un cadre conceptuel rendant compte de la manière dont les groupes et les représentations sont liés par des interactions communicationnelles et des cultures. Ce lien se révèle important : toutes les cultures ne confèrent pas la même valeur aux pratiques conversationnelles, au débat et à l'argumentation ; de plus, les communautés ne s'expriment pas toutes naturellement au travers des mêmes stratégies communicationnelles dans la sphère publique. La discussion publique est, elle-même, une pratique culturelle et doit être comprise en tant que telle.

Pour développer cette thèse, je procéderai en deux temps. D'abord, j'examinerai les liens entre *focus groups* et représentations sociales, ainsi que les concepts qui sous-tendent leur théorie et leur pratique. Ces concepts dépendent des relations qui unissent représentations sociales et stratégies communicationnelles. Un examen de ces relations permet alors de contribuer au développement de l'usage des *focus groups* en tant que méthode, ainsi qu'à l'examen des représentations sociales émergeant au travers de pratiques communicationnelles. Je suggérerai ensuite que, plutôt que de les considérer comme donnés, les groupes eux-mêmes doivent être théorisés comme unités sociales et culturelles. J'introduirai alors trois dimensions psychosociales, liées à la formation des groupes, qui mettent en évidence l'interdépendance des représentations et des stratégies communicationnelles : la triade soi-autrui-observateur et les dynamiques intersubjectives qu'elles produisent ; les pratiques dialogiques du groupe et la manière dont les négociations de significations ont lieu ; enfin, la réalisation de la multiplicité dans le groupe – à savoir, la

manière dont le groupe gère la diversité de perspectives qu'il produit. Ces trois dimensions révèlent la manière dont les modes de communication modèlent à la fois les groupes et les processus de production des représentations.

Je montrerai ensuite que les processus groupaux doivent être compris en rapport avec leur contexte culturel, qui définit d'emblée les principales catégories, et les codes de pratiques qui régulent la vie du groupe. Les stratégies communicationnelles développées dans le groupe, centrales pour avoir accès à ses représentations sociales, dépendent en effet de codes culturels plus larges. Cela devient évident dès lors que l'on utilise des *focus groups* dans différents contextes culturels, faisant usage de stratégies communicationnelles particulières et produisant d'autres représentations. J'examinerai, enfin, ces problèmes en comparant l'usage de *focus groups* dans trois recherches sur les représentations sociales menées au Guatemala, au Brésil et en Angleterre.

REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET FOCUS GROUPS

Généralement considérées, dans la littérature, comme forme particulière d'interview qualitatif, les *focus groups* consistent en un dispositif réunissant de six à huit personnes, pour discuter un problème donné, sous la coordination d'un modérateur (Morgan 1991, 1996, Gaskell 2000). Ne se connaissant en principe pas, recrutés selon des critères de segmentation liés à la recherche en question, les participants sont assis en cercle et invités à établir une discussion centrée sur un thème proposé par le modérateur. Dans le *focus group* traditionnel, le modérateur cherche à trouver un équilibre entre la nécessité de maintenir le groupe centré sur la question et la liberté du groupe à orienter la discussion à son gré. Un *focus group* moyen dure entre une heure et demie et deux heures.

Les chercheurs travaillant sur les représentations sociales ont largement discuté de questions de méthodes. Le *focus groups* offre l'une des techniques les plus appropriées pour l'étude des représen-

* London School of Economics and Political Sciences, Royaume-Uni.

tations sociales. Selon Farr (1993), la théorie des représentations sociales est tout à fait compatible avec la technique des *focus groups*. En effet, en tant que phénomènes, les représentations sociales sont produites, soutenues et transformées par les pratiques communicatives quotidiennes (Farr, Moscovici 1983 ; Jovchelovitch 1995, 2001 ; Marková 2000). La conversation, le dialogue et l'argumentation provoqués par la situation de groupe sont au nombre de ces pratiques communicationnelles. Ainsi le groupe est-il, à sa manière, une société pensante en miniature (Farr, 1993). Allant dans le même sens, Jodelet (1991) suggère que les options méthodologiques choisies doivent permettre d'identifier les conditions d'émergence et de fonctionnement des représentations sociales. Étant donné que, selon Farr et Jodelet, les représentations sociales sont produites par des stratégies communicationnelles, les méthodes d'investigation utilisées dans leur étude doivent refléter leurs dynamiques de production. Deux liens conceptuels peuvent être dégagés des positions de Farr et Jodelet : le premier concerne la relation entre formation de connaissance et acte communicationnel et le second fait référence aux relations entre contenu et processus.

Lorsqu'il proposa sa théorie des représentations sociales, Moscovici accorda une attention particulière à l'interdépendance des modes de communication avec la production de connaissances (Moscovici, 1976). Sa recherche sur la réception de la psychanalyse en France dans les années cinquante examinait les transformations des connaissances lors de leurs déplacements d'un contexte social à l'autre, ainsi que la façon dont différentes stratégies communicationnelles mènent à différentes formes de savoirs. Dans un récent dialogue avec Marková, Moscovici remarquait qu'« il était, dès le départ, essentiel d'affirmer les relations entre communications et représentations » (2000, p. 274). De plus, il précisait que « la conversation est le genre de communication par lequel la connaissance de sens commun se forme, comme je l'ai toujours dit (...) ; les formes de pensée et de connaissance doivent être vues de manière indissociable du langage et des formes de communication » (2000, p. 274).

C'est précisément ce lien conceptuel, sous-tendant les connaissances sociales et la communication, qui fait que les *focus groups* représentent plus qu'un simple outil méthodologique dans les recherches sur les représentations sociales. Les *focus groups* peuvent être vus comme les *sites* mêmes de stratégies communicatives en évolution, des acteurs s'y engageant mutuellement ainsi qu'avec des objets sociaux. En utilisant des *focus groups*, les chercheurs réunissent des éléments non seulement sur différents groupes mais aussi sur différents genres communicationnels (Marková, 2001). En ce sens, le groupe doit être compris, conceptualisé et interprété en

fonction de *ce* qu'il dit, mais aussi en fonction de *comment* il communique et dit ce qu'il dit. Il est, bien entendu, nécessaire d'examiner le contenu d'une discussion de groupe, mais il est insuffisant de noter ces contenus sans explorer d'autres aspects communicationnels du fonctionnement de ce groupe. Cela est plus insuffisant encore si l'on veut lier l'utilisation de groupes à la théorie des représentations sociales.

Ces problèmes nous mènent au second lien conceptuel entre représentations sociales et *focus groups*, à savoir, aux relations entre contenu et processus. La mise en évidence de l'indissociabilité du contenu et des processus des représentations est l'une des contributions théoriques majeures de la théorie des représentations sociales pour la recherche sur la connaissance sociale. La théorie postule que les contenus et les processus sont aussi importants les uns que les autres, et que les uns ne peuvent être compris sans les autres (Jodelet, 1991). Les processus constitutifs des représentations sociales peuvent être décrits comme des structures communicationnelles ou, comme le propose Marková, comme des genres communicationnels. Les représentations modèlent et sont modelées par ces genres communicationnels (Marková, 2001). Ce principe théorique doit être pleinement traduit lorsque des groupes sont utilisés pour générer des données sociales. Les groupes doivent être examinés non seulement en fonction de ce qu'ils disent, mais également en fonction des structures interactives régulant le contenu de l'expression verbale et non verbale.

Traditionnellement, la recherche en psychologie sociale a été largement tributaire de groupes artificiels, créés par des expérimentateurs cherchant à contrôler différentes conditions expérimentales. Avec peu d'égard pour la validité écologique du dispositif, les personnes sont assignées à des groupes définis par le plan expérimental ; c'est sur cette base que les chercheurs théorisent les processus de groupe. La tautologie de la procédure est criante : on imagine une situation de groupe et on demande aux participants d'imaginer qu'ils font partie de ce groupe imaginaire. De fait, tant les processus psychosociaux liés à la formation des groupes que ceux liés à leur maintien sont ignorés, dès lors que le groupe émerge « prêt à l'emploi » d'une situation de recherche artificielle.

La création de groupes artificiels en laboratoire permet, dans certains cas, de faire émerger des faits utiles à la recherche. Néanmoins, nous avons besoin de comprendre les groupes réels dans des situations de vie réelle, et une théorie des groupes qui puisse rendre compte des phénomènes transformant un groupement de personnes en un groupe est requise. Ceci est d'autant plus important que, dans le groupe, à la différence des situations d'interaction dyadique, la principale force à l'œuvre dans la production de

signification est, précisément, le groupe ou, plutôt, la *groupalité* du groupe. Dès lors que ceci est admis, nous devons questionner la nature du phénomène agissant au niveau groupal, qui mène à la production de sens/signification et qui confère au groupe sa qualité d'être un groupe. Dans ce qui suit, je discute trois des éléments qui constituent le groupe en tant que groupe : 1° le triangle intersubjectif soi-autrui-observateur ; 2° le dialogue ou la négociation de significations ; 3° la multiplicité de groupe – le fait que chaque groupe comprend une pluralité de perspectives.

Soi-autrui-observateur : du subjectif à l'intersubjectif

La formation d'un groupe est, à plus d'un titre, la réactualisation d'une tâche psychologique fondamentale du développement : l'ouverture à la diversité d'un monde peuplé d'autres personnes. C'est peut-être là le travail psychologique principal que doit effectuer la personne qui fait l'expérience du groupe : re-vivre le processus de construction d'un autre généralisé (Mead, 1934). Le chemin qui va de l'isolement à l'engagement avec le monde des autres modèle, à la fois, le développement individuel et l'évolution des liens sociaux. C'est précisément cet engagement des individus dans le monde des autres qui caractérise le chemin du subjectif à l'intersubjectif et qui permet la formation de groupes. Cet article n'a pas l'ambition de discuter les théories des groupes en détail ; il est toutefois important de rappeler que le groupe, en tant que structure psychosociale, a été l'objet de théorisations.

De nombreux auteurs ayant examiné les groupes, en tous cas ceux qui conçoivent le groupe comme une totalité, évoquent un niveau d'analyse qui dépasse le niveau du groupe réel-actuel constitué par la présence d'un nombre donné de personnes. Ils parlent alors du niveau de représentations par lesquelles le groupe se représente lui-même et que chacun de ses membres partage. Des notions comme les postulats de Bion (Bion, 1961), l'espace de vie de Lewin (1942), l'ECRO de Pichon-Rivière (schèmes opératif, référentiel et conceptuel) (Pichon-Rivière, 1991), le co-inconscient de Moreno (Moreno, 1953), la sérialité que Sartre oppose à un modèle de fusion (Sartre, 1960), concernent toutes ce deuxième niveau. Malgré leur diversité, tous ces modèles offrent des instruments conceptuels permettant de comprendre le groupe dans ses mouvements dialogiques, par lesquels des sujets en interaction produisent une structure psychologique qui est davantage que la somme de ses parties. Dès lors, qu'est-ce que la structure d'un groupe ? et cette structure est-elle susceptible de produire des effets de groupe ?

La structure de base du groupe consiste en un lien social entre trois personnes ; elle se caractérise par

le fait qu'elle implique toujours une situation où une dyade soi-autrui est observée par un tiers. Cette structure est ainsi formée par trois éléments, au moins, et peut être nommée « soi-autrui-observateur ». Ces trois personnes s'engagent dans un processus dont le produit est une représentation de leur être-ensemble, avec ses contradictions, conflits, solidarités, désaccords et conciliations, etc. Ces représentations sont *partagées* par les membres d'un groupe. J'irai jusqu'à dire que ce partage de représentations est une condition *sine qua non* de la constitution d'un groupe en tant que tel. Sans de telles représentations partagées, comment pourrait-on, en effet, parler d'une culture, d'une identité ou même d'une histoire? Geertz (1993) notait que la définition la plus élémentaire d'une culture pouvait être « un partage de significations » ; en conséquence, chaque fois que nous faisons une recherche sur les représentations sociales, nous faisons aussi une recherche sur la culture. En ces représentations se retrouvent des éléments qui renvoient à chacun des membres et à la totalité qu'ils constituent, et chaque membre possède une représentation qui est toujours une synthèse entre le soi, l'autrui et l'observateur.

Dialogue : la négociation de signification

Un groupe produit toujours de la signification au travers du dialogue. Dialoguer suppose la prise en compte de l'autre ainsi que de la perspective de l'autre (Marková, 1990). Toutefois, il nous faut préciser la spécificité de la réalité dialogique du groupe, le dialogue étant la condition de possibilité de toute production de significations. Un dialogue entre deux personnes implique autant de négociations que tout autre acte symbolique.

Dans le cas de rencontres dialogiques dans le groupe, néanmoins, deux dimensions particulières doivent être prises en compte. Premièrement, il y a dans un groupe un type de dialogue impliquant explicitement la participation de personnes dans le rôle de tiers, observant les échanges ayant lieu ailleurs que dans le groupe, tout en endossant le double rôle de participant et d'observateur de la discussion. Ce premier niveau de production de significations est spécifique au groupe. Ensuite, et en conséquence directe, non seulement les participants produisent des affirmations au sujet du thème en question, mais, en plus, ils s'engagent toujours aussi dans des activités d'alliance, d'appariement et d'exclusion, propres aux phénomènes de groupe. En ce sens, le groupe offre un dispositif permettant au chercheur d'observer comment s'effectuent des négociations de différences et comment un consensus peut être construit (ou non).

En observant les moyens par lesquels un groupe se dégage d'un dilemme pour aller vers un consensus ou, au contraire, par lesquels il maintient les frac-

tures et les divisions, nous observons, en fait, beaucoup des négociations réelles qui se déroulent dans la société dans son ensemble lorsqu'elle produit des représentations et des versions particulières du monde. Il apparaît alors que les contenus sont dépendants des processus de production, lesquels sont, en retour, dynamisés par les prises de position des sujets en interactions.

Multiplicité

La groupalité est constituée par la pluralité. Permettre à la pluralité de groupe, et dans le groupe, de s'exprimer revient à éviter de réduire le groupe à une unité homogène. Cela suppose aussi de comprendre que l'unité d'un groupe n'est pas constituée par l'accord complet de ses membres, mais bien par la construction d'un espace groupal dans lequel l'hétérogénéité constitutive du groupe peut s'exprimer sans peur ni menace. Lorsque la multiplicité du groupe et dans le groupe s'exprime, nous pouvons alors entendre, en son sein, la pluralité des voix de tous les groupes qui existent au-delà de ses limites, sans pour autant en être constitutifs.

Une telle conceptualisation de la vie des groupes a été clairement énoncée dans le travail de Lapassade (1974), l'un des principaux représentants de la tradition française d'analyse institutionnelle. Son travail cherchait à rendre compte des dialectiques de groupe dans leurs relations avec leurs contextes sociaux et institutionnels. Pour lui, les dynamiques de groupe doivent être comprises de manière dialectique : un groupe est un acte inachevé, dans lequel l'interaction dialogique des participants maintient les dynamiques de production de sens et de constitution du groupe ouvert. En s'appuyant sur les concepts sartriens de sérialité et de fusion, Lapassade considérait la cohésion du groupe comme une « synthèse polycentrique » permanente, chaque membre du groupe étant médiateur et observateur des réciprocités et de l'interlocution. Le groupe, posait-il, « n'est que la médiation de ces médiations. (...) l'erreur commune de beaucoup des sociologues est de prendre le groupe comme une relation binaire entre l'individu et la communauté, alors qu'il s'agit toujours de relations ternaires. Tous les membres du groupe sont des « tiers » en même temps qu'ils sont tous partenaires dans les couples de réciprocité ; en tant que tiers, chacune totalise les réciprocités d'autrui » (1974, p. 158-159). Cette dialectique du groupe, qui trouve son origine dans la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, comme le souligne Lapassade, permet l'expression du membre individuel et du groupe dans son ensemble.

D'un point de vue théorique, les relations triangulaires exprimant la multiplicité de la vie de groupe peuvent être liées à l'analyse que propose Marková du triangle sémiotique à la base des représentations sociales et des genres communicationnels (Marková,

2001). En discutant des affinités épistémologiques entre genres communicationnels et représentations sociales, elle propose une conceptualisation qui rend compte de la multiplicité des perspectives constitutives de la vie de groupe : « dans la théorie des représentations sociales, on peut examiner et explorer différentes sortes de triangles sémiotiques, nichés les uns dans les autres » (2001, p. 231). Ces triangles sémiotiques sont, justement, au fondement de la communication, des représentations et de la vie groupale.

La production de représentations dans le groupe

Dans la recherche sur les représentations sociales, nous visons à identifier les représentations et, également, à comprendre leur genèse et la manière dont elles fonctionnent dans la vie sociale. Cela nous conduit à cerner la logique de production des représentations sociales et la manière dont cette logique est liée aux identités, intérêts et projets spécifiques dans la vie sociale. En ce sens, la situation de groupe offre des éclairages importants sur la logique de production des représentations sociales. Les trois éléments caractérisant la groupalité discutés jusqu'ici – la formule de base soi-autrui-observateur, la négociation de signification et les affirmations au travers du dialogue, ainsi que la pluralité des groupes – sont tous indicatifs de la manière dont des formes symboliques, comme les représentations sociales, sont générées dans la vie sociale. Ces trois éléments sont aussi les éléments identifiés comme conditions *sine qua non* de l'émergence d'une activité représentationnelle et symbolique, tant au niveau de son ontogenèse (Piaget, 1966 ; Vygotsky, 1994) que de sa sociogenèse (Moscovici, 2000 ; Berger, Luckman, 1967). Ce recouplement théorique exprime également le recouplement des phénomènes représentationnels et des phénomènes communicationnels : les uns ne peuvent exister sans les autres. Sans communication, pas de représentations, et sans représentations, pas de communication.

Une fois établie la nécessité de théoriser le groupe comme une unité sociale et d'identifier certains des processus psychosociaux se déroulant dans la vie de groupe, il est important de comprendre que ces processus ne se produisent pas dans un vide, mais qu'ils sont modelés par des variables sociales et culturelles plus larges. C'est à cela que la prochaine section est consacrée.

L'UTILISATION DES FOCUS GROUPS DANS DIFFÉRENTES CULTURES

L'utilité des *focus groups* dans l'étude des représentations sociales ayant été posée, il faut encore comprendre comment différentes communautés gèrent leur expérience de la vie de groupe et le langage dans des environnements culturels divers.

Le présupposé selon lequel des personnes, en contexte groupal, vont se mettre à parler librement et débattre en tant que pairs est l'un des présupposés fondamentaux propres aux représentations collectives des sociétés occidentales urbaines et industrialisées. Aussitôt que l'on s'éloigne de ce contexte, d'autres critères sont nécessaires pour évaluer les données produites dans des *focus groups* ; de même il faut se demander s'il est opportun d'utiliser les *focus groups* de manière classique, tels qu'ils sont décrits dans la littérature. Le discours verbal ne peut pas être considéré comme allant de soi, comme un moyen dialogique partagé par tous ; d'un autre côté, le débat et l'argumentation sont toujours perçus comme inconvenants dont de nombreuses communautés traditionnelles. Un danger de mauvaise utilisation des *focus groups* existe donc, ainsi qu'un risque d'effectuer des interprétations erronées des résultats dès lors que le chercheur omettrait de rendre explicites les présupposés culturels qui participent de son mode de vie et qui imprègnent ses choix méthodologiques.

Mon expérience personnelle, ainsi que l'expérience acquise par mes étudiants engagés dans des projets menés en Amérique du Sud, offre un matériel important pour évaluer les implications culturelles des *focus groups* en tant que méthode. Dans ce qui suit, je rendrai compte de certaines de ces expériences ; l'exemple de la communauté chinoise en Angleterre offrira un exemple permettant de montrer des différences à l'intérieur des communautés elles-mêmes et soulignera davantage la manière dont le contexte modèle les *focus groups*.

Représentations en santé reproductive chez les femmes d'une communauté maya de l'ouest du Guatemala

Cette étude ethnographique a pour objet les représentations de la santé reproductive chez les communautés maya à l'ouest du Guatemala (Nuilla, 2001). Des *focus groups* ont été prévus dans le plan de recherche. Au cours du travail de terrain, il est vite apparu que les femmes constituaient le seul des groupes de la communauté qui soit prêt à parler de cette question à un étranger. La santé reproductive est « une question de femmes » et les hommes sont socialement empêchés de discuter ouvertement d'une telle thématique. Au cours de la recherche, on a même constaté que les hommes évitent d'en parler jusque dans l'intimité du foyer. Les *focus groups* devaient, par conséquent, être conduits avec des femmes seulement ; celles-ci ont alors refusé d'avoir une discussion ouverte en présence d'un chercheur extérieur. La stratégie adoptée par les femmes fut alors d'exiger un médiateur qui sache parler k'iché et espagnol pour modérer la discussion. Le groupe pouvait alors parler en k'iché, atteindre une vision commune au sujet de ce qui pourrait être dit au

chercheur extérieur, et demander au médiateur de transmettre le résultat de ce consensus. La discussion du groupe restait donc cachée au chercheur.

Nuilla (2001) interprète ce style d'interaction au sein de ce groupe comme un microcosme des relations qu'il entretient avec les autres extérieurs, symbolisés par des groupes sociaux plus puissants. Dans un premier temps, la chercheuse a pensé que le problème résidait dans son style communicationnel et les barrières sociales qui la séparaient de cette communauté. Mais au fur et à mesure que sa connaissance du terrain s'est approfondie et qu'une relation de confiance a pu se développer entre la communauté et elle, il est apparu que le simple fait de choisir un modérateur pour la discussion traduisait le besoin de médiation entre la connaissance locale et l'enquête du chercheur. En refusant de diffuser facilement les détails de ses échanges internes, la communauté pouvait conserver son secret et, dès lors, son pouvoir. Le silence et la médiation impliquaient une complicité acquise collectivement et Nuilla finit par voir cette résistance comme une réaffirmation des relations au sein du groupe à travers l'affirmation de son contrôle, ainsi qu'une sorte de changement dans la balance du pouvoir entre chercheur et enquêtés.

Il serait possible de considérer cette étude comme un cas d'échec du *focus group* et d'estimer qu'il y a eu, méthodologiquement parlant, une mauvaise utilisation de cette technique. Une telle position traduirait néanmoins une conception simpliste de la manière dont un groupe doit opérer, fondée sur des présupposés propres aux normes de vie d'un groupe particulier, qui servirait d'étalon pour toute autre forme de vie de groupe. De fait, le silence et la résistance présents dans le groupe en question sont des expressions des dynamiques du groupe et permettent au chercheur de développer une compréhension de leur rôle dans la culture maya. Le silence et la réticence constituent, en effet, les stratégies les plus communes qu'utilisent les Mayas pour lutter contre une culture externe dominante, qu'ils perçoivent comme menaçant leur survie. Dans le cas des Mayas, la communication non-verbale, l'omission de signification et le silence font parti d'un système de communication qui s'exerce par une rétention active de l'information. Le silence signifie sécurité, protection et survie.

Une telle lecture n'a été possible qu'après que le chercheur eut réalisé que les débats ouverts et l'argumentation ne pouvaient pas être considérés comme acquis dans la culture maya. En fait, les modes de la communication devaient être recalibrés à la mesure de sa réserve et de son expression non-verbale. Lire le groupe au-delà de ses discussions ouvertes et de ses argumentations a permis d'avoir accès à des structures de communication groupale et à différents modes de production de représentations. Dans un tel

groupe, qui ne privilégie pas l'expression de l'individu comme dans les pays occidentaux, les représentations paraissent aussi plus homogènes.

Représentations de la participation à la *vila*¹ Jeanne d'Arc, au sud du Brésil

En collaboration avec des collègues brésiliens, je mène une recherche sur la manière dont des communautés défavorisées construisent des notions en rapport avec la participation, et sur l'impact que de telles notions ont sur le développement de leurs communautés et sur la distribution de soins médicaux. Nous travaillons au moyen d'études de cas de communautés ayant une longue histoire d'occupations, soi-disant illégales, de terres, sans réelles installations sanitaires, électriques ou urbaines. Nous comparons des communautés ayant divers degrés de participation civique et travaillons au développement d'un modèle prenant en compte le rôle-clé de la participation dans l'amélioration des ressources de la communauté et la diffusion de soins médicaux. Des *focus groups* ont été utilisés comme méthode permettant de cerner les connaissances des communautés locales et leur vision de la participation.

De cette étude émergent des différences nettes de niveau d'expression verbale entre des communautés ayant différents degrés de participation et de ressources. Dans les régions où la participation est faible et les communautés vivent au-dessous du niveau de pauvreté, les *focus groups* se sont révélés difficiles à utiliser. Il y a peu ou pas d'interactions au sein du groupe, les points de vue sont adressés au modérateur sous une forme « question-réponse » et les participants ont de la peine à comprendre exactement ce qui leur est demandé. Cependant, dans d'autres régions, tout autant dans le besoin, mais où, en revanche, le niveau de participation civique est plus élevé, la situation est différente. Il y a alors un enthousiasme manifeste à discuter, aussi bien entre les participants qu'avec nous, chercheurs. Le plus souvent, les discussions de groupe durent plus longtemps que prévu et les participants s'engagent dans de longs processus de description et d'argumentation des thèmes traités. Dans ces cas, les *focus groups* ont généré une pléthore de données, aussi bien au niveau du contenu que des interactions au sein du groupe.

De tels faits invitent à penser que le niveau de participation civique augmente les ressources communicatives et discursives de la communauté, permettant le développement de compétences de différents niveaux, en particulier, pour ce qui concerne la capacité à avancer des positions et à défendre la situation de la communauté dans une arène publique plus large. L'expérience de la participation semble aussi promouvoir les « compétences » exprimées dans les *focus groups*, qui font que les acteurs sont capables d'argumenter, contraster, défendre et justifier des positions et des visions du monde spécifiques. Dans les commu-

nautés dans lesquelles les niveaux de privation sont les plus forts et où a lieu un processus de distanciation plutôt que de participation, l'expérience du groupe est construite de manière différente. Étant donné que les Brésiliens sont bien exercés à la conversation et à d'autres formes d'interaction sociale dans les espaces publics, cette différence ne peut pas être expliquée par une différence de ressources culturelles. Il semble plutôt que ces communautés ont un accès limité à des ressources cognitives et des stratégies communicatives puisque ces populations sont défavorisées non seulement au niveau économique, mais aussi au niveau cognitif et discursif. Dans ces deux cas, il est nécessaire de tenir compte du contexte socioculturel pour comprendre les différentes modalités de fonctionnement groupal. Ici encore, plutôt que de considérer ces cas comme des situations où les *focus groups* ne fonctionnent pas, une stratégie plus productive revient à chercher à comprendre le fonctionnement d'un groupe en tant qu'expression des aspects psychosociaux constituant le segment étudié et les indicateurs sociaux et culturels du contexte dans lequel s'inscrit ce segment.

Représentations de la santé et de la maladie chez des Chinois en Angleterre

Dans ce dernier projet (Gervais, Jovchelovitch, 1998 ; Jovchelovitch, Gervais, 1999), des variations dans le fonctionnement des *focus groups* ont été observées sur la base de critères généraux. Les différences générationnelles, dans la communauté chinoise résidant en Angleterre, sont fortement liées à des problèmes d'acculturation et de préservation de l'identité culturelle. L'identité culturelle s'est en effet révélée être la variable-clé déterminant les variations de croyances au sujet de la santé et de pratiques parmi la communauté chinoise d'Angleterre. Plus les personnes sont attachées à leur identité de Chinois et indépendantes de la culture d'accueil, plus les croyances chinoises au sujet de la santé et de la maladie sont résistantes. Ceci est principalement le cas parmi les groupes de personnes âgées que nous avons étudiées, lesquelles, bien que vivant en Angleterre depuis de nombreuses années, sont restées isolées de la société d'accueil, ne parlent pas l'anglais et n'entretiennent que peu – ou pas du tout – d'échanges avec des personnes hors de la communauté chinoise. Dans ce groupe, interviewé à l'aide d'un interprète chinois, des éléments centraux de la culture traditionnelle chinoise se sont révélés saillants au travers des modes d'interaction et de fonctionnement du groupe.

Le groupe des Chinoises âgées a suivi les règles de silence et de respect dus aux aînés, et a construit une hiérarchie claire de perspectives à l'intérieur du groupe. Aussi bien l'expression de points de vue que

1. *Vila* désigne, au Brésil, une zone urbaine très pauvre.

la prise de parole dans le groupe suivent un principe culturel sous-jacent de hiérarchie et de retenue de positions personnelles vis-à-vis de personnes considérées comme dépositaires de l'autorité dans le groupe. En résumé, aucun débat libre et animé n'a pu avoir lieu, puisque le débat et l'argumentation n'ont pas la même valeur dans la culture chinoise que dans la culture occidentale. Les modalités des interactions ont néanmoins permis de mettre en évidence des processus de production et de transmission de connaissances dans la communauté chinoise. Cela nous a permis de comprendre non seulement ce que les Chinois pensent au sujet de la maladie et de la santé, mais aussi comment leurs représentations sont produites, perpétuées et, quand cela est possible, remises en question. En revanche, au sein de générations plus jeunes, exposées aux processus d'acculturation et d'hybridation des connaissances, les *focus groups* ont produit le type de discussions habituellement attendues lorsque de telles méthodes sont utilisées. Les groupes de jeunes et de personnes d'âge intermédiaire ont produit une grande quantité de discussions, d'argumentations et de contradictions internes.

Le cas des Chinois met davantage en évidence combien il est important de contextualiser les *focus groups*. Il montre clairement qu'un débat ouvert et qu'une argumentation sont des pratiques culturelles qui peuvent avoir lieu dans certaines sociétés et dans certains groupes sociaux, et ne peuvent pas avoir lieu dans les autres. De plus, en tant que pratiques culturelles, ceux-ci sont profondément liés à des conceptions de la participation, de la communication et des interactions sociales spécifiques aux sphères publiques libérales et occidentales.

CONCLUSION

Dans cet article, j'ai traité de l'usage des *focus groups* dans la recherche sur les représentations sociales, dans un cadre théorique tenant compte de la manière dont les groupes et les représentations sont liés par des interactions communicationnelles et des cultures. J'ai fait appel à l'étude des groupes en psychologie sociale pour introduire trois dimensions psychosociales qui permettent d'examiner les interrelations entre représentativités et stratégies communicationnelles : la triade soi-autrui-observateur, les pratiques dialogiques qui se déroulent dans le groupe et la multiplicité du groupe. En analysant ces trois aspects et en comprenant leurs variations contextuelles et culturelles, nous pouvons aller au-delà de l'idée que les *focus groups* ne sont utiles que s'ils produisent du débat et de l'argumentation.

J'ai remis en question les attentes classiques qu'ont les chercheurs au sujet du fonctionnement de

groupes et j'ai soutenu que le débat, ainsi que l'argumentation au sujet d'un problème défini, ne constituent en rien des pratiques sociales qui peuvent aller de soi dans toutes les cultures. Le débat comme le discours argumentatif sont, en effet, des pratiques culturelles qui doivent être comprises dans le contexte dans lequel ils ont lieu. Dans certaines cultures, la défense de son point de vue dans une sphère publique est un acte qui a un sens ; dans d'autres, en revanche, cela serait vu comme irrespectueux, voire inacceptable. En conséquence, plutôt que de considérer qu'un groupe dont les participants ne discutent pas d'un thème donné, d'une manière satisfaisant aux attentes du chercheur, est un groupe qui « ne marche pas », j'ai montré qu'il était important de questionner la nature des sphères publiques concernées par la recherche et la manière dont les contextes culturels modèlent le dialogue et l'argumentation. En recontextualisant les pratiques groupales et la parole des participants, nous pouvons alors comprendre les situations dans lesquelles les groupes « ne marchent pas » – du moins, pas de la manière que nous attendions.

Décrivant les fragments de conversation et de dialogue public qui constituent le moyen de production de représentations sociales, Moscovici pensait, sans aucun doute, aux situations sociétales propres à la modernité (Moscovici, 2000). En se distanciant du concept durkheimien de représentations collectives, il a pu précisément souligner le caractère plus neuf, fluide et argumentatif des représentations que produisent les sociétés modernes. Dans ce contexte, les *focus groups* constituent un outil-clé pour l'étude des représentations sociales. Plus que cela, ils constituent la méthode *par excellence* de la recherche sur les représentations sociales.

Néanmoins, dès lors que nous étendons la théorie des représentations sociales vers des communautés culturelles différentes, non occidentales, il devient important de garder à l'esprit que toutes les cultures ne se conforment pas aux règles des *focus groups*. Dans de telles situations, nous pouvons alors revenir à une conception du groupe comme un espace psychosocial, lequel, qu'il soit « focalisé » ou non, ouvert ou non à la libre discussion ou à l'argumentation, n'en demeure pas moins susceptible de révéler des faits de valeur sur la vie sociale et les phénomènes qui en dépendent. En constituant une théorie du groupe et en liant son fonctionnement à des déterminations plus larges que le contexte culturel dans lequel il opère, nous pouvons aller au-delà des règles des *focus groups* et élargir l'utilisation des processus groupaux dans la recherche en sciences sociales.

(Traduction de Tania Zittoun)

RÉFÉRENCES

- BERGER (Peter L.), LUCKMAN (Thomas).— *The social construction of reality : a treatise in the sociology of knowledge*, Harmondsworth, Penguin, 1967.
- BION (Winifred R.).— *Experience with groups and other papers*, Londres, Tavistock publications, 1961.
- FARR (Robert M.).— Theory and method in the study of social representations, dans Canter (D.), Breakwell (G.), *Empirical approaches to social representations*, Oxford, Clarendon press, 1993, p. 15-38.
- FARR (Robert M.), MOSCOVICI (Serge).— *Social representations*, Cambridge, Cambridge university press, 1983.
- GASKELL (George).— Individual and group interviewing, dans Bauer (M. W.), Gaskell (G.), *Qualitative researching with text, image and sound : a practical handbook*, Londres, Sage, 2000, p. 38-56.
- GEERTZ (Cliford).— *Thick description : toward an interpretive theory of culture*, Londres, Fontana press, 1993.
- GERVAIS (Marie-Claude), JOVCHELOVITCH (Sandra).— Health and identity : the case of the Chinese community in England, *Social science information*, 37, 1998, p. 709-729.
- JODELET (Denise).— *Madness and social representations*, Londres, Harvester/Wheatsheaf, 1991.
- JOVCHELOVITCH (Sandra).— Social representations in and of the public sphere : towards a theoretical articulation, *Journal for the theory of social behaviour*, 25, 1995, p. 81-102.
- JOVCHELOVITCH (Sandra).— Social representations, public life and social construction, dans Deaux (K.), Philogene (G.), *Representations of the social*, Oxford, Blackwell, 2001, p. 165-182.
- JOVCHELOVITCH (Sandra), GERSVAIS (Marie-Claude).— Social representations of health and illness : the case of the Chinese community in England, *Journal of community and applied social psychology*, 9, 1999, p. 247-260.
- LAPASSADE (Georges).— *Groupes, organisations et institutions*, Paris, Gauthier-Villars, 1974.
- LEWIN (Kurt).— Psychology and the process of group living [1942], dans Gold (M.), *The complete social scientist : a Kurt Lewin reader*, Washington, DC, American psychological association, 1999, p. 333-345.
- MARKOVÁ (Ivana).— Introduction, dans Marková (I.), Foppa (K.), *The dynamics of dialogue*, Londres, Harvester Wheatsheaf, 1990, p. 1-22.
- MARKOVÁ (Ivana).— Amédée or how to get rid of it : social representations from a dialogical perspective, *Culture and psychology*, 6, 2000, p. 419-460.
- MARKOVÁ (Ivana).— Social representations and communicative genres, dans Buschini (F.), Kalampalikis (N.), *Penser la vie, le social, la nature. Mélanges en l'honneur de Serge Moscovici*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 219-235.
- MARKOVÁ (Ivana), MOSCOVICI (Serge).— Ideas and their development : a dialogue between Serge Moscovici and Ivana Marková, dans Moscovici (S.), Duveen (G.), *Social representations : explorations in social psychology*, Cambridge, Polity press, 2000, p. 224-286.
- MEAD (George H.).— *Mind, self and society : from the standpoint of a behaviourist* [1934], trad. fr. *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 1963.
- MORENO (Jacob).— *Who shall survive ? Foundations of sociometry, group psychotherapy and sociodrama* [1953], trad. fr. *Fondements de la sociométrie*, Paris, PUF, 1954.
- MORGAN (David).— *Focus groups as qualitative research*, Londres, Sage publications, 1991.
- MORGAN (David).— Focus groups, *Annual review of sociology*, 22, 1996, p. 129-152.
- MOSCOVICI (Serge).— *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, 1976.
- MOSCOVICI (Serge).— The history and actuality of social representations, dans Moscovici (S.), Duveen (G.), *Social representations : explorations in social psychology*, Cambridge, Polity press, 2000.
- NULLA (Arabella).— Representations of reproductive health : a study about a Mayan community in the western highlands of Guatemala, thèse de Ph. D., Université de Londres, 2001.
- PIAGET (Jean).— La fonction sémiotique ou symbolique, dans Piaget (J.), Inhelder (B.), *La psychologie de l'enfant*, Paris, PUF, 1966.
- PICHON-RIVIÈRE (Enrique).— *Teoria do Vínculo*, São Paulo, Martins Fontes, 1991.
- SARTRE (Jean-Paul).— *Critique de la raison dialectique* précédé de *Questions de méthode*, Paris, Éditions Gallimard, 1960.
- VYGOTSKY (Lev S.).— Tool and symbol in child development, dans Van der Veer (R.), Valsiner (J.), *The Vygotsky reader*, Oxford, Blackwell, 1994.

Comprendre la complexité : les focus groups comme espace de pensée et d'argumentation à propos des aliments génétiquement modifiés

Victoria WIBECK *
Viveka ADELWARD *
Per LINELL *

La société contemporaine est le théâtre de changements constants. Des technologies stratégiques comme l'énergie nucléaire, les technologies de l'information ou les biotechnologies suscitent autant d'espoirs que de craintes et on imagine que ce sont des facteurs susceptibles d'influencer considérablement le monde environnant (Gaskell, Bauer, Durant, 1998). L'attitude de réflexion qui se manifeste à l'égard de nombreux phénomènes nouveaux, dont les risques sont calculés et les conséquences débattues dans divers contextes, a incité les sociologues à définir la société contemporaine comme une « société du risque » (Beck, 1992 ; Giddens, 1991). Ainsi, à mesure que les gens prennent connaissance de nouvelles technologies, de nouveaux faits et questions de société, ils peuvent être conduits à remettre en question ce qu'ils vivaient, jusqu'alors, comme allant de soi. Des phénomènes nouveaux surviennent dans une culture dont la cohésion repose sur des représentations partiellement partagées et des valeurs de base (Wagner et coll., 2001). Le phénomène nouveau devient un thème de débat dans un nombre croissant de domaines, non seulement entre experts mais, également, dans les médias et dans la conversation quotidienne des gens ordinaires. Ainsi, par un « babillage incessant » (Moscovici, 1984a, p. 950), par les dialogues dans lesquels les idées et les arguments sont mis à l'épreuve, de nouvelles questions trouvent un ancrage dans des catégories connues et sont transformées en quelque chose qu'on peut comprendre et discuter.

La théorie des représentations sociales (voir, par exemple, Moscovici, 1984b) offre un point de départ théorique et analytique fécond pour étudier les communications à propos de phénomènes nouveaux et complexes. Les représentations sociales renvoient à des phénomènes spécifiques qui sont prégnants et, parfois, contestés dans la société, comme les organismes génétiquement modifiés. Les représentations sont dynamiques (non figées et complètement sédimentées) : elles circulent grâce à des processus de communication et sont, en partie, partagées, distribuées socialement. On peut les considérer comme des idées, des connaissances et des croyances, des façons de penser, d'agir ou de parler, ou, encore, des « systèmes de valeurs, d'idées et de pratiques » (Farr, 1987, p. 345). Les représentations sont expri-

mées et constituées dans et par le langage, le discours et l'action, au sein de ce que Moscovici (1984b) a appelé la « société pensante ».

Notre étude porte sur les aliments génétiquement modifiés (AGM) et, plus généralement, sur les organismes génétiquement modifiés (OGM), que nous avons étudiés par la méthode des *focus groups*. Ce choix était fondé, entre autres, sur le présupposé que « le contexte social du *focus group* donne l'occasion d'étudier comment les personnes s'investissent dans la production de sens, comment les opinions sont formées, exprimées et (parfois) modifiées dans un contexte de discussion et de débat avec d'autres personnes » (Wilkinson, 1999, p. 227). Billig (1987) décrit le flux du discours et de la pensée comme un processus d'argumentation dynamique ; les gens débattent les uns avec les autres et, intérieurement, avec eux-mêmes, en testant des idées et des arguments. Ils génèrent, ainsi, un discours qui est en partie cohérent et en partie caractérisé par des changements de thèmes et de centres d'intérêts. Les options méthodologiques des *focus groups* vont des entretiens structurés, qui reposent largement sur la capacité d'un animateur à cadrer tant les questions que les interactions dans le groupe, à des discussions de groupe relativement peu structurées, dans lesquelles l'animateur adopte un rôle plus en retrait. Nous avons opté pour cette dernière formule, car elle permet aux participants d'aborder des questions pertinentes pour eux, plutôt que des questions déterminées, à l'avance, par le chercheur lors de la conception de son étude. Cela permet des moments de surprise – les participants pouvant introduire des aspects du thème qui n'auraient jamais été soulevés si l'animateur avait été plus directif. À ce propos, Wilkinson (1998, p. 188) attire l'attention sur trois « caractéristiques clefs de la méthode des *focus groups* » : « donner accès au langage, aux concepts et aux intérêts des participants eux-mêmes, favoriser la production de récits détaillés et donner l'occasion

* Department of communication studies, Université de Linköping, SE-581 83 Linköping, Suède, Victoria Wibeck <vicwi@ituf.liu.se>, Viveka Adelswärd <vivad@tema.liu.se>, Per Linell <linell@tema.liu.se>. Nous remercions Isabelle Probst pour la traduction et deux commentateurs anonymes pour leur remarques utiles.

d'observer le processus d'élaboration collective du sens. » Nous estimons que, pour atteindre ces objectifs, il est nécessaire d'adopter une démarche relativement peu structurée.

Ainsi, les représentations sociales devraient être étudiées dans leur « contexte argumentatif » (Billig, 1993, p. 57), au sein de pratiques de conversation effectives. Nous faisons alors l'hypothèse que les *focus groups* constituent une méthode pertinente pour étudier l'enchaînement des arguments, évaluations, justifications et contre-arguments. D'un autre côté, nos recherches montrent que certaines idées et arguments tendent à être exprimés de façon récurrente à travers différents groupes, ce qui permet de parler de présupposés socialement ou culturellement partagés (partagés en partie seulement) à propos du phénomène en question, c'est-à-dire, des représentations sociales circulant en dehors de l'ensemble restreint des individus qui les ont produits.

Dans cet article, nous tenterons de montrer, par des exemples, comment les participants aux *focus groups* ont utilisé différentes ressources discursives (analogies, distinctions, discours virtuels) pour ancrer un phénomène complexe et en partie inconnu, comme les aliments génétiquement modifiés. Nous chercherons, aussi, à comprendre ce qui distingue les *focus groups* des autres modes de communication dans l'étude des représentations sociales.

MATÉRIEL ET MÉTHODE

Afin d'étudier les représentations sociales des aliments génétiquement modifiés, nous avons constitué onze groupes lors de deux phases distinctes du projet. Chaque groupe comptait entre trois et six participants. Dans une première phase, nous avons mis sur pied huit groupes de « profanes », c'est-à-dire de personnes sans expérience professionnelle des techniques génétiques. Ces groupes étaient composés d'adolescents chrétiens, de diététiciens, d'agriculteurs, d'étudiants en biologie, d'employés de la restauration, de gérants d'épicerie locales, de mères de jeunes enfants et de membres de la section suédoise de l'organisation Greenpeace. Par la suite, nous avons animé trois groupes réunissant des cadres de grandes entreprises de l'industrie alimentaire – représentant les secteurs de la production, de la vente en gros et du commerce de détail. Évidemment, les producteurs de ces trois groupes sont également des consommateurs. En effet, la plupart de leurs arguments ressemblaient à ceux des autres groupes. Une consigne initiale limitée, introduite brièvement par l'animatrice, a été transmise aux groupes « profanes ». Cependant, cette consigne a semblé exercer une influence très faible sur l'interaction des groupes et les interventions de l'animateur, dans la discussion, furent assez rares.

Les participants sont, de préférence, recrutés dans des groupes naturels appartenant à des cultures rela-

tivement homogènes, « l'une des caractéristiques définissant un groupe naturel [étant] d'avoir un projet et une conscience de l'histoire : autrement dit une mémoire collective. » (Bauer, Gaskell, 1999). Le projet qui sous-tend le choix méthodologique est d'arriver à saisir des concepts et des représentations sociales en circulation, « dans l'air du temps », dans les cultures représentées par les groupes. Le processus de discussion au sein des *focus groups* est un cas de cognition distribuée (Linell et coll., 2001). Les *focus groups* peuvent être vus comme des sociétés pensantes en miniature, qui présentent des variantes des représentations sociales liées au thème des discussions. Ils peuvent être compris comme des microcosmes qui mettent à jour la façon dont les opinions sont formées, formulées et reformulées (recontextualisées) dans la société (Jovchelovitch¹).

Il existe une vaste littérature sur les *focus groups*, la façon de les organiser, les buts qu'ils peuvent remplir, les domaines auxquels ils ont été appliqués, leurs avantages et faiblesses sur le plan méthodologique. En comparaison, il y a peu de débats sur la façon d'analyser la richesse des données produites (pour certaines exceptions, voir les chapitres de l'ouvrage de Barbour, Kitzinger, 1999). Wilkinson (1998, p. 196), par exemple, relève la rareté, surprenante, des analyses et des comptes rendus concernant les interactions au sein des groupes (voir, cependant, Myers, 1998 ; 1999a ; 1999b ; 2000, qui a analysé, de façon approfondie, les dynamiques d'interaction dans les *focus groups*). En effet, la plupart des analyses se fondent sur deux grandes méthodes : soit une analyse quantitative (par codage systématique), fondée sur une analyse de contenu classique, soit une analyse « strictement qualitative ou ethnographique » qui repose essentiellement sur des citations directes des discussions de groupe (Morgan, 1988 ; Wilkinson, 1998, p. 195). L'objectif de notre étude est de parvenir à nous situer entre ces deux extrêmes.

Dans le prolongement de la théorie dialogique de la discussion et de la pensée (Billig, 1987), que nous avons brièvement présentée en introduction, nous faisons l'hypothèse que, dans la dynamique du texte, les arguments se constituent de manière dialogique. Ainsi, les interactions se déroulent non seulement entre les locuteurs, en tant qu'êtres pensants, mais, aussi, entre différentes contributions qui tissent un réseau dialogique d'associations et entre différents arguments avec leurs élaborations et leurs contre-arguments. Au fil de la discussion, certaines thématiques surgissent, sont reprises ou non par les autres participants, certaines idées en appelant d'autres. C'est pourquoi nous suggérons d'aborder les données des *focus groups* par une analyse dialogique

1. Jovchelovitch (Sandra). – Communication au colloque « Language and conversation II », EHESS, Paris, mai 1998.

de contenu du texte ou de l'interaction (Linell, 2001). Une telle démarche ne se limite pas à analyser quels types de contenus sont discutés ou évoqués, comme dans l'analyse de contenu classique, mais elle prend en compte les procédés linguistiques et discursifs mis en œuvre, et tente de saisir dans quelles conditions, avec quelle force rhétorique et quelles conséquences dialogiques, les idées et les opinions sont élaborées et utilisées. Ainsi, il s'agit de réaliser une analyse systématique qui puisse conserver certaines des propriétés dialogiques des données.

L'ANCRAGE PAR CATÉGORISATION ET PARTICULARISATION

Lorsque des personnes discutent d'un problème complexe, tel que les aliments génétiquement modifiés, et qu'ils tentent d'en comprendre les enjeux, ils sont susceptibles d'utiliser diverses ressources interactives afin d'ancrer ce nouveau phénomène dans des contextes familiers. Ce faisant, ils rendent ordinaires des objets, personnes ou événements inconnus (Moscovici, 1984b) ; ils objectivent le phénomène abstrait et l'enracinent dans un contexte social quotidien (Séca, 2001, p. 65). L'ancrage est une stratégie qui permet l'intégration cognitive du nouveau phénomène dans des classifications, des typologies et des vocabulaires familiers (Moscovici, 1984b) en ramenant les nouvelles idées à des « catégories et images ordinaires, pour les situer dans un contexte familier » (*ibid.*, p. 29).

L'un des moyens de réaliser cet ancrage consiste à utiliser des analogies et/ou des distinctions. Les analogies ont pour forme de base X SIMIL Y (où X est le phénomène discuté – ici les AGM/OGM – ou un exemplaire de ce phénomène ; SIMIL est un prédicat signifiant « est semblable à », par exemple « est comme », « me rappelle », « est le même que » et Y est un autre phénomène, en général mieux connu que X). L'analogie fait souvent partie d'un raisonnement (partiellement) implicite qui a le sens suivant : Y est bon/ acceptable/ accepté ou mauvais/ inacceptable/ rejeté, c'est pourquoi X devrait également être accepté ou rejeté, respectivement. Autrement dit, la fonction des analogies est d'évaluer les AGM/OGM. Un autre procédé argumentatif consiste à établir des distinctions (par contraste, opposition) qui ont pour forme de base X DIFF Y, dans laquelle DIFF est un prédicat signifiant « est différent de ». Le raisonnement sous-jacent, parfois implicite, est souvent : Y est acceptable (ou inacceptable), or X est différent de Y, donc X, par contraste, devrait être rejeté (ou accepté), respectivement. Ce type de raisonnement joue souvent sur la distinction entre X1 (une forme du phénomène en question) et X2 (une autre forme de ce même phénomène).

La présence d'analogies et de distinctions concorde avec la théorie de Billig (1987), qui précise

que la pensée est caractérisée par des processus de catégorisation et de particularisation. La catégorisation est une stratégie cognitive qui consiste à inscrire un phénomène spécifique dans une catégorie générale déjà connue (*ibid.*, p. 121) (analogies). La particularisation est un processus inverse, qui consiste à isoler un phénomène de la catégorie dans laquelle il était initialement classé (distinctions). Si les processus de catégorisation ont fait l'objet d'études approfondies de la part des psychologues sociaux d'orientation cognitive, la particularisation a, quant à elle, souvent été négligée. Pourtant, en se centrant exclusivement sur les stratégies de catégorisation, les chercheurs qui analysent ces données occultent le fait que la catégorisation et la particularisation sont des stratégies cognitives interdépendantes et dialogiques, qui ne peuvent exister l'une sans l'autre. Ainsi, Billig (1993, p. 50) note que : « [...] tout jugement de catégorisation peut être mis en question, car ce qui a été catégorisé aurait pu faire l'objet d'une particularisation ou être traité comme un cas particulier. De la sorte, les catégorisations peuvent être vues comme des sources potentielles de controverses – car la faculté même qui nous permet de catégoriser, nous permet aussi de critiquer les catégorisations en proposant des particularisations ou des catégorisations alternatives. »

Il est intéressant de noter que les analogies et les distinctions semblent souvent dialoguer les unes avec les autres ; c'est-à-dire que les acteurs utilisent des analogies et des distinctions au sein de chaînes argumentatives ou de séquences analogie/distinction. Le plus souvent, ils proposent une première analogie, à laquelle ils opposent une distinction (l'ordre inverse étant aussi possible). La forme de base est donc : X SIMIL Y (en ce qui concerne l'aspect Z), mais, par ailleurs, X DIFF Y (en ce qui concerne l'aspect W). L'exemple ci-dessous, tiré du groupe réunissant des petits commerçants de détail, permet d'illustrer ces caractéristiques. La discussion porte sur les AGM, bien que le terme AGM ne soit pas mentionné explicitement dans cet extrait.

Exemple 1 (TEMA K : GML 2 - FG 2)

158. A.– [...] nous n'avons pas idée du danger que représentent aujourd'hui tous ces euh écrans d'ordinateurs, pas idée, je peux vous assurer que ça va être des bombes à l'avenir (X : ouais) aujourd'hui nous sommes juste assis là et nous les regardons, personne ne connaissait l'amiante et tous ces trucs... tout le monde a juste mis de très jolis « pauvres diables »² sur sa maison en

2. L'expression familière « pauvres diables » est une traduction de l'expression anglaise « poor guys », qui est elle-même une traduction littérale du terme suédois « fattigglappar ». Ce terme a un double sens : il se réfère à la fois à un certain matériau de construction (les plaques « Eternit ») et aux personnes pauvres qui l'utilisaient du fait qu'il était bon marché et ne nécessitait aucun travail d'entretien.

pensant que ça ne demanderait pas d'entretien et tout, c'était vraiment moche mais très bien et très pratique (H : hmm hmm) et bon marché. Et nous sommes assis devant nos écrans et ça nous vient droit dessus, nous nous posons avec nos téléphones mobiles (J : les téléphones mobiles) droit dans les oreilles et ainsi de suite=

159. B.– =ce n'est pas dangereux, tout le monde devrait en avoir un=
160. A.– =mais là en plus on sait que c'est dangereux, ici nous parlons de quelque chose qu'en réalité nous ne connaissons pas (J : ouais) mais quand nous sommes assis là avec nos téléphones mobiles nous savons que ce n'est pas bon
161. B.– c'est ce que je veux dire quand je parle des avantages pour le client. Là on voit tout de suite qu'on accepte ça et qu'on prend des risques, mais si on ne voit rien, pourquoi prendre des risques ?

Au tour de parole 158, A. brosse un tableau de la société contemporaine, dans lequel les risques pour la santé sont omniprésents, les écrans d'ordinateurs et les téléphones mobiles étant des dangers décrits sur un mode analogique et métaphorique comme des « bombes », ce qui sous-entend qu'il y a des choses chargées d'explosifs qui vont sauter à l'avenir.

Nous avons ici affaire à une double analogie : les aliments génétiquement modifiés sont classés dans la même catégorie que les écrans d'ordinateur et les téléphones mobiles, objets potentiellement dangereux qui présentent un risque pour la santé des utilisateurs (nous justifions cette classification comme analogie en nous fondant sur le tour de parole 160 : « ici [c'est-à-dire, quand on parle des AGM] nous parlons de quelque chose qu'en réalité nous ne connaissons pas »). Ce sont des choses sur lesquelles « nous n'avons pas idée du danger [qu'elles] représentent » (tour de parole 158). Les écrans d'ordinateurs sont, à leur tour, comparés à un matériau de construction, courant en Suède il y a quelques décennies, dans lequel il y avait de l'amiante et, de ce fait, comportait des risques pour la santé.

Au tour de parole 159, B. fait observer que « ce n'est pas dangereux, tout le monde devrait en avoir un ». Après avoir écouté l'enregistrement sur cassette, nous parvenons à la conclusion que cette remarque doit être interprétée comme un commentaire ironique, se faisant l'écho des voix des consommateurs ignorants. A. poursuit le fil de son raisonnement, en modifiant la comparaison établie au 158. Il introduit une distinction, à savoir que, dans le cas des téléphones mobiles, le danger potentiel est bien connu. Pour ce qui est des AGM/OGM, en revanche, personne ne sait s'ils sont dangereux ou non. Ce faisant, A. renoue le fil avec une opinion abondamment débattue dans les différents groupes de discussion sur les AGM/OGM, à savoir que le génie

génétique pose problème puisque c'est une technologie dont on ne connaît pas les conséquences. Au tour de parole 161, B. introduit une autre particularisation : les téléphones mobiles appartiennent à une catégorie d'objets *visiblement* (« on voit ») utiles aux êtres humains. Il ne considère pas les aliments génétiquement modifiés comme faisant partie de cette même catégorie, puisque leurs avantages ne sont pas perceptibles pour le client ordinaire.

En d'autres termes, cet exemple illustre l'usage simultané d'analogies et de distinctions sur plusieurs plans : on pense que les écrans d'ordinateurs et les téléphones mobiles sont inoffensifs (les « bombes », qui n'ont pas encore été larguées, sont inconnues et ne suscitent donc pas de craintes) ; de là, on pense que les AGM/OGM sont aussi sans danger (analogie). Mais, pour ce qui concerne les téléphones mobiles, nous savons qu'ils sont potentiellement dangereux, ce qui n'est pas le cas des AGM/OGM (distinction). Une distinction supplémentaire consiste à dire que, bien que les téléphones mobiles/ écrans d'ordinateurs et les AGM soient comparables, en ce sens ils sont dangereux, les premiers sont acceptés parce que leurs avantages sont reconnus. Les AGM, au contraire, sont jugés inutiles par les consommateurs et sont donc rejetés.

Nous donnerons un autre exemple, extrait du groupe des producteurs, qui débattent pour savoir si le génie génétique doit être assimilé aux techniques de sélection traditionnelles ou s'il doit être traité comme un cas particulier et, donc, particularisé.

Exemple 2 (GFL2-FG3:PR)

43. Nina.– finalement on arrive à la conclusion quand on ne se rend pas compte des avantages de ces... mais est-ce que nous avons le droit de faire ça à la nature ? (Olivia : hmm) est-ce que c'est plutôt Dieu le Père qui devrait s'en charger, ou est-ce que ces... méthodes traditionnelles de sélection donnent le même résultat seulement en y mettant plus de temps
44. Lars.– mais c'est très proche, est-ce qu'il y a une telle différence entre la sélection et les modifications génétiques ?
45. Nina.– non en fait non, et ici on quand on a affaire au génie génétique alors... on sait quels résultats on va obtenir, si ça va être rapide (Lars : ouais) mais on touche aussi à quelque chose de sacré
46. Lars.– mais la sélection des plantes a aussi des conséquences imprévisibles, non ? et
[omission de 5 tours de parole]
52. Nina.– parce qu'on peut nous pouvons arriver à la même chose mais ça demande plus de temps pour le faire avec la sélection traditionnelle... manière de sélectionner ces récoltes (Olivia : hmm) mais ça... ils ont travaillé avec ces techniques de sélection des plantes pendant des...

pendant un temps incroyablement long et ensuite ça devient un peu une part naturelle de ce que nous avons déjà comme manière de nous comporter en tant que peuple industrialisé ou dans d'autres pays aussi. Mais c'est quelque chose que... si on pouvait imaginer

53. Lars.– c'est que ça intervient dans l'élément constitutif le plus intime, est-ce que ce ne serait pas ça la limite
54. Nina.– oui oui on touche à quelque chose de trop sacré
55. Lars.– et on ne le fait pas de la même façon avec la sélection
56. Nina.– non
57. Olivia.– non puisque les techniques sont maintenant si perfectionnées (Lars : hmm) ça offre plus d'opportunités
58. Lars+Nina.– ouais
59. Lars.– et puis il y a la perspective de pénétrer à l'intérieur de l'être humain (Nina : ouais) et ça effraie les gens
60. Nina.– quelque chose d'éthique
61. Lars.– si on savait que cela ne pouvait être fait qu'aux (Nina : ouais) plantes ça ne serait peut-être pas aussi bouleversant, mais comme on a le sentiment que l'étape suivante existe en quelque sorte déjà
62. Olivia.– oui elle est déjà là
63. Nina.– et puis, au début, il y a une possibilité qui n'existe pas avec la sélection traditionnelle, c'est de franchir la barrière des espèces, mais là c'est possible, ils avaient au début ils utilisaient (Olivia : des gènes de poisson) des gènes de poisson=
64. Olivia.– =dans les pommes de terre
65. Nina.– dans les pommes de terre pour les rendre résistantes à l'hiver
66. Olivia.– résistantes au gel et=
67. Nina.– =ouais

Au tour de parole 43, Nina entame la séquence en demandant si les êtres humains ont le droit de « faire ça à la nature », puis elle différencie le génie génétique des œuvres de Dieu et des méthodes traditionnelles de sélection. Par ailleurs, à la fin de son tour de parole, Nina ouvre la possibilité de faire soit une analogie, soit une distinction entre le génie génétique et les techniques de sélection traditionnelle, car elle laisse entendre qu'il y a une analogie en ce qui concerne les résultats mais une différence en ce qui concerne le temps. Lars prend l'analogie comme point de départ. Il y a un chevauchement partiel entre son tour de parole (44) et celui de Nina (45), qui commence par appuyer Lars, sur le fait qu'il n'y

a, en réalité, pas de grande différence entre les méthodes traditionnelles de sélection et les modifications génétiques, mais elle poursuit son raisonnement en établissant deux distinctions, prenant deux directions différentes : le génie génétique permet aux scientifiques de prévoir les résultats, mais c'est aussi un domaine qui peut être considéré comme tabou pour les êtres humains (« mais on touche aussi à quelque chose de sacré ») (tour de parole 45). Lars poursuit sa tentative d'établir une analogie, en relevant que les méthodes traditionnelles de sélection des plantes sont aussi des activités aux conséquences imprévisibles. Son intention est, peut-être, d'opposer un contre-argument à ce que Nina vient de dire ; en effet, l'argument de Nina, en faveur d'une distinction entre les deux types de techniques, est précisément que la sélection traditionnelle est plus imprévisible que le génie génétique dont les résultats sont prévisibles. Lars suggère alors d'établir une analogie plutôt qu'une distinction à cet égard. Cependant, on peut aussi interpréter le tour de parole de Lars (46) par rapport à ce qui était discuté dans la séquence précédant l'extrait présenté, c'est-à-dire que les techniques génétiques peuvent avoir des conséquences imprévues et sont donc dangereuses. Au tour de parole 52, Nina persiste à affirmer qu'il est plus approprié de faire une distinction plutôt qu'une analogie, étant donné que les perspectives sont différentes relativement au temps. De plus, les techniques de sélection ont été assimilées culturellement, dans l'esprit de la population, ce qui n'est pas le cas du génie génétique. À ce moment (tour de parole 53), l'argumentation de Lars commence à glisser en direction d'une particularisation, qui implique que le génie génétique, de façon plus active que la sélection, consiste à modifier les conditions fondamentales de la vie humaine. Nina appuie cet argument en affirmant, une fois de plus, que le génie génétique implique une intervention humaine dans quelque chose de beaucoup trop sacré pour qu'il soit légitime de s'en mêler. Ce qui fait peur, dans les techniques de modification génétique, c'est la possibilité de modifier l'être humain, ce qui est jugé moins acceptable que de modifier des plantes. Au tour de parole 63, Nina présente une raison supplémentaire de particulariser le génie génétique ; en effet, elle déclare que le génie génétique permet de franchir les frontières entre les espèces, alors que les techniques de sélection traditionnelles ne le permettent pas.

Les deux raisonnements concurrents exprimés dans l'exemple 2 – que le génie génétique devrait être assimilé à la sélection traditionnelle ou en être différencié – ont pour origine le même présupposé implicite. Celui-ci postule que la nature est bonne

et, par conséquent, que ce qui peut être qualifié de « naturel » est acceptable, voire moralement légitime. On peut considérer les interventions fondées sur des techniques génétiques comme le simple prolongement d'une activité (la sélection) que l'homme pratique depuis très longtemps, autrement dit, comme le prolongement « naturel » d'une activité humaine. À l'opposé, on peut aussi voir le génie génétique comme non naturel, « s'ingérant dans la nature », « touchant à ce qui est sacré ». Conformément à l'hypothèse selon laquelle la nature est bonne, le premier argument implique que le génie génétique devrait être encouragé, alors que le second implique que le génie génétique est dangereux et devrait être rejeté.

Les cycles analogie-distinction mettent en évidence l'interaction des arguments et contre-arguments dans les pratiques de construction du sens et, donc, potentiellement, dans la constitution et l'ancrage des représentations sociales. L'utilisation d'analogies, de distinctions et de cycles analogie-distinction, favorisent l'intégration cognitive du phénomène discuté à des classifications, des typologies et des vocabulaires familiers. Les *focus groups* mettent à disposition des situations exemplaires, des mondes virtuels et des horizons de compréhension et d'interprétation alternatifs. À l'issue d'un cycle analogie-distinction, tant les similarités que les distinctions peuvent être (et sont le plus souvent) établies et reconnues comme quelque chose de « pensable » dans le cadre du thème discuté (sauf dans le cas où les similarités sont, en définitive, complètement écartées).

L'ANCRAGE AU TRAVERS DU DISCOURS VIRTUEL

Dans les discussions de *focus groups*, les interactions se déroulent simultanément sur plusieurs plans. Les participants interagissent les uns avec les autres, ainsi qu'avec l'animateur, en même temps que des arguments, des idées interagissent, au sein de la situation en question et dans un contexte socioculturel plus large. Mais les participants effectifs amènent aussi d'autres voix dans les discussions – les voix de « participants virtuels » (Adelswärd, 2001). Ainsi, par le biais de citations, d'autres voix et d'autres points de vue, trouvent un écho dans la discussion. « Le discours virtuel » – c'est-à-dire un discours rapporté construit de façon typique, ou hypothétique (Tannen, 1989) – est une ressource interactionnelle puissante pour ancrer des thèmes nouveaux et complexes (Adelswärd, Holsánová, Wibeck, 2002).

Des études antérieures, portant sur la fonction des citations dans le langage oral, ont mis en évidence que la citation peut être « une stratégie discursive pour formuler des informations de manière à communiquer efficacement et susciter une adhésion » (Tannen, 1989, p. 110). De plus, le locuteur

peut avoir recours à des participants virtuels pour souligner des composantes évaluatives et émotionnelles de son assertion, pour appuyer ses propos ou son récit et pour renforcer un argument (Vincent, Perrin, 1999). Les citations sous forme de discours direct sont, selon Holt (1996), une ressource précieuse parce qu'elles évitent au locuteur de reformuler ou de résumer ce qui a été dit. Elles donnent aussi la possibilité à l'auditeur de réaliser par lui-même ce qui a été dit, donc d'évaluer les propos de façon apparemment objective. Les citations directes sont aussi utilisées pour montrer, de façon subtile, l'attitude de la personne citée et pour susciter une affiliation (Holt, 1999). Selon Holsánová (1998), les locuteurs instaurent une distance et légitiment leurs propos en faisant référence à ce que d'autres personnes ont dit, vu ou ressenti, ou à ce qui a été dit dans les médias ou par des experts. Ainsi, le fait de citer quelqu'un d'autre peut être un moyen de critiquer une personne sans risquer de perdre la face – le locuteur peut parler de quelqu'un, ou même colporter des ragots à son propos, sans s'afficher lui-même comme responsable de ce qui est dit.

Cependant, dans les données relatives aux AGM/OGM, les fonctions du discours virtuel sont plus nettement liées à un processus d'ancrage : en citant d'autres personnes, les participants de *focus groups* parviennent à explorer et illustrer différentes manières de penser, de parler et de débattre du thème. Ils se servent aussi des participants virtuels comme acteurs dans des séquences narratives, ce qui permet d'ancrer le nouveau phénomène dans leur expérience quotidienne. De plus, le discours virtuel a une fonction d'autorité, c'est-à-dire que les citations sont utilisées pour soutenir un raisonnement ou comme toile de fond à des contre-arguments. Nous illustrerons ce dernier point avec l'exemple 3, extrait du groupe des épiciers.

Exemple 3³ (GML2-FG1:GR)

B. – eh bien j'ai l'impression que, fondamentalement, je suis un technicien et l'une des choses que j'ai apprises était quelque chose comme *n'invente pas la roue pour la roue* ou *ne réinvente pas la roue*, d'accord. Ou cette fascination pour la technologie qu'ont beaucoup de techniciens et on dirait une manie de la technologie, *est-ce qu'on peut faire quelque chose ? Bon, essayons de rendre les pommes de terre résistantes au gel* d'une certaine façon, mais pourquoi ? *Parce qu'on peut le faire*. Et puis d'une manière ou d'une autre ils inventent les avantages pour les consommateurs après coup.

B. se sert du discours virtuel pour rapporter ce qu'il a appris au cours de sa formation de technicien, à savoir qu'on ne devrait pas « réinventer la roue ». Le participant fictif ainsi construit pourrait être l'un

3. Les caractères en *italiques* marquent les citations. Le discours virtuel est indiqué par la prosodie et le contexte.

ou plusieurs des enseignants de B. La voix de l'enseignant est utilisée comme une alliée, sur laquelle B. s'appuie pour argumenter à l'encontre d'un autre participant fictif et collectif : ceux dont le génie génétique est la profession. Les techniciens/ scientifiques, par opposition à l'enseignant, posent la question : « est-ce qu'on peut faire quelque chose ? » Si la réponse est oui, ils considèrent alors légitime, par exemple, de rendre les pommes de terres résistantes au gel. Autrement dit, ils sont partisans d'un impératif technologique. B., quant à lui, met en question l'application des techniques génétiques (« mais pourquoi ? ») et reçoit la réponse virtuelle : « parce qu'on peut le faire ». Le fond du raisonnement des scientifiques est, selon B., que « ce qu'on peut faire » doit être fait et que les avantages pour les clients doivent être inventés après-coup. Cela contraste fortement avec l'opinion de l'enseignant fictif, selon lequel on ne devrait pas réinventer la roue pour la roue. Dans le processus d'ancrage d'un phénomène et dans le débat qui se développe autour de la question, les participants virtuels peuvent servir de ressource pour défendre un certain point de vue. Ils sont alors traités avec respect, comme des experts venant renforcer l'argument du locuteur. Cependant, il arrive aussi que les participants virtuels soient traités sans ménagement et pris pour cibles de critiques. Ainsi, dans l'exemple 3, le locuteur effectif oppose plusieurs voix les unes aux autres, dans une argumentation au cours de laquelle il appuie ou réfute les arguments des participants virtuels.

La plupart du temps, cependant, plutôt que d'exprimer une opinion claire, les participants aux discussions se servent des participants virtuels pour faire un pas vers la formation d'une opinion, vers l'établissement de certitudes. Le discours virtuel a été présenté pour démontrer la complexité et les contradictions, et pour dépeindre une discussion en cours, plutôt chaotique. Une solution, face à l'embarras d'avoir à parler de choses peu familières, consiste à mettre en scène un chœur de voix virtuelles. Par ce procédé, le locuteur peut jouer avec les différentes interprétations possibles et, en collaborant avec les participants virtuels, proposer un éventail d'opinions différentes. L'exemple 4 est tiré du groupe composé de gérants d'épicerie locales.

Exemple 4 (GML-FG 7:MC)

242. Daniel.— mais si c'est le but pour ainsi dire, on a une vision beaucoup plus large si ça inclut ça, mais si on peut en quelque sorte ouvrir la voie à la modification des gènes humains, ou si on montre qu'on peut en fait produire de bons aliments et des trucs parfaits, alors *regardez un peu les bonnes choses que nous pouvons faire, évidemment que nous devrions poursuivre dans cette voie*, je ne sais pas

243. Bo.— mais où

244. Carl.— si c'est comme ça (Daniel : peut-être) alors on dit *non merci* (petit rire)

Au tour de parole 242, Daniel cite les scientifiques sur le mode virtuel. Les membres du groupe ont déjà discuté un certain temps pour savoir qui devrait avoir le droit de prendre des décisions concernant l'utilisation de cette nouvelle technologie. Bo demande alors pourquoi quelqu'un a approuvé la pomme de terre génétiquement modifiée et pourquoi on en aurait besoin. Ensuite, Daniel évoque une stratégie possible des scientifiques : la modification des aliments n'est que le premier pas vers une technologie qui interviendrait sur les êtres humains. À l'avenir, les scientifiques pourraient dire « regardez un peu les bonnes choses que nous pouvons faire, évidemment que nous devrions poursuivre dans cette voie ». Cette citation virtuelle est, cependant, suivie d'un marqueur qui montre que ce n'est qu'une suggestion de la part de Daniel : « je ne sais pas ».

Carl poursuit ce raisonnement en disant aux autres quelle réaction un tel agissement susciterait : on dirait « non merci » à la technologie toute entière. Il n'est pas évident de déterminer ici si Carl se cite lui-même sur le mode virtuel, ou s'il fait référence à un participant fictif collectif, c'est-à-dire les gens ou les consommateurs profanes en général (le terme suédois *man*, *on*, peut soit être un terme générique, soit se référer à soi-même en tant que membre d'un collectif). Cependant, il est intéressant de noter que les participants prennent de la distance vis-à-vis de ce qui précède, en émettant un petit rire après le tour de parole de Carl. Cela pourrait indiquer qu'ils sont conscients de se livrer à des spéculations ou, peut-être, qu'ils ont un peu honte de parler des scientifiques comme de conspirateurs.

À l'instar de l'exemple 4, les citations virtuelles sont fréquentes dans l'ensemble du corpus. Cette observation indique que dans le processus d'ancrage, il peut être nécessaire d'avoir recours à un chœur de voix virtuelles pour rendre justice à des problèmes complexes, ainsi que pour gérer et justifier l'incertitude du locuteur. En effet, de nombreux thèmes de la société moderne, comme le génie génétique, sont compliqués et il n'est pas toujours facile de s'en faire une opinion claire. Des analyses antérieures incitent à penser que, parmi les participants aux discussions, beaucoup se sentent tenus d'afficher une opinion tranchée, soit pour soit contre (Adelswärd, à paraître ; Wibeck, 2002). Le discours virtuel est une ressource interactionnelle utilisée dans ce type de travail discursif : les participants virtuels aident les participants effectifs à s'associer pour ne pas prendre position.

LES FOCUS GROUPS : UN CAS PARTICULIER ?

Nous avons eu recours à des *focus groups* relati-

vement peu structurés pour étudier la manière dont les individus donnent sens à un phénomène inconnu et complexe tel que les aliments génétiquement modifiés. Selon nous, cette démarche s'est révélée particulièrement féconde pour aborder ce thème sous l'angle des représentations sociales. Lors de la phase de recueil des données, nous avons constaté qu'un fort degré d'implication caractérisait les discussions, bien que plusieurs participants eussent affirmé auparavant qu'ils trouvaient le thème de discussion – les AGM – compliqué et difficile à traiter. Le cadre des *focus groups* semble avoir encouragé les participants à tester des arguments, des interprétations et des descriptions. Par conséquent, l'image statique que certaines théories scientifiques (y compris certaines interprétations de la théorie des représentations sociales) donnent parfois des représentations et des attitudes ne concorde pas avec ce qui s'est passé dans les groupes. La compréhension de ce que sont les AGM et de leurs conséquences potentielles s'est, pour une grande part, élaborée et ancrée au cours de la discussion (Billig, 1987).

Les *focus groups* sont constitués pour simuler une discussion centrée mais assez libre, dans laquelle les participants sont mutuellement incités à la production d'associations et d'arguments, d'épreuves collectives et à la compréhension de choses complexes, de différentes façons. Ces façons peuvent être difficiles à réaliser dans des entretiens individuels, dans lesquels il n'y a qu'une interaction dyadique, même dans le cas d'une interaction bien contrôlée, avec un cadre défini par l'interviewer et un interviewé qui reste, en grande partie, responsable de ses réponses. Ceci vaut également pour les entretiens approfondis.

Cependant, il est important de souligner que les discussions dans les *focus groups* peuvent prendre des formes variées, allant de sous-genres où les groupes sont non structurés et où l'animateur intervient peu, à des discussions structurées de façon très rigide. Les *focus groups* ne forment donc pas un genre homogène. Il est cependant possible que « notre » genre de *focus groups* accentue certains aspects des représentations sociales (incertitudes, tensions, ambiguïtés, contradictions, etc.) qui ne sont pas aussi manifestes dans d'autres domaines, comme, par exemple, dans les journaux, à la radio, à la télévision, ou sur internet. Alors que, dans les médias, sur les sites Internet, etc., les textes sont des genres communicationnels caractérisés par un travail de réflexion et de rédaction, les discussions au sein

des *focus groups* ont plus à voir avec l'argumentation informelle, quotidienne. Le fait que l'auteur d'un article de journal, par exemple, puisse être tenu pour responsable de son texte pousse à peser et à clarifier les arguments. À l'opposé, on n'attend pas des participants aux *focus groups* qu'ils assument la responsabilité de ce qui est dit dans le groupe (à l'exception, toutefois, des représentants de l'industrie alimentaire). Les participants sont donc libres d'explorer et d'élaborer des arguments et contre-arguments, voire de se contredire eux-mêmes au cours de la discussion. Ainsi, la discussion en *focus groups* a, du moins idéalement, le caractère d'un « babillage incessant », dans lequel les points de vue et opinions sont testés, mis en question et parfois modifiés dans le *hic et nunc* de la situation. Le chercheur obtient par là un éventail d'opinions, qui lui indiquent les types d'arguments qui pourraient être utilisés dans différentes situations. Cependant, les données nous permettent aussi d'étudier les présupposés culturels les plus profonds, largement répandus et non discutés (et rarement verbalisés), à partir desquels – plutôt que sur lesquels – les gens réfléchissent (Ragnar Rommetveit, communication personnelle). Comme le souligne l'exemple 2, nous avons discuté de la façon dont un même présupposé (« la nature est bonne ») peut donner lieu à des raisonnements opposés.

En résumé (voir Linell, 2001), nous estimons que les *focus groups*, à condition qu'ils soient mis en œuvre avec succès, peuvent être envisagés comme :

- des sociétés pensantes en miniature, qui dévoilent la pensée de groupes plutôt que d'individus ;
- un discours argumentatif capable de donner à voir ou de (re)construire des parties de représentations sociales, par l'expression d'incertitudes, de contradictions et de tensions ;
- des données qui peuvent se prêter à une analyse de contenu dialogique du texte ou de l'interaction, qui prend pour objet l'interaction dialogique entre les idées, arguments et ressources communicationnelles. Une telle analyse inclut, évidemment, plusieurs dimensions. Nous avons relevé quelques phénomènes qui semblent typiques des discussions au cours desquelles les individus tentent de comprendre un phénomène complexe et en partie inconnu : le développement d'analogies et de distinctions, et l'usage de citations, c'est-à-dire de voix des divers participants virtuels.

Traduction de Isabelle Probs

RÉFÉRENCES

- ADELSWÄRD (Viveka).– Virtual participants as communicative resources in discussions on gene technology, dans Aijmer (K.), Allwood (J.), *Dialogue analysis 2001 : understanding and misunderstanding in dialogue*, Tübingen, Narr (à paraître).
- ADELSWÄRD (Viveka), HOLSÁNOVÁ (Jana), WIBECK (Victoria).– Virtual talk as a communicative resource. Explorations in the field of gene technology, *Sprachtheorie und Germanistische Linguistik*, 12, 2002, p. 3-26.
- BARBOUR (Rosaline), KITZINGER (Jenny).– *Developing focus group research. Politics, theory and practice*, Londres, Sage 1999.
- BAUER (Martin), GASKELL (George).– Towards a paradigm for research on social representations, *Journal for the theory of social behaviour*, 29, 1999, p. 163-188.
- BECK (Ulrich).– *Risk society. Towards a new modernity*, Londres, Sage, 1992.
- BILLIG (Michael).– *Arguing and thinking : a rhetorical approach to social psychology*, Cambridge, Cambridge university press, 1987.
- BILLIG (Michael).– Studying the thinking society : social representations, rhetoric, and attitudes, dans Breakwell (G.), Canter (D.), *Empirical approaches to social representations*, Oxford, Clarendon press 1993.
- FARR (Robert).– Social representations : a French tradition of research, *Journal for the theory of social behaviour*, 17, 1987, p. 343-369.
- GASKELL (George), BAUER (Martin), DURANT (Jon).– The representation of biotechnology : policy, media and public perception, dans Durant (J.), Bauer (M.) Gaskell (G.), *Biotechnology in the public sphere. A European sourcebook*, Londres, Science museum, 1998.
- GIDDENS (Anthony).– *Modernity and self-identity*, Cambridge, Polity press, 1991.
- HOLSÁNOVÁ (Jana).– Att byta röst och rädda ansiktet. Citatanvändning i samtal om 'de andra [Changing voice and saving face. The usage of quotations in talks about 'the others', *Språk och Stil*, 8, 1998, p. 105-133.
- HOLT (Elizabeth).– Reporting on talk : the use of direct reported speech in conversation, *Research on language and social interaction*, 29, 1996, p. 219-245.
- HOLT (Elizabeth).– Just gassing : an analysis of direct reported speech in a conversation between employees of a gas supply company, *Text*, 19, 1999, p. 505-537.
- LINELL (Per).– A dialogical conception of focus groups and social representations, dans Sätterlund Larsson (U.), *Socio-cultural theory and methods : an anthology*, University Trollhättan/Uddevalla, Suède, 2001, p. 163-206.
- LINELL (Per), WIBECK (Victoria), ADELSWÄRD (Viveka), BAKSHI (Ann-Sofie).– Arguing in conversation as a case of distributed cognition : discussing biotechnology in focus groups, dans Németh (E.), *Cognition in language use : selected papers from the 7th international pragmatics conference, vol. I*, Amsterdam, International pragmatics association, 2001, p. 243-255.
- MORGAN (David).– *Focus groups as qualitative research*, Newbury Park, Sage, 1988.
- MOSCOVICI (Serge).– The myth of the lonely paradigm : a rejoinder, *Social research*, 51, 1984a, p. 939-967.
- MOSCOVICI (Serge).– The phenomenon of social representations, dans Farr (R.), Moscovici (S.), *Social representations*, Cambridge, Cambridge university press, 1984b.
- MYERS (Greg).– Displaying opinions : topics and disagreement in focus group, *Language in society*, 27, 1998, p. 85-111.
- MYERS (Greg).– Functions of reported speech in group discussions, *Applied linguistics*, 20, 1999a, p. 376-401.
- MYERS (Greg).– Unspoken speech : hypothetical reported discourse and the rhetoric of everyday talk, *Text*, 19, 1999b, p. 571-590.
- MYERS (Greg).– Becoming a group : face and sociability in moderated discussions, dans Sarangi (S.), Coulthard (M.), *Discourse and social life*, Harlow, Longman, 2000.
- SÉCA (Jean-Marie).– *Les représentations sociales*, Paris, Armand Colin, 2001.
- TANNEN (Deborah).– *Talking voices. Repetition, dialogue, and imagery in conversational discourse*, Cambridge, Cambridge university press, 1989.
- VINCENT (Diane), PERRIN (Laurent).– On the narrative vs non-narrative functions of reported speech : a socio-pragmatic study, *Journal of sociolinguistics*, 3, 1999, p. 291-313.
- WAGNER (Wolfgang), KRONBERGER (N.), GASKELL (G.), ALLUM (A.), ALLANSDOTTIR (S.), CHEVEIGNÉ (S.), DAHINDEN (U.), DIEGO (C.), MONTALI (L.), MORTENSEN (A.), PFENNING (U.), RUSANEN (T.), SEGER (N.).– Nature in disorder: the troubled public of biotechnology, dans Gaskell (G.), Bauer (M.), *Biotechnology 1996-2000 : the years of controversy*, Londres, Science museum, 2001.
- WIBECK (Victoria).– *Genmat i fokus. Analyser av fokusgruppssamtal om genförändrade livsmedel* [Genetically modified food in focus. Analyses of group discussions], Linköping Studies in arts and science, 260, 2002.
- WILKINSON (Sue).– Focus group methodology : a review, *International journal of social research methodology*, 1, 1998, p. 181-203.
- WILKINSON (Sue).– Focus groups. A feminist method, *Psychology of women quarterly*, 23, 1999, p. 221-244.

<http://www.bulletindepsychologie.net>

Anne SALAZAR ORVIG *
Michèle GROSSEN **

Représentations sociales et analyse de discours produit dans des focus groups : un point de vue dialogique

La méthode des *focus groups* rencontre depuis quelques temps un certain succès dans le domaine des sciences sociales (voir, notamment, Kitzinger, 1994 ; Marková, 2003 ; Morgan, 1988). Les raisons de ce succès sont notamment dues au fait que cette méthode place les sujets dans des conditions de production de discours proches des conversations quotidiennes. Permettant de recueillir du discours et de la cognition en action et en contexte, elle semble pertinente pour l'étude des représentations sociales puisque, selon la définition que Moscovici donne de cette notion (Moscovici, 1986 ; voir aussi Jodelet, 1984), les représentations sociales se constituent et se modifient par les interactions sociales et le discours ¹.

Dans l'état actuel des recherches, il faut, toutefois, relever que l'analyse du matériau recueilli dans des *focus groups* reste problématique, soit qu'elle se limite à un simple compte rendu, soit qu'elle propose l'analyse des seuls contenus sans prendre en compte la matérialité des discours et l'activité discursive des locuteurs.

Si l'on veut tirer parti de la richesse de la méthode des *focus groups*, il s'agit, au contraire, d'utiliser des méthodes d'analyse qui tiennent compte de la dynamique du discours, de la polysémie fondamentale du langage et des différentes places que les locuteurs peuvent occuper tout au long de leurs échanges. C'est fort de ce constat et en tenant de répondre à cette exigence que nous nous proposons de rapporter un exemple d'analyse de matériau discursif recueilli dans des *focus groups* en nous fondant, pour l'aspect théorique, sur une conception dialogique du langage et de la cognition (Bakhtine, 1977, 1984 ; François, 1980, 1993 ; voir Marková, 1996 et dans ce numéro ; Linell, 1998). Cette démarche nous amènera à mettre l'accent sur l'instabilité et l'hétérogénéité des représentations sociales et, plus généralement, à nous interroger sur l'apport d'une conception dialogique pour l'étude des représentations sociales. Mais, avant cela, on commencera par donner un bref aperçu de ce qu'est une démarche dialogique.

QU'EST-CE QU'UNE CONCEPTION DIALOGIQUE DU LANGAGE ET DE LA COGNITION ?

La perspective dialogique, inspirée de Bakhtine (1977, 1984) constitue, en effet, une façon particulière de considérer le discours. Tout en tenant compte de la dynamique des interactions effectives dans lesquelles s'inscrivent les discours (ce que Roulet et coll., 1985, appellent la dimension dialogale), la conception dialogique considère que chaque discours s'inscrit dans un ensemble de discours, actuels, virtuels, passés, anticipés... Ainsi, le discours d'autrui, interlocuteur présent ou source distante, constitue le matériau à partir duquel chacun parle, émet une opinion, construit un récit, etc.

Cette relation au discours d'autrui est socialement et interactivement située. Tout discours prend place au sein d'une activité (Bakhtine, 1984). Comprendre les actions et les discours des individus revient donc à considérer l'activité dans laquelle ils sont impliqués et le cadrage, c'est-à-dire les schèmes interprétatifs qu'ils appliquent (Goffman, 1991) pour donner du sens à leur activité et développer leurs (inter) actions. Le discours est donc susceptible d'évoluer sous l'effet des cadrages successifs opérés par les sujets tout au long de la conversation.

De même, si l'on suit Bakhtine, le discours n'est pas un simple reflet ou un simple codage des états ou des intentions préformées du sujet. L'inscription du discours, dans un dialogue actuel ou virtuel, implique qu'il soit construit en fonction de son destinataire, ce qu'il a dit ou pourrait dire. En même temps, les sujets ne se présentent pas de façon homogène dans leurs discours. Comme le dit Vion (1998), tout discours est soumis à une instabilité des positions énonciatives.

Aucun individu n'a de relation directe au monde. Celui-ci a déjà été mis en mots et catégorisé par

* Université Paris 5-René Descartes.

** Université de Lausanne, Suisse.

1. Pour des ouvrages récents sur les représentations sociales, voir notamment Moliner, 1996 et Roussiau et Bonardi, 2001.

d'autres. Son discours, comme son appréhension du monde, est traversé, constitué par le discours des autres, qu'il reprend, modifie (François, 1980) et par rapport auquel il se situe.

Par ailleurs, Bakhtine considère que la position du récepteur n'est pas passive. Au contraire, l'interlocuteur est actif, sa réception-compréhension est, aussi et en même temps, déjà réponse, contre-discours. Corrélativement, le locuteur oriente son discours en fonction de cette compréhension responsive² qu'il anticipe.

Ainsi, tout énoncé est dialogique en amont, par rapport aux discours qui se sont tenus précédemment, et dialogique en aval puisqu'il s'ouvre sur les réponses qu'il va recevoir. Il en découle une hétérogénéité fondamentale des discours qui repose sur une mise en scène, de façon directe ou explicite (par la citation, par exemple) ou de façon indirecte ou implicite, de différentes voix par rapport auxquelles le locuteur se positionne.

Dans cette perspective, le langage n'est pas considéré comme la transposition transparente d'une réalité externe ou interne. Autrement dit, le travail de mise en mots et de construction de l'objet de discours, les mouvements du discours, les enchaînements conversationnels (négations, argumentations, contre-argumentations, etc.), ainsi que le travail interactif effectué par les locuteurs pour construire une intercompréhension, sont considérés comme des éléments qui sont constitutifs de la construction même du sens (Linell, 2001 et dans ce numéro ; Myers, Macnaghten, 1999 ; Wilkinson, 1999). L'analyse de discours (Salazar Orvig, 1999 et 2003 ; Trognon, Larrue, 1988) est une méthode qui, parmi d'autres, permet de rendre compte de ces dimensions et, à ce titre, est congruente avec une conception dialogique du langage et de la cognition.

OBJECTIF ET PRÉSENTATION DE LA RECHERCHE

Inspirée des travaux de Marková et de ses collègues (Moodie, Marková, Plichtová, 1995) sur les représentations sociales de la démocratie, cette recherche porte, d'un point de vue thématique, sur la notion de liberté individuelle opposée à celle d'intérêt collectif. Notre but n'étant pas de nous centrer sur les contenus représentationnels de la notion de démocratie, mais de montrer comment une approche dialogique conduit à appréhender un matériau recueilli dans des *focus groups*, nous ne développerons pas ce point ici.

Cinq *focus groups* de trois à cinq participants ont été formés : deux groupes (PAR1A, PAR2B) étaient composés d'étudiants en linguistique d'une université parisienne (deux hommes et trois femmes). Trois groupes (un homme et deux femmes ; deux hommes et trois femmes ; quatre femmes) (LAU1A, LAU2B, LAU3B) étaient constitués d'étudiants en psychologie de l'université de Lausanne. La tâche donnée

à chaque groupe était de discuter de cinq vignettes qui, toutes, impliquaient un dilemme concernant le maintien ou la levée du secret médical et de décider si, dans certaines circonstances présentant des risques de contamination, le médecin concerné devait ou non maintenir le secret médical. Voici, à titre d'exemple, la formulation du dilemme intitulé « Crèche » :

« Une petite fille âgée de 2 ans, Élodie, est devenue séropositive à la suite d'une transfusion sanguine. L'enfant suit un traitement et se porte bien. Pour qu'elle ait des contacts avec d'autres enfants de son âge, ses parents la mettent régulièrement dans une crèche qui accueille une vingtaine d'enfants. Le pédiatre consultant de la crèche sait que Élodie est séropositive, mais les autres parents ne le savent pas. Devrait-il avertir les parents des autres enfants ? »

On peut considérer, ici, qu'une réponse affirmative à cette question défend l'intérêt collectif, mais porte atteinte à la sphère privée, alors que c'est l'inverse pour une réponse négative.

Les quatre autres dilemmes ont été construits sur le même modèle. Le dilemme « Couple » met en scène une femme, Pauline, qui, après avoir trompé son mari, Jean, devient séropositive (le médecin de Pauline, qui est aussi celui de Jean, devrait-il le dire à Jean ?). Le dilemme « Embauche » présente le cas d'un responsable de la santé publique (médecin de formation) qui doit décider s'il accorde ou non à des directeurs d'hôpital l'autorisation de procéder à des tests de dépistage lors d'un nouvel engagement. Le dilemme « Dentiste » invite les sujets à imaginer que leur dentiste est devenu séropositif et continue de soigner ses patients « sans prendre de précautions particulières » (le médecin du dentiste devrait-il dénoncer ce cas auprès des autorités compétentes ?). Le dilemme « Sport » raconte que Georges, membre d'une équipe de rugby, est devenu séropositif et continue de jouer (le médecin de l'équipe devrait-il le dire aux autres membres de l'équipe ?). De plus, la formulation des dilemmes variait en imposant un cadrage différent à la situation. Il s'agissait d'inciter les sujets, à un extrême, à prendre le point de vue d'une personne séropositive (cadrage sur la sphère privée) et, ainsi, défendre le maintien du secret médical, à l'autre extrême, à prendre le point de vue des victimes potentielles (cadrage sur la sphère publique) et se prononcer en faveur de la levée du secret médical. La variation du cadrage était réalisée en modifiant les positions proposées aux sujets, ceux-ci étant mis dans la position tantôt de la personne séropositive, tantôt de celle de témoin ou de victime potentielle. Notons, aussi, que la formu-

2. La notion de compréhension responsive renvoie, chez Bakhtine, au fait que la réception-compréhension d'un discours n'est jamais une simple intégration ou décodage de celui-ci mais est, au contraire, un processus actif à travers lequel celui qui comprend réagit à cette parole et, donc, en quelque sorte, y répond.

lation des dilemmes faisait varier la manière dont la personne était devenue séropositive : sans indication, suite à une transfusion sanguine et suite à des conduites à risques.

Du point de vue méthodologique, cette tâche présente l'intérêt de faciliter la discussion entre les sujets puisqu'elle est ancrée sur un cas concret ; de plus, les dilemmes renvoient à des situations qui font régulièrement l'objet de débats publics et peuvent, de ce fait, évoquer des cas similaires ; ils ont, aussi, pour spécificité de mettre en scène plusieurs personnages dont les intérêts divergent. Ils constituent un dilemme, au sens moral du terme, dans la mesure où les intérêts des personnages impliqués sont incompatibles les uns avec les autres.

Les discussions, conduites par un animateur qui intervenait le moins possible, ont duré de 45 à 60 minutes.

Les données ont été soumises à une analyse de discours portant, non seulement, sur le type de réponses à la question et les arguments les accompagnant, mais, plus particulièrement, sur les traces discursives. Celles-ci indiquent le cadrage effectué par les sujets pour contextualiser la question et y répondre, montrent la conséquence de ces divers cadrages sur les réponses des sujets, au niveau de la stabilité/instabilité des réponses, et mettent en évidence l'hétérogénéité des positions des sujets, c'est-à-dire la pluralité des voix en présence dans le discours des sujets.

L'ACTIVITÉ DE CADRAGE DES SUJETS

D'un point de vue dialogique, répondre aux dilemmes posés dans le cadre d'un *focus group*, tout comme répondre à une question dans un questionnaire ou dans un entretien, ne consiste pas seulement à résoudre une tâche mais, plus largement, à être engagé dans une activité sociale complexe. Ici, comme dans d'autres situations sociales (Goffman, 1991), le sujet essaie de donner un sens à sa présence en utilisant certains éléments du contexte pour interpréter la tâche et définir la situation. Se fondant sur ses connaissances et expériences antérieures, il reconstruit un contexte qui rend la question et, donc, sa réponse plausibles. En d'autres termes, le sujet opère un *cadrage* de la situation et des questions qui lui sont posées, cadrage qui va lui-même se modifier au fur et à mesure que l'interaction crée son propre contexte.

Le matériau obtenu dans des *focus groups* présente l'intérêt de permettre d'observer, à travers les mouvements discursifs et dialogiques des sujets, ce travail de (re)cadrage qu'ils opèrent et le processus de construction de leurs réponses, avec ses oscillations, hésitations, doutes, etc. L'analyse montre, en particulier, que les dilemmes font l'objet de cadrages qui se manifestent soit par des commentaires, soit par des redéfinitions du dilemme ou de la question.

Les commentaires

Ceux-ci portent soit sur la légitimité du sujet à répondre aux dilemmes, soit sur le dilemme lui-même.

Commentaires sur la légitimité du sujet

Ces commentaires sont de quatre types :

Il y a tout d'abord des *déclarations de non-légitimité du sujet* : celui-ci estime qu'il ne peut répondre et hésite à se prononcer. Par exemple, dans l'extrait [1], Natacha déclare qu'elle n'est pas médecin et met sur le devant de la scène son identité d'enseignante

[1] (PAR1A, « Crèche »)³

Nat 2.- il y a un point qui me gêne , on me demande mon avis, enfin, mon avis + personnel sur ce que devrait fairee + un médecin ++ *bon je:: je considère que je ne suis pas médecin* +++ et que: il me paraît difficile ++ j- j'ai bien sûr mon avis mais *ne ne peux pas me substituer + euh au médecin + dans la mesure où je n'ai pas une formation médicale* euh::, je- je connais bien ce problème + bon je suis enseignante (...)

Proches de ces déclarations de non-légitimité, il y a, aussi, des *déclarations d'incompétence* qui constituent parfois un refus indirect de répondre ou une demande indirecte d'informations adressée aux autres participants ou à l'animateur (voir plus bas [3]).

Il y a, ensuite, des *déclarations d'expertise* dans lesquelles le sujet affirme, au contraire, avoir certaines compétences (voir ci-dessous [8]) ou utilise certains *arguments d'autorité*, comme Florian qui invoque l'expérience de sa mère :

[2] (LAU2B, « Crèche »)

Flo 24.- non <le pédiatre ne doit pas le dire aux parents> je pense que, non ouais, parce que je trouve que: + *enfin ma mère est enseignante, moi elle me parle souvent que les parents sont plus difficiles que les enfants*.

Il y a, enfin, des *commentaires du sujet sur sa propre implication*. Ainsi, Maude [3] qui est aussi infirmière et mère d'un jeune enfant, est interpellée

3. Extrait des conventions de transcription : () élision d'un son ou d'une syllabe ; - interruption abrupte de l'émission d'un mot ; {xx} segment intranscriptible ; < > commentaires ou interprétations du transcripateur, description du non verbal ou du comportement vocal (<rire>) ; " " discours rapporté ; ' accentuation d'une syllabe ; ; , ::, ::: allongement d'une syllabe ; adjonction d'une voyelle « e », en exposant, en fin de mot ; MAJUSCULES syllabes produites avec une plus grande intensité ; police inférieure syllabes produites avec une moindre intensité ; +, ++, +++ pauses internes à un tour de parole , inférieures à 2 secondes ; § enchaînements rapides entre deux tours de parole ou chevauchement entre deux tours de parole (dans ce dernier cas, les deux segments sont encadrés par le signe §) ; # emplacement d'une marque de réception de l'interlocuteur (telle que mhm, oui, mmm).

par Suzanne dans le dilemme « Embauche » qui succède aux dilemmes « Couple » et « Crèche » :

[3] (LAU2B, « Embauche »)

Suz 35.– mais je crois qu'on connaît pas enfin- *qui est l'infirmière ?* <s'adresse aux participants> <rires généraux>

Mau 37.– <rires> oui mais non *je me sens trop concernée là entre les §enfants* (§ (...))

Ces différents commentaires montrent qu'en même temps qu'il s'engage dans la recherche d'une réponse, le sujet s'interroge, de manière plus ou moins explicite, sur sa place et sa légitimité en tant que répondant. C'est l'intérêt de la méthode des *focus groups* que de laisser des traces de cette interrogation.

Commentaires sur les dilemmes

Ils constituent parfois des *jugements* sur les dilemmes et, dans ce cas, apparaissent le plus souvent en début de discussion. Plus précisément, ils concernent :

– le caractère incomplet, vague ou trop général des informations fournies dans le dilemme, ce qui va parfois de pair avec une remarque sur la difficulté à répondre :

[4] (LAU1A, « Embauche »)

Mon 19.– (...) je je trouve que c'est difficile un petit peu de ouais de parler comme ça parce que c'est : c'est sûr *il faudrait voir un cas particulier pas une généralité* (...)

Joe 40.– (...) + c'est 'vrai c'est c'est délicat, *c'est difficile à discuter* comme ça, mais euh + (...)

– Certains commentaires visent ainsi à (*re*) *construire le contexte du dilemme*. Par exemple, dans le dilemme « Sport », les sujets s'interrogent longuement sur les conditions concrètes qui pourraient provoquer une transmission du virus.

– De même les sujets évaluent la tâche dans laquelle ils sont impliqués, comme Liliane dans l'extrait suivant :

[5] (LAU2B, « Crèche »)

Lil 23.– (après le dilemme « Couple » et la lecture du dilemme) c'est encore plus compliqué qu'avant.

– Enfin, d'autres commentaires portent sur la manière dont le groupe répond aux dilemmes et ont ainsi une *dimension métacognitive*. Par exemple, Paul (groupe LAU2B) se demande si leur groupe n'a pas tendance à se prononcer en faveur du secret médical dès lors que la personne est devenue séropositive des suites d'une « vie dissolue » ou parce qu'« il se droguait ».

Redéfinitions du dilemme ou de la question

L'analyse des données montre que si les sujets répondent, parfois, à la question du maintien ou de

la levée du secret professionnel, par un *oui* ou un *non* directs ou modalisés, ou par un argument pour ou contre la levée du secret médical, il arrive aussi qu'ils fassent ce que nous appellerons des déplacements de dilemme ou proposent des solutions de compromis. Les déplacements de dilemme désignent une conduite par laquelle les sujets reformulent le dilemme de manière à le rendre caduque et non pertinent. Les déplacements de conflits sont nombreux et se trouvent dans tous les dilemmes. L'extrait [6] en donne un exemple :

[6] (LAU3B, « Couple »)

Ros 2.– je trouve que le médecin devrait vraiment essayer de de convaincre la mère euh la mère # la femme avant de se poser la question s'il doit le dire ou pas au mari au moins faire un {xx} dans sa direction ce serait celle-là la direction à travailler à mon avis.

Quant aux solutions de compromis, elles désignent des conduites dans lesquelles les sujets proposent de déroger à la règle du secret professionnel moyennant un compromis :

[7] (PAR1A, « Crèche »)

Cla 2.– + et puis bon b(i)en si les puéricultrices par contre qui s'occupent des enfants tous les gens qui sont là + le savent il y a aucun problème

La méthode des *focus groups* montre donc que les sujets ne limitent pas leur activité au cadre, plus ou moins contraignant, de la question qui leur est soumise (« faut-il ou non lever le secret professionnel ? »), mais réinterprètent, voire reformulent la question en utilisant toutes sortes de ressources leur permettant de contourner le dilemme proposé.

En somme, ces différentes conduites (commentaires, déplacements de dilemme et solutions de compromis) peuvent être considérées comme des indices du travail interprétatif qu'effectuent les sujets pour définir la situation et la tâche. Ce travail relève de deux phénomènes complémentaires. D'une part, toujours selon une conception dialogique, la compréhension d'un phénomène n'est pas un processus passif d'intégration d'une réalité externe ; il s'agit, au contraire, de la confrontation dialogique et, donc, responsive à cette expérience. D'autre part, au-delà du cadrage opéré par la formulation même du dilemme, de nouveaux cadrages émergent de leur dialogue, ces cadrages variant d'un dilemme à l'autre. Ainsi, en fonction du cadrage retenu, les sujets d'un groupe, ou un même sujet, peuvent osciller entre des réponses différentes, voire contradictoires. On observe donc une certaine instabilité dans les réponses des sujets.

Instabilité des réponses des sujets

Qu'est-ce que donner une réponse ? La réponse à cette question dépend de la conception que l'on a du

langage ou, plus exactement, du lien entre langage et pensée. Si l'on considère le langage comme un outil dont l'une des fonctions est d'*ex*-primer un état mental, de mettre son état mental en mots pour communiquer ses représentations internes à autrui et partager son monde privé, alors la réponse qu'un sujet apporte à une question (que ce soit dans un groupe, à un questionnaire ou un entretien) apparaîtra comme l'expression plus ou moins fidèle (voire sincère) de son état mental. En revanche, si, suivant une approche dialogique, on considère que le langage n'est pas un outil transparent, qu'il est toujours orienté sur autrui et qu'il prend son sens dans un certain contexte social et discursif, la réponse du sujet apparaîtra comme le résultat d'un processus par lequel le locuteur oriente son discours vers l'autre, anticipe sa compréhension en tenant compte, à la fois, de la situation et de l'orientation des actions (réelles ou supposées) d'autres acteurs présents ou absents, imaginaires ou existants. Le choix de l'un ou l'autre de ces points de vue a des conséquences importantes sur la manière dont on interprétera une instabilité dans les réponses des sujets : si, dans le premier cas, elle apparaît comme une incohérence interne ou le résultat d'une influence, dans le second elle apparaît comme une manifestation du caractère fondamentalement inter-

subjectif de l'être humain. La méthode des *focus groups* permet alors d'étudier ce processus constant d'ajustement réciproque en considérant la stabilité/non-stabilité des réponses à deux niveaux différents : 1° les réponses que chaque groupe a données aux dilemmes (comparaison intergroupes) et leur évolution tout au long de la discussion ; 2° la réponse de chaque individu dans le groupe et la stabilité de ses réponses dans un dilemme et entre les dilemmes. Nous nous limiterons ici à présenter, très globalement, les réponses relatives au premier niveau, tout en notant que l'on peut dégager les mêmes conclusions à propos des conduites des individus.

Les réponses des groupes et leur évolution

Le tableau 1 indique la réponse de chaque groupe dans les cinq dilemmes. Dans chaque case sont indiquées : sur la première ligne, la toute première réponse donnée par un membre du groupe, sur la deuxième ligne, la (ou les) réponse(s) dominante(s) dans la discussion et, sur la troisième ligne, la dernière réponse.

Dans le dilemme « Crèche » (tableau 1), tous les groupes prennent nettement position contre la levée du secret professionnel et tous les groupes, sauf un (PAR2B), achèvent leur discussion sur une solution de compromis.

Dilemmes					
Groupe	« Crèche »	« Embauche »	« Couple »	« Dentiste »	« Sport »
PAR1A	NE	AC	DD	OE	NE
	SC	DD/OE/OM	AP	DD	AC/AP
	SC	OM	AP	DD	DD
PAR2B	NE	NE	OE	SC	DD
	NE	NE/DD/AP	OE/NE/DD	NE/OM/SC	AC
	NE	OM	DD	OM	SC
LAU1A	NE	AC	OE	AP	AC
	AC/SC	AP/AC//SC	SC	AP	DD/SC
	SC	AP	SC	AP	SC
LAU2B	NE	SC	OE	DD	DD
	NE/AC/SC	DD/AC/NE	DD	AP/AC	DD/SC
	SC	NE	DD	AP	SC
LAU3B	NE	DD	NE	OE	DD
	NE/AC/SC	DD/AC	DD	AP	DD/AC
	SC	AC	NE	AP	SC

Légende : NE : non explicite ; OE : oui explicite ; OM : oui modalisé ; AC : argument contre la levée du secret professionnel ; AP : argument pour ; DD : déplacement de dilemme ; SC : solution de compromis.

Tableau 1. Enchaînement des réponses initiale, dominante et finale, dans chaque groupe et dans les cinq dilemmes

Dans les dilemmes « Embauche » et « Sport », les prises de position sont moins nettes puisque, dans le premier cas, trois groupes et, dans le second cas, deux groupes se prononcent, tout d'abord, contre la levée du secret professionnel. Toutefois, les réponses de ces groupes évoluent différemment : dans le dilemme « Embauche », tous les groupes modifient leur prise de position initiale, si bien qu'à la fin de la discussion, trois groupes sont plutôt en faveur de

la levée du secret professionnel. En revanche, dans le dilemme « Sport », quatre groupes s'acheminent vers une solution de compromis et un groupe vers un déplacement de dilemme.

Dans les dilemmes « Couple » et « Dentiste », la situation est inverse à celle qui vient d'être décrite. En effet, dans chacun de ces dilemmes, trois groupes se prononcent en faveur de la levée. Cependant, dans le dilemme « Couple », quatre groupes changent leur

prise de position initiale. À la fin de la discussion, seul un groupe (PARIA) argumente pour la levée du secret médical. En revanche, dans le dilemme « Dentiste », tous les groupes, sauf un, finissent par donner des arguments en faveur de la levée du secret médical.

Ces résultats, bien que très succinctement rapportés, montrent que le principe du secret médical ne s'exprime pas de manière homogène. Il est tout d'abord modulé par le contenu sur lequel il porte, soit que certains contenus suscitent davantage d'oppositions que d'autres (« Crèche »), soit qu'ils posent de tels dilemmes aux groupes que ceux-ci passent d'une position à l'autre (« Sport », « Embauche » et « Couple »). On relèvera que si l'évaluation du risque encouru par l'entourage de la personne séropositive semble jouer un rôle central dans la manière dont les sujets construisent leur réponse, elle ne suffit pas, toutefois, à rendre compte des réponses. Les réponses dans le dilemme « Couple » en attestent puisque les réponses plutôt favorables à la levée du secret médical se modifient et se nuancent en cours de discussion.

La description des dynamiques interactives et des mouvements discursifs, dont nous ne pouvons rendre compte ici, permet de décrire plus finement la manière dont chaque membre d'un groupe peut contribuer à la discussion et produire un discours qui suscite ou non l'adhésion des autres membres. Une telle analyse revient à montrer non seulement la variation des réponses des groupes mais, aussi, la variation des réponses de chaque individu, dans un même dilemme et au travers des divers dilemmes.

Hétérogénéité des positions énonciatives et des voix des sujets

En considérant, comme nous l'avons fait, que la tâche proposée ou les questions posées dans un questionnaire ou dans un entretien, s'inscrivent dans une activité sociale complexe et constituent le résultat momentané d'un processus d'ajustements réciproques, on en vient à tenir compte de deux aspects qui sont centraux dans une perspective dialogique :

– Le sujet est, à la fois, un *acteur social* occupant une certaine position dans l'espace social, c'est-à-dire ayant certains statuts et rôles, et un *locuteur*, c'est-à-dire un sujet qui, parce qu'il construit son propre discours en fonction de la réponse qu'il anticipe chez son interlocuteur, adopte différentes positions énonciatives. De ce point de vue, le sujet qui répond à une question peut être, à la fois, enquêté, étudiant, femme ou homme, époux ou épouse, futur psychologue, etc. Ces positions sont déterminées par des facteurs situationnels (la définition de la situation, le cadre interlocutif) et par la dynamique du dialogue (Carcassonne, Salazar Orvig, Bensalah, 2001 ; Drescher, 1996 ; Doury, Traverso, 2000). Du coup, on ne s'intéressera pas seulement au contenu du discours du sujet, mais à la position énonciative

qu'il prend lorsqu'il parle (« d'où il parle »).

– Ce jeu est cependant plus complexe puisque, dans ces moments de questionnement, les sujets convoquent, de façon explicite ou implicite, volontaire ou non, d'autres discours : le discours générique, le discours des médias, des discours faisant autorité... Ainsi, dans tout discours, sont mises en scènes des voix qui en sont constitutives.

L'hétérogénéité des discours se manifeste donc sous deux aspects au moins : celui des positions énonciatives des locuteurs et celui de la pluralité des voix qui les fonde. Par l'analyse du corpus, nous avons donc cherché à saisir la diversité des modes d'existence et de statuts du sujet. Nous l'examinerons ici, sous trois aspects différents : la convocation de divers statuts, les mouvements d'identification associés et la pluralité des voix mises en scène.

Statuts convoqués et positions énonciatives

Les sujets ont été sollicités pour participer à cette recherche en tant qu'étudiants. Mais, comme le montrent les commentaires sur leur légitimité à répondre aux dilemmes, d'autres statuts sont convoqués par leur compréhension responsive aux dilemmes, par exemple, des statuts impliquant une certaine expertise. C'est ce que traduit les remarques de Joël, étudiant, qui a précédemment étudié le droit.

[8] (LAUIA, « Embauche »)

Joe 20.– (...) alors, + là justement <rire> *c'est un peu <rire général> un peu le juriste qui va qui va qui va qui va alimenter*, qui va dire que + de toute façon.

Mais il s'agit surtout des statuts liés à l'*investissement* des sujets dans la tâche, à leur implication dans les réponses. Ainsi, si une étudiante en linguistique (institutrice par ailleurs) (voir [1]) affirme ne pas pouvoir se mettre à la place d'un médecin, les étudiants en psychologie font souvent le lien entre le futur psychologue qu'ils sont et les médecins :

[9] (LAUIA, « Couple »)

Joe 51.– (...) puis deuxièmement il y a une chose très importante qu'il faut pas oublier, *en TANT que médecin ou en tant que psychologue ou n'importe quoi*, on a pas le droit de porter un jugement sur le comportement des gens, parce que c'est ce qui m'a beaucoup étonné dans ce que tu as dit, c'est que t'as porté un jugement de valeur. or le *médecin n'a- ou qui- ou le psychologue ou quelque personne dans ce genre de cadre professionnel*, on n'a pas le droit de porter de jugement de valeur (...)

Cet exemple montre clairement que cette convocation de statuts différents est intriquée avec un autre processus : celui de l'identification aux personnages évoqués dans les dilemmes.

Mouvements d'identification aux personnages mis en scène dans les dilemmes

Les dilemmes, tels que nous les avons proposés, abolissent, d'une certaine façon, la distance entre locuteur et objet de discours – extérieur, non participant au dialogue (Benveniste, 1966) – dans la mesure où ils convoquent les locuteurs à des positions différentes – témoin, responsable-décideur, victime potentielle – et les impliquent par le fait qu'ils doivent prendre une décision. Mais, surtout, les personnages des dilemmes sont, d'une certaine façon, « typiques » (voire prototypiques) et entretiennent nécessairement, avec les locuteurs, des relations de ressemblance-différence.

Si les sujets indiquent volontiers leur éventuelle familiarité avec les thématiques abordées, ils peuvent expliciter, également, leur identification aux personnages évoqués. C'est le cas d'Anabelle (LAUIA, « Embauche »), qui dit « si j'étais patiente ». Ces mouvements peuvent également se manifester, plus indirectement, par l'usage du genre (Anabelle [LAUIA, « Embauche »] : « par honnêteté vis-à-vis de la patiente »), mais surtout dans le jeu des pronoms personnels. Ce phénomène se manifeste de deux façons différentes :

1° par des *mouvements d'identification* qui exploitent l'indétermination d'unités linguistiques comme « on » (ou le « tu/vous » générique) (Atlani, 1984 ; Boutet, 1986 ; Salazar Orvig, 1994). En effet, « on » peut être interprété comme incluant le locuteur (avec une référence spécifique équivalente à « nous » ou avec une référence plus générique équivalente à « n'importe qui ») ou comme l'excluant (et équivalent alors à un « ils » indéterminé).

Ici, « on » est souvent utilisé pour renvoyer à une instance qui pourrait aussi bien être identifiée au locuteur qu'aux décideurs dans le dilemme :

[10] (LAUIA, « Embauche »)

Joe 27.– *on* pourrait imaginer- c'est vrai que maintenant il me vient un cas qui a été traité dans-, je sais pas si vous êtes des fans de la série « Urgences » ? je pose la question <rire général> {6s.} parce que il y a il y a justement le cas d'une d'une aide-soignante qui a attrapé le sida en dehors du travail, et euh à ce moment-là elle elle elle en fait elle est confrontée à ce dilemme de devoir le révéler à son employeur, parce que comme elle commet des actes médicaux + euh dans- au moment où elle le découvre, où elle peut le transmettre, on ⁴ lui demande de se limiter à un certain nombre d'actes médicaux où il y a pas de risque, donc + c'est vrai que là *on* pourrait se dire « c'est un cas où *on* pourrait deman- demander aux gens de passer un test ».

Ce dernier énoncé apparaît, ainsi, comme un lieu de convergence entre la manifestation d'un locuteur qui prend en charge son discours et le codage du

personnage du dilemme.

2° En continuité avec ce premier phénomène, on assiste à la manifestation d'une *identification aux personnages* par le recours, inattendu, à la première personne :

[11] (LAUIA, « Couple »)

Joe 51.– (...) or le médecin n'a- ou qui- ou le psychologue ou quelque personne dans ce genre de cadre professionnel, on n'a pas le droit de porter de jugement de valeur, on doit juste éviter que + *mon* autre patient avec lequel j'ai une relation de confiance attrape cette maladie. donc je dois tout faire pour le révéler mais SANS porter de jugement de valeur (...)

Cet extrait est particulièrement intéressant parce qu'il montre comment s'effectue le glissement entre la distance manifestée vis-à-vis de l'objet de discours par le codage nominal (le médecin, le psychologue) et l'incorporation par le locuteur de ce rôle. On pourra noter le rôle de pivot que joue le pronom « on ».

La pluralité des voix mises en scène

Si ces différents exemples montrent que le discours des sujets est hétérogène, ils montrent encore que cette hétérogénéité ne relève pas uniquement de la multiplicité des statuts des sujets. Leurs diverses positions énonciatives sont, également, le reflet du dialogisme inhérent à toute communication. Ce dialogisme relève, tout d'abord, des relations de reprise ou de réponses à des discours tenus, dans le *hic et nunc* de l'échange, ou dans le contexte plus large de l'interdiscours, ensuite, du dialogue imaginaire que le sujet tient avec d'autres instances, enfin, du dialogue que le sujet tient avec lui-même. Dans leur travail de réflexion-discussion, nos sujets déploient diverses facettes de ce dialogisme, décrites par Bakhtine, et que l'on regroupera ici en quatre catégories, sachant qu'elles se recoupent forcément : le dialogue avec l'interdiscours, le discours représenté ou rapporté, le dialogue effectif et la dialogisation intérieure ⁵.

– Le dialogue avec l'interdiscours

En premier lieu, les sujets dialoguent avec une certaine *doxa*, en la rappelant sous la forme d'énoncés génériques ou déontiques. C'est, par exemple, ce que fait Joël dans le dilemme « Embauche » lorsqu'il invoque l'existence de la « loi fédérale sur la protection des données ». Cette explicitation du générique semble permettre aux sujets de créer ou de confirmer une base commune de raisonnement dans la discussion.

4. Il s'agit ici d'un cas qui exclut clairement le locuteur, puisqu'il ne peut être interprété que dans le cadre de la série télévisée ; toutefois, le fait d'avoir utilisé *on* et non pas un syntagme nominal, crée une proximité avec la référence des occurrences suivantes.

5. On parle, à la suite de Bakhtine, de dialogisation intérieure pour faire au dialogue entre les mots de soi et les mots d'autrui qui se manifeste au sein même d'un énoncé.

– Le discours représenté ou rapporté

Notre corpus déploie, de façon très marquée, des dialogues imaginaires. Les sujets font parler les personnages, les mettent en scène en tant que locuteurs. Dans l'extrait [12], Monique a recours au discours représenté pour mettre en scène, de façon exagérée, la position qu'elle attribue à ses interlocuteurs.

[12] (LAU1A, « Embauche »)

Mon 11.– moi je trouve trivial de de de ouais tout de suite faire passer un test comme ça au # personnel pour dire “*alors on vous fait pas confiance dès le départ et puis on va vérifier*”

Ainsi des positions différents peuvent être contrastées, voire opposées, sans que le locuteur ait, lui-même, à les prendre en charge.

– Le dialogue effectif

Mais, la réflexion autour des dilemmes se joue surtout au niveau du dialogue effectif, dans la façon dont la parole de l'interlocuteur est prise en compte, acceptée ou débattue. Cela nécessite, bien entendu, une analyse en soi. Pour ne donner que quelques pistes, on relèvera que ce dialogisme peut apparaître sous trois aspects complémentaires : 1° la prise en compte du discours de l'autre, au travers, par exemple, de la reprise et de la reformulation plus ou moins interprétative ; 2° les mouvements de prise de position (accord/désaccord) vis-à-vis du discours de l'autre ; 3° l'anticipation de la compréhension responsive dont l'extrait [13] fournit une illustration :

[13] (LAU1A, « Embauche »)

Joe 23.– *§oui mais il y a le fameux petit groupe des gens qui le 'sont sans le savoir,*

Mon 12.– aussi <petit rire étouffé>

Joe 24.– donc euh mais effectivement, c'est vrai qu'il y a ce fameux problème de protection de la personnalité, si j'ai pas envie de forcément dire euh : que je suis séropositif et donc j'imagine qu'on pourrait imaginer à la limite une autorisation dans des métiers qui sont rarissimes à très hauts 'risques parce que *§des§*

Ici, Joël répond à Monique [12] qui vient de déclarer « trivial » de faire passer des tests à tout va. Avant de proposer sa réponse partiellement positive, il fait une concession qu'il exemplifie par une incarnation assumée du séropositif. Ces deux mouvements fonctionnent sur la base d'une assomption, à savoir qu'on pourrait lui opposer le principe de protection de la personnalité. En montrant qu'il en tient compte, Joël montre aussi qu'il s'attend à une réfutation ou une réaction d'opposition de Monique.

– La dialogisation intérieure

En s'adressant à son interlocuteur, le sujet dialogue

aussi avec lui-même. Cette dialogisation intérieure a été étudiée à travers des marques linguistiques exprimant la polyphonie telle que la négation, le conditionnel, les présuppositions, entre autres (Brès, 1998 ; Ducrot, 1984). Nous ne pouvons ici déployer l'analyse détaillée de ces phénomènes qu'il faudrait, en outre, relier à la dynamique du dialogue effectif. En revanche, nous noterons que les discours portent souvent les traces d'un dédoublement énonciatif (Vion, 2001) notamment l'utilisation de la *modulation*, terme qui désigne le fait qu'un locuteur apporte, par un mouvement second, une nuance ou un changement d'orientation [14] et la *modalisation* qui désigne les cas où un locuteur fait un commentaire sur sa position d'énonciateur, sur sa capacité à avancer quelque chose [15] :

[14] (LAU1A, « Embauche »)

Joe 20.– (...) ça me paraît ça me par- ça me paraît déjà très COMPLIQUÉ à imaginer dans le sens où on est- il y a le principe de protection de la personnalité et des données # qui qui est assez proche du principe du secret médical # qui est # déjà préexistant, donc euh <3s.> ouais quant au principe, faudrait aussi voir dans quel so- c'est très vague la la la donnée, faudrait voir dans quel domaine professionnel *§parce que§*

[15] (LAU1A, « Embauche »)

Ana1.– (...) parce que si: si c'est vraiment médecin médecin de terrain euh, c'est quand même le sida au niveau de la contagion, je ne sais pas comment +, *je sais pas comment ça se passe, si en fait les médecins sont séropositifs, si les gants, j'ai vraiment aucune idée*

Ani 37.– hnhm moi j'ai j'ai pas plus d'information là que *§*

Enfin, les sujets peuvent faire des commentaires méta-énonciatifs et méta-discursifs, qui se détachent du flux discursif pour le commenter ou l'expliquer :

[16] (LAU1A, « Embauche »)

Ani 38.– *§vous§ pensez à quoi par exemple ?*

Joe 25.– j'ai pas vraiment envie d'idée précise *je l'avoue*, mais mais c'est vrai que si +

Bien entendu, ces mouvements ne sont pas uniquement auto-orientés. Ils ont, surtout, une raison d'être dans le dialogue en anticipant des contre-arguments, par exemple, ce qui montre l'absence de frontière entre dialogue effectif et dialogisation intérieure.

CONCLUSION

Partant de l'idée qui est au principe de l'étude des représentations sociales, à savoir que celles-ci seraient formées et transformées dans et par le discours, nous avons cherché à montrer que la combinaison de la méthode des *focus groups* avec l'analyse du discours, constitue un alliage susceptible de rendre compte de la dimension dynamique et discursive des représentations sociales.

Nos analyses ont montré qu'on retrouve, dans le corpus recueilli, trois aspects sur lesquels une conception dialogique du langage et de la cognition tend à mettre l'accent : l'activité de cadrage que les sujets opèrent pour donner un sens à la situation de recherche et aux dilemmes qui leur sont soumis ; l'instabilité des réponses des sujets d'un dilemme à l'autre et, aussi, à l'intérieur même d'un seul dilemme ; l'hétérogénéité des positions énonciatives et des voix des sujets.

Les résultats montrent que, face à ce type de tâche, les sujets mobilisent un ensemble hétérogène de savoirs et de valeurs qu'ils soumettent à une permanente négociation dans la confrontation aux discours de l'autre et aux situations envisagées. De même, ces réponses nous donnent à voir des sujets hétérogènes qui cherchent à se positionner par rapport à la situation d'interaction à laquelle ils participent et aux dilemmes qu'ils ont à discuter. Au travers de leurs réponses et surtout de la manière dont ils la construisent et l'orientent vers leurs interlocuteurs, on constate que les sujets se réfèrent à différents aspects de leurs statuts et de leurs rôles, et passent des uns aux autres en fonction du déroulement du dialogue et du travail interactif propre à la discussion. Cette hétérogénéité des positions énonciatives est, nous l'avons montré, non pas à considérer comme un signe d'instabilité (ou d'inconsistance) de la part du sujet, mais bien comme un signe de sa dimension fondamentalement dialogique.

Un tel constat nous incite, à la suite de nombreux auteurs linguistes et psychologues (par exemple, Billig, 1993 ; Grize, 1990 ; McKinlay, Potter, Wethe-

rell, 1993 ; Py, 2000 ; Trognon, Larrue, 1988) à considérer que les représentations sociales, telles que saisies au travers du discours, ne résultent pas d'une simple mise en mots d'un état mental (connaissances, émotions, images, etc.) du sujet, mais d'une activité complexe, dans laquelle le sujet est orienté sur autrui et agit dans un contexte qui cadre ses actions. En même temps, le sujet recrée et redéfinit la situation, en particulier par ses (inter)actions, et s'appuie sur un ensemble de savoirs et valeurs hétérogènes qui jouent, entre autres, le rôle de ressources interactionnelles dans la situation d'interaction. Dans cette perspective, le discours et les mises en mots qui le caractérisent, constituent les instruments par lesquels les sujets construisent, pour eux-mêmes et pour autrui, une certaine représentation du monde et d'eux-mêmes (ce que Grize, 1990, appelle schématisation), et la modifient en fonction de l'activité dans laquelle ils sont engagés, de la représentation qu'ils en ont et des différents positionnements qu'eux-mêmes et leurs interlocuteurs sont amenés à prendre tout au long de leurs interactions.

Au niveau méthodologique, on relèvera que la spécificité de la méthode des *focus groups*, alliée à l'analyse de discours, est que la première laisse des traces de la dimension dialogique du langage et de la cognition que la seconde permet d'analyser. En effet, d'autres méthodes de recherche, comme le questionnaire, ne laissent pas (ou peu) de traces de l'activité du sujet (si ce n'est, peut-être, dans les non-réponses ou certaines réponses considérées comme non valables), et d'autres méthodes d'analyse de données verbales se centrent sur des contenus et non des processus interactifs.

Remarquons, pour conclure, que le choix d'une méthode de recueil et d'analyse des données dépend, bien entendu, des objectifs poursuivis et de la manière dont l'objet de recherche est défini. En ce qui concerne notre propos sur l'alliage *focus groups* et analyse de discours, notre propos était de montrer que dans le paradigme dialogique que nous avons adopté ici, ces deux méthodes sont épistémologiquement congruentes.

RÉFÉRENCES

ATLANI (Françoise).— *On l'illusionniste*, dans Grésillon (A.), Lebrave (J.-L.), *La langue au ras du texte*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1984, p. 13-39.

BAKHTINE (Mikhaïl), VOLOSHINOV (V. N.).— *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Éd. de Minuit, 1977.

BAKHTINE (Mikhaïl).— *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984.

BENVÉNISTE (Émile).— Structure des relations de personne dans le verbe, dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris,

Gallimard, 1966, p. 225-236.

BILLIG (Michael).— Studying the thinking society : social representations, rhetoric, and attitudes, dans Breakwell (G.), Canter (D.), *Empirical approaches to social representations*, Oxford, Clarendon press, 1993, p. 39-62.

BOUTET (Josiane).— La référence à la personne en français parlé, *Langage et société*, 38, 1986, p. 19-50.

BRÈS (Jacques).— Entendre des voix : de quelques marqueurs dialogiques en français, dans Brès (J.), Delamotte-

Legrand (R.), Madray-Lesigne (F.), Siblot (P.), *L'autre en discours*, Montpellier - Rouen, Praxiling - Dyalang, 1998, p. 191-212.

CARCASSONNE (Marie), SALAZAR ORVIG (Anne), BENSALAH (Amina).– Des récits dans des entretiens de recherche : entre narration et interprétation, *Revue québécoise de linguistique*, 29, 1, 2001, p. 97-122.

DOISE (Willem), CLÉMENCE (Alain), LORENZI-CIOLDI (Fabio).– *Représentations sociales et analyses de données*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1992.

DOURY (Marianne), TRAVERSO (Véronique).– Usage des énoncés généralisants dans la mise en scène de lignes argumentatives en situation d'entretien, dans Martel (G.), *Autour de l'argumentation. Rationaliser l'expérience quotidienne*, Québec, Editions Nota bene, 2000, p. 47-80.

DRESCHER (Martina).– L'apport des généralisations à l'organisation du discours narratif, dans Laforest (M.), *Autour de la narration*, Québec, Nuit blanche Éditeur, 1996, p. 135-150.

DUCROT (Oswald).– *Le dire et le dit*, Paris, Éd. de Minuit, 1984.

FRANÇOIS (Frédéric).– Linguistique et analyse de textes, dans François (F.), *Linguistique*, Paris, PUF, 1980, p. 233-277.

FRANÇOIS (Frédéric).– *Pratiques de l'oral. Dialogue, jeu et variations des figures du sens*, Paris, Nathan, 1993.

GOFFMAN (Erving).– *Frame analysis* [1974], trad. fr. *Les cadres de l'expérience*, Paris, Éd. de Minuit, 1991.

GRIZE (Jean-Blaise).– *Logique et langage*, Paris, Ophrys, 1990.

JODELET (Denise).– Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie, dans Moscovici (S.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984, p. 357-389.

KITZINGER (Jenny).– The methodology of focus group. The importance of interaction between research participants, *Sociology of health and illness*, 16, 1, 1994, p. 103-121.

LINELL (Per).– *Approaching dialogue. Talk, interaction and contexts in dialogical perspectives*, Amsterdam, John Benjamins, 1998.

LINELL (Per).– A dialogical conception of focus groups and social representations, dans Sätterlund Larsson (U.), *Socio-cultural theory and methods : an anthology*. Uddevalla, Université de Trollhättan, 2001.

MARKOVÁ (Ivana).– Towards an epistemology of social representations, *Journal for the theory of social behaviour*, 26, 2, p. 177-196, 1996.

MARKOVÁ (Ivana).– Focus groups, dans Moscovici (S.), Buschini (F.), *Les méthodes des sciences humaines*, Paris, PUF, 2003.

MCKINLAY (Andy), POTTER (Jonathan), WETHERELL (Margaret).– Discourse analysis and social representations, dans Breakwell (G.), Canter (D.), *Empirical approaches to social representations*, Oxford, Clarendon press, 1993.

MOLINER (Pascal).– *Images et représentations sociales. De la théorie des représentations sociales à l'étude des images sociales*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1996.

MOODIE (Eleanor), MARKOVÁ (Ivana), PLICHTOVÁ (Jana).– Lay representations of democracy : a study in two cultures, *Culture and psychology*, 1, 1995, p. 423-453.

MORGAN (David).– *Focus groups as qualitative research*, Newsbury Park, Sage, 1988.

MOSCOVICI (Serge).– L'ère des représentations sociales, dans Doise (W.), Palmonari (A.), *L'étude des représentations sociales*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1986, p. 34-80.

MYERS (Greg), MACNAGHTEN (Phil).– Can focus groups be analysed as talk ? dans Barbour (R.), Kitzinger (J.), *Developing focus group research : politics, theory and practice*, Londres, Sage, 1999, p. 173-185.

PY (Bernard).– Analyse conversationnelle et représentations sociales. Unité et diversité de l'image du bilinguisme, *Tranel*, 32, Neuchâtel, Université de Neuchâtel, 2000.

ROULET (Eddy), AUCHLIN (Antoine), MOESCHLER (Jacques), RUBATTEL (Christian), SCHELLING (Marianne).– *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang, 1985.

ROUSSIAU (Nicolas), BONARDI (Christine).– *Les représentations sociales. État des lieux et perspectives*, Sprimont, Mardaga, 2001.

SALAZAR ORVIG (Anne).– Eléments de sémiologie discursive, dans Moscovici (S.), Buschini (F.), *Les méthodes des sciences humaines*, Paris, PUF, 2003.

SALAZAR ORVIG (Anne).– Les jeux de l'indéfini : *On et Vous* dans des discours de patients hémiparétiques, *Faits de langues*, 4, 1994, p. 221-228.

SALAZAR ORVIG (Anne).– *Les mouvements du discours. Style, référence et dialogue dans des entretiens cliniques*, Paris, L'Harmattan, 1999.

TROGNON (Alain), LARRUE (Janine).– Les représentations sociales dans la conversation, *Connexions*, 51, 1988, p. 51-70.

VION (Robert).– De l'instabilité des positionnement énonciatifs dans le discours, dans Verschueren (J.), *Pragmatics in 1998 : selected papers from the 6th international conference*, Anvers, International pragmatics association, 2, 1998, p. 577-589.

VION (Robert).– Modalités, modalisations et activités langagières, *Marges linguistiques*, 2, 2001, p. 209-231.

WILKINSON (Sue).– Focus groups. A feminist method, *Psychology of women quarterly*, 23, 2, 1999, p. 221-244.

Typologie des focus groups à partir d'un dilemme sur le SIDA : le rôle du « compère spontané »

Birgitta ORFALI*

Beaucoup d'ouvrages, d'articles et de chapitres ont été rédigés sur le SIDA, dans la plupart des disciplines en sciences sociales. Dans cet article, nous soumettons un dilemme sur le SIDA à une population d'étudiants en second cycle de sociologie et utilisons la méthode des *focus groups*.

On peut, en effet, cerner, avec beaucoup d'acuité, les représentations sociales d'un objet et leur insertion culturelle grâce aux *focus groups*. Les thèmes qui se dégagent dans la discussion renvoient à des objets qui sont non seulement représentés mais qui sont, aussi, voire surtout, socialement et culturellement signifiants. Le propre des *focus groups* est de permettre une discussion dynamique qui met en relief ces thèmes, qui souligne la pertinence de certains au détriment d'autres, et cela permet d'approcher ce qui est enfoui dans la culture et qui ne s'énonce que dans la confrontation d'Ego avec Alter par rapport à un objet (Moscovici, 1984a). L'intervention d'un « compère spontané » renforce cet aspect : certains sujets peuvent, en effet, faire preuve de constance pendant la discussion, ce qui engendre une dynamique intéressante dans le groupe.

Il s'agissait, pour les sujets, de prendre une décision par rapport à la levée éventuelle de la confidentialité, qui reste la norme pour le médecin vis-à-vis de la famille et des proches. Huit groupes (quatre de filles et quatre de garçons, âgés de 20 à 24 ans) ont eu à discuter de ce dilemme, selon la procédure habituelle utilisée dans ce type de méthode et ont eu à considérer les tenants et les aboutissants d'une décision, délicate à prendre, qui rend compte de l'antagonisme éventuel entre différentes représentations sociales d'un même objet.

UN DILEMME PARTICULIER

Le dilemme était proposé comme suit : « Vous êtes Chef conseiller des consultants pour le ministère de la Santé. Votre tâche la plus importante, pour l'instant, consiste à enrayer l'épidémie de SIDA. Ceci signifie que le médecin ne doit pas informer ses collègues ou l'épouse du patient ou quiconque que son patient est atteint du SIDA. Cependant, si le patient ne se comporte pas de manière responsable, il ou elle peut contaminer d'autres personnes. En

tant que groupe de conseillers, vous êtes responsables de la santé publique. Quel avis donneriez-vous au ministre pour résoudre ce dilemme ? »

Les sujets se révèlent plutôt diserts sur ce thème (précisons qu'ils avaient plusieurs dilemmes à traiter dont celui sur le SIDA). Ils évoquent, bien entendu, le thème de la responsabilité, explicitement posé. Celle-ci est envisagée sous un double aspect : on constate une progression de la responsabilité individuelle à la responsabilité sociale, le SIDA étant considéré comme une maladie qui dépasserait l'individu, qui solliciterait des dimensions sociale, culturelle et politique, tout en s'inscrivant dans un contexte contemporain précis.

L'analyse thématique générale des huit groupes permet de dégager un premier schéma, dans lequel sont opposés le malade et le médecin, les deux protagonistes essentiels dans ce dilemme. Si nous reprenons la proposition de Moscovici (1984a), qui souligne la « triangularité » ou plutôt la « tiercéité » de la relation entre Ego/Objet/Alter, le schéma suivant s'impose (voir schéma 1).

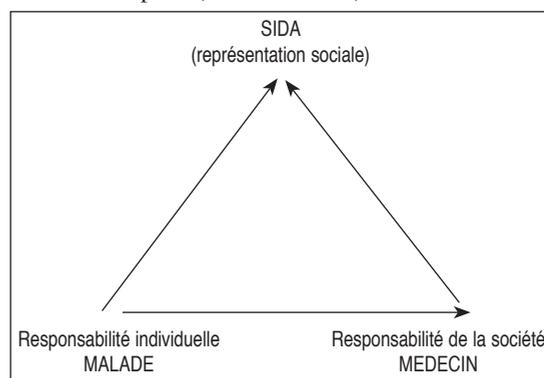


Schéma 1. Le regard psychosocial

La représentation du SIDA se fonde sur le point de vue personnel de chacun des participants mais se construit, également, dans la discussion et la confrontation aux points de vue des autres dans le *focus group*. La responsabilité est surtout perçue selon un schéma d'exclusion : le malade, quoiqu'au centre de l'interprétation, est défini comme le

* Université Paris 5-René Descartes.

premier responsable ; il est, d'autre part, opposé au médecin, relégué du côté de la société. Les travaux de Herzlich (1969), sur la santé, avaient déjà souligné cette partition entre l'individuel et le social : la santé était associée à l'individu tandis que la maladie renvoyait à la société. Ces travaux rendaient surtout compte des effets de l'insertion sociale sur l'individu. Dans le dilemme que nous avons soumis à nos sujets, il est proposé de se positionner par rapport à un problème de santé précis. Le SIDA constituant la cible, nous cherchions à saisir quelles étaient les représentations sociales exprimées par les sujets en matière de responsabilité et de confiance et comment ils géraient cette société pensante en miniature.

En fait, le débat sur le SIDA n'a pas toujours eu la même ampleur. On assiste, aujourd'hui, à une recrudescence de ce débat du fait de l'accroissement des contaminations. La représentation sociale du SIDA s'est ainsi transformée au gré de sa pertinence dans le débat social, pertinence qui va *a priori* de pair avec le pourcentage de personnes contaminés. Avec le SIDA, ce sont les thèmes de la responsabilité et de la confiance qui sont réactivés. Ces thèmes sont exprimés par rapport à plusieurs entités : le malade et son conjoint, d'où l'idée de prévention intrinsèque au SIDA, le malade et son médecin, d'où l'idée d'information sur les remèdes et, aussi, de prévention, et, enfin, le malade et la société, c'est-à-dire la responsabilité, de l'un comme de l'autre, dans l'éradication de la maladie.

Les responsabilités peuvent être distribuées comme l'indique le schéma 2. En affinant le schéma 1, on arrive à dégager l'univers dichotomique qui se construit par rapport au SIDA et à cerner la façon dont les responsabilités sont distribuées (toujours avec l'aide du « regard ternaire » proposé par Moscovici, en 1984, comme spécificité du regard psychosocial). L'idée de contamination introduit une référence implicite aux deux sphères privée et publique. La fidélité dans le couple « légitime » permet à l'individu de se préserver du SIDA dans sa sphère privée, tandis que la sphère publique doit gérer la toxicomanie ou la transfusion sanguine, autres moyens de contamination rarement évoqués par nos sujets.

Plutôt que d'analyser l'opposition entre individuel et social, qui nous paraît réductrice, il nous semble plus probant de considérer l'opposition entre sphère privée et sphère publique. Ces deux sphères peuvent, en effet, conjuguer l'individuel et le social sans les opposer. La sphère privée se nourrit autant du social que la sphère publique. Celle-ci est, d'un autre côté, un miroir grossi des préoccupations relatives à la sphère privée. La relation spéculaire entre ces deux sphères rend compte de la dialectique existant, par ailleurs, entre les deux processus d'ancrage et d'objectivation au sein des représentations sociales de l'objet SIDA. Notre second schéma propose de

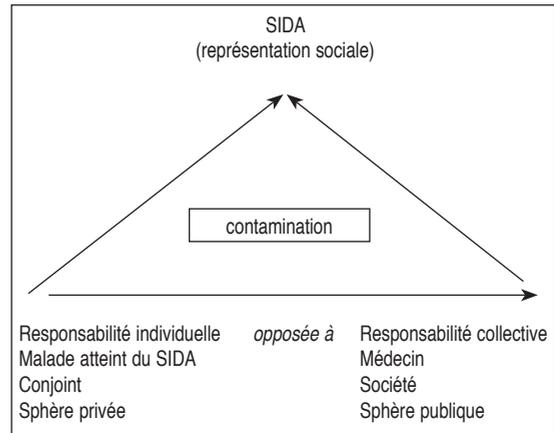


Schéma 2. L'opposition entre Ego/Alter n'est pas une opposition entre l'individuel et le social

considérer l'univers dichotomique sollicité dans la représentation sociale du SIDA, tel qu'il se dégage de l'analyse thématique générale mais, aussi, tel qu'il est présupposé dans la théorie des représentations sociales, lorsque celle-ci est rapportée au regard ternaire.

La responsabilité individuelle débouche sur l'idée de prise de risque. Celle-ci est opposée aux contraintes et aux obligations vécues par le patient au sein de son couple, couple hétérosexuel s'entend. L'identification des sujets au protagoniste du dilemme, à savoir le malade atteint du SIDA, est rarement de mise, si ce n'est lors de la prise en compte d'une contamination éventuelle, toujours envisagée comme résultant de relations sexuelles. La contamination par transfusion sanguine ou par toxicomanie est très rarement évoquée. Quand les sujets discutent de la contamination, ils la ramènent toujours aux relations sexuelles dans un cadre normatif, la relation au sein d'un couple « légitime ». L'opposition entre sphère privée et sphère publique est rendue plus pertinente par rapport à cette idée de contamination. En effet, envisagée seulement comme conséquence de relations sexuelles, celle-ci implique la sphère privée – et tout jeune adulte peut s'inscrire dans un tel contexte –, tandis que la contamination par transfusion sanguine ou par toxicomanie reste reléguée dans la sphère publique – à moins de cas particuliers, nos sujets étudiants ne s'inscrivent que rarement dans ce cas de figure.

Enfin, la confiance est rarement évoquée car elle stipulerait l'existence d'une seule catégorie de personnes. Or, on en a ici deux catégories, celles en qui on peut avoir confiance et celles qui prennent des risques. Les sujets s'auto-positionnent, bien entendu, dans la première catégorie : « Il y a ceux qui se comportent bien et les personnes irresponsables » ; « je crois au bon comportement du patient qui est malade »...

CONCLUSION ET FORMULES DE DISCUSSION : TYPOLOGIE DES *FOCUS GROUPS*

Forts d'une logique implicite, les *focus groups* s'acheminent insensiblement vers leur but : la prise de décision. Or, celle-ci consiste, essentiellement, à se défaire d'une conclusion embarrassante. Cette conclusion peut consister en une reprise du thème énoncé au début de la discussion (c'est le cas pour le groupe 2 garçons seulement) ou proposer une nouvelle solution, différente des autres thèmes (c'est le cas de tous les autres groupes). Ainsi, la conclusion ne correspond pas réellement à ce qu'elle devrait être, puisqu'elle s'articule sur une nouvelle proposition. Il s'agit rarement, voire jamais, d'une synthèse des thèmes évoqués pendant la discussion. Il semble, toutefois, que des thèmes éventuellement antithétiques soient nécessaires pour que les *focus groups* arrivent à cette nouvelle solution qu'ils choisissent en fin de compte comme conclusion et décision finale. Dans l'espèce de jeu de ballon qui s'organise au sein des groupes, les énoncés pouvant se contredire serviraient à réduire l'éventuelle incertitude de mise dans la relation d'opposition des sujets les uns avec les autres et renforceraient la certitude des sujets d'avoir envisagé tous les pendants de l'alternative posée.

Lorsque des énoncés contradictoires sont proposés, ils renvoient à un référent occulte. Ainsi, l'idée de fidélité dans le couple se révèle cathartique par rapport au thème du SIDA. Cela nous permet d'expliquer pourquoi la seule contamination envisagée par les sujets est celle qui résulte de relations sexuelles. En effet, les sujets ont, rappelons-le, entre 20 et 24 ans, ce qui correspond au début de la vie sexuelle du jeune adulte. L'effet positionnel (Doise, 1982) dans les représentations sociales est ici évident. La fidélité pourrait être un principe organisateur dans la représentation sociale du SIDA de nos groupes. D'un autre côté, les sujets semblent avoir des attentes précises par rapport à la vie « amoureuse » : l'idée de protection sexuelle implique, bien entendu, celle, corollaire, de relation de confiance dans le couple, donc de fidélité. Le fonctionnement cognitif dans la discussion est ainsi doublé d'un aspect conatif non négligeable. Les intentions de comportement par rapport à la vie sexuelle induisent une réorganisation cognitive du problème du SIDA. Cet aspect est à mettre en parallèle avec l'idée de justification qui est le propre de la pensée sociale en action. Guimelli (1999) rappelle, avec justesse, comment le primat de la conclusion « manifeste les convictions, les préférences ou les valeurs d'un groupe ». Il précise, encore, que la démonstration n'est pas l'apanage de ce type de raisonnement.

En fait, les *focus groups* privilégient le primat de la conclusion, tout en élaborant une conclusion qui

n'en est pas une. Celle-ci peut être longue, développée, comme c'est le cas pour le groupe 1 filles et le groupe 2 garçons. Elle peut aussi être rapide, voire bâclée, comme c'est le cas pour tous les autres groupes. Les groupes ont plusieurs possibilités : soit ils prennent une décision qu'ils argumentent (cas des groupes 1 filles et 2 garçons), soit ils choisissent une solution qui semble être un pis-aller car « il faut bien se décider » (groupes 1, 3 et 4 garçons ; groupes 2 et 3 filles), soit, enfin, ils maintiennent un même cap tout au long de la discussion et finissent par prendre une décision allant dans le sens d'une levée de la confidentialité médicale (cas du seul groupe 4 filles). Ce dernier groupe commence la discussion par une hypothèse, confirmée dans un deuxième temps. En découle la conclusion qui semble, ensuite, évidente.

La discussion du groupe 4 filles s'articule, par exemple, sur trois idées principales.

L'hypothèse d'un contrôle est tout d'abord énoncée : « Peut-être qu'il faut qu'il y ait quelque chose dans son..., vous savez même quand les gens sont malades parfois, qu'ils sont atteints d'hypoglycémie ou quelque chose comme ça ou qu'ils sont allergiques à un médicament, dans leur portefeuille, ils ont un document où c'est écrit. Donc peut-être... par exemple s'il a un malaise ou que quelqu'un tombe sur lui, ils regardent dans ses papiers, c'est inscrit et... »

Cette hypothèse est réaffirmée avec une idée différente toutefois : « Enfin moi je ne sais pas, il y a peut-être, c'est peut-être un peu con mais faire des tests psychologiques pour voir si les gens sont susceptibles de faire n'importe quoi ».

La conclusion supprime la confidentialité : « Bon, en gros, en final, l'idée c'est que le médecin annonce la maladie aux femmes ! »

Les *focus groups* utilisent, d'un autre côté, deux formules, soit des phrases qui se complètent les unes les autres soit des questions/réponses.

Le groupe 1 filles mélange, par exemple, les questions/réponses et les phrases qui se complètent :

– Mais comment savoir s'ils sont irresponsables ?

– ça veut dire que dans ces cas-là ils seraient peut-être insensibles aux campagnes de prévention » (...)

– après ce sont les libertés qui sont étouffées si on commence à dire...

– qui est responsable et qui ne l'est pas.

Dans le groupe 1 garçons, on a seulement des questions/réponses :

– Comment sensibiliser les gens pour qu'ils ne fassent pas n'importe quoi ?

– Mais on part du principe qu'il est au courant de sa situation et qu'il fait n'importe quoi à côté !

Un exemple, dans le groupe 2 filles, est particulièrement probant par rapport aux phrases qui se complètent les unes les autres (Collins et Marková, dans ce numéro, les nomment des « énoncés collaboratifs ») :

- c'est à lui de se comporter de façon...
- ... responsable
- de façon à ce qu'il ne contamine personne.

Le tableau 1 permet de résumer cet aspect. On y constate que les groupes 1 filles, 2 garçons et 4 garçons utilisent les deux formules (marquées d'un astérisque) tandis que les groupes 1 garçons et 3 filles se servent surtout des questions/réponses et les groupes 2 filles, 3 garçons et 4 filles usent de phrases se complétant.

		Questions/ réponses	Phrases se complétant	
groupe 1	filles	X	X	*
	garçons	X		
groupe 2	filles		X	
	garçons	X	X	*
groupe 3	filles	X		
	garçons		X	
groupe 4	filles		X	
	garçons	X	X	*

* : utilisation des deux formules.

Tableau 1. Formules de discussion dans les *focus groups*

Il apparaît que, sous l'angle de la discussion par rapport au dilemme du SIDA, trois types de groupes se dégagent : 1° ceux usant des deux formules de discussion (groupes 1 filles, 2 garçons et 4 garçons) ; 2° ceux usant des questions/ réponses (groupes 1 filles, 1 garçons et 3 filles) ; 3° ceux qui complètent les phrases les uns des autres (les groupes 2 filles, 3 garçons et 4 filles).

Notons encore une particularité des groupes 1 filles et 2 garçons : ils sont les deux seuls groupes à développer leur conclusion tandis qu'elle est réduite dans tous les autres groupes.

Groupe 1 filles :

– Mais ce sera pas au niveau de la société. Ce sera plutôt au niveau individuel, comment réagissent ces personnes. Donc on lance une grande campagne d'information, qui fasse prendre conscience aux patients de leur responsabilité. Il faut parler au médecin ou faire appel à un psychologue. Et surtout pas faire une loi !

Groupe 2 garçons :

– Moi j'aurais bien aimé aussi, tu sais, genre truc pour... désenfermer les malades. Enfin je ne sais pas, dans l'esprit des séronégatifs justement ça...

enfin, tu sais, tu as toujours cet esprit du sidaïque qui est soit toxicomane soit homosexuel et tout ça alors que, maintenant, ce n'est pas que ça quoi !

Les autres groupes usent de conclusions rapides, en ce sens qu'elles sont constituées soit d'une ou deux phrases, soit énoncées à plusieurs voix (voir groupe 1 garçons) :

Groupe 1 garçons :

– En fait, ce serait sensibiliser les patients...

– ...à travers les publicités choc. Tu peux te servir des stars comme les basketteurs, ça peut avoir un impact...

– ...à ce moment là, on agit aux deux niveaux : au niveau collectif et au niveau individuel.

Groupe 2 filles : « Je pense que le médecin ne peut pas dire... C'est une chose vraiment personnelle, donc ... si on décide, soit ils le disent soit ils le cachent. C'est un travail personnel, c'est pas les autres qui disent... »

Groupe 3 filles : « il faut bien sensibiliser le couple, le rendre conscient. »

Groupe 3 garçons : « Oui, je pense que le contact avec le médecin va jouer. »

Groupe 4 filles : « Bon, en gros, en final, l'idée c'est que le médecin annonce la maladie aux femmes. »

Groupe 4 garçons : « Donc, on fait une sorte de rassemblement des gens atteints... »

Cette différence, de la taille des conclusions, peut s'expliquer par le fait que les deux *focus groups* qui développent davantage leur conclusion sont des groupes dans lesquels un participant était particulièrement dynamique, voire bavard. Le groupe 1 filles est, par exemple, doté d'une participante qui intervient d'emblée et qui énonce le premier thème ; c'est encore elle qui énonce le deuxième thème et, enfin, conclue. Dans le groupe 2 garçons, on a un cas de figure analogue en ce que l'un des participants intervient très régulièrement tout au long de la discussion et fait office de « perturbateur » ; il fait souvent référence à des opinions dérangeantes pour les autres membres du groupe. La dynamique des *focus groups* s'inspire parfois de celle que l'on trouve dans les minorités actives (Moscovici, 1979, 1982), à savoir qu'un style de comportement particulier amène à des positionnements différenciés qui nécessitent davantage l'argumentation ou, au moins, des énoncés plus développés. La consistance des propos d'un participant peut influencer le cours de la discussion dans les *focus groups* et permettre la thématization de certaines idées.

Considérons, maintenant, chaque type de groupe ici évoqué par rapport à la conclusion donnée et par rapport au choix d'une formule de discussion (questions/ réponses ou phrases se complétant les unes les

autres, voir tableau 2).

On s'aperçoit qu'un premier type réunit les groupes 1 filles et 2 garçons puisque ces deux groupes utilisent, à la fois, les deux formules de discussion et donnent une conclusion longue. Un problème se pose pour le groupe 4 garçons qui utilise, effectivement, les deux formules de discussion mais qui ne développe pas sa conclusion. L'explication réside dans le fait qu'aucun individu, dans ce groupe, n'a la verve nécessaire pour entraîner le groupe dans une dynamique comme celle que l'on trouve au sein des minorités actives. On pourrait qualifier ce type de groupe en fonction de la forme de la discussion et en fonction de la conclusion, plutôt dynamique, qui renvoie à une prise de décision. Ce type pourrait être considéré comme le *focus group* idéal.

Un deuxième type se dégage, dans le cas des groupes 1 garçons et 3 filles. Ils utilisent essentiellement les questions/ réponses et se bornent à donner une conclusion rapide sur le même thème : la sensibilisation des patients ou du couple. Ce qui caracté-

rise ce type de groupe, c'est surtout un contenu identique dans la conclusion qui s'inscrit dans un registre éthique. Rendre le patient ou le couple conscients, les sensibiliser sont des thèmes récurrents dans ces deux groupes. L'empathie et l'altruisme en sont les caractéristiques principales.

Le troisième type de *focus group* est composé des groupes 2 et 4 filles, et 3 garçons. C'est surtout l'hésitation qui le caractérise. Deux des groupes commencent leur phrase de conclusion par « je pense... », le dernier groupe utilisant une phrase manquant d'assurance « on fait une sorte de rassemblement... ». La conclusion est très courte. Les phrases des participants se complètent les unes les autres. L'hésitation qui caractérise ces groupes ne signifie cependant pas qu'aucune décision n'est prise, comme le souligne le groupe 4 filles qui choisit d'annuler le secret médical. Une tendance stéréotypique et conformiste est enfin constatée dans la discussion de ces groupes-ci (le groupe 3 garçons explique ainsi : « on reste dans la lignée de ce qui est fait actuellement, on n'a rien révolutionné... »).

	Conclusion	Formule de discussion	Registre
Type 1	Prise de décision (développée) Compère spontané	Questions/réponses et phrases se complétant	<i>Focus group</i> idéal ?
Type 2	Rapide, registre éthique Aucun compère	Questions/réponses	Discours empathique et altruiste
Type 3	Rapide ; hésitation Aucun compère	Phrases se complétant	Discours stéréotypique et conformiste

Tableau 2. Caractéristiques des *focus groups*

UN COMPÈRE SPONTANÉ

La confrontation du type de conclusion avec la formule de discussion permet, comme on a pu le voir, de dégager une typologie des *focus groups* à partir du thème du SIDA. L'émergence d'un compère spontané renforce cette articulation typologique. Il faudra, bien entendu, comparer ces résultats avec ceux recueillis à propos d'autres thèmes pour vérifier l'adéquation de cette typologie, quel que soit le dilemme proposé.

Les typologies sont, certes, réductrices mais elles résument fort bien les aléas et les méandres dans lesquels les groupes semblent parfois se perdre, alors qu'ils suivent une logique qui leur est propre. Cette logique inscrit chaque groupe dans un type précis mais elle permet, surtout, de déterminer le type de conclusion auquel un groupe peut prétendre. Dans la mesure où la prise de décision est l'un des enjeux principaux des *focus groups*, ce point est important.

Répertorier le référent occulte (rappelons qu'ici, il s'agit de la fidélité) qui alimente implicitement les prises de position dans la discussion des *focus groups* est important. Le confronter ensuite à la

conclusion conduit à discerner avec plus d'acuité le processus psychosocial à l'œuvre dans les groupes. Ce processus est d'autant plus saillant qu'il inscrit les participants dans une dynamique précise, énoncée par Moscovici (1984a), qui fait intervenir une relation triangulaire entre le sujet, l'objet et l'alter. En parlant du SIDA au sein d'un groupe, les sujets sont forcément confrontés au point de vue des autres participants mais il leur est implicitement demandé d'avoir une certaine forme d'empathie vis-à-vis du problème proposé. Celui-ci, énoncé sous forme de dilemme, devrait *a priori* induire deux types de réponses. Or, il n'en va pas ainsi. Les sujets utilisent leur savoir sur le SIDA de différentes manières et la dynamique propre aux *focus groups* les amène à comprendre, expliquer et interpréter ce problème différemment.

La méthode des *focus groups* se révèle, ainsi, fructueuse pour cerner la façon dont les individus construisent un savoir de sens commun sur un objet particulier. Si les études expérimentales de groupe nous renseignent sur certains processus (changement d'attitude, phénomènes d'influence sociale, phénomènes de leadership, etc.), les études utilisant les *focus groups* permettent de mieux cerner la dyna-

mique sociale en cours, notamment par rapport à des sujets d'actualité. Les représentations sociales en action sont partie prenante de notre univers quotidien : elles servent à régénérer le débat social et produisent des restructurations thématiques que les *focus groups* sont à même de mettre à jour.

Les développements et les thématisations résultent de la combinaison d'éléments antithétiques avec un investissement spontané de la part de l'un des participants. Cette spontanéité permet une consistance naturelle qui inscrit la discussion des *focus groups* dans la réalité sociétale et sociale du moment et qui renforce les représentations sociales en cours d'élaboration. Exprimées, voire construites pendant la discussion, ces représentations sociales acquièrent un statut de vérité indéniable. À la différence des minorités actives étudiées expérimentalement, les *focus groups* sont insérés dans un « ici et maintenant » moins factice qui renforce la spontanéité des sujets. Aucun compère n'est « préparé » : c'est la réalité de la discussion elle-même, voire la pertinence du dilemme proposé avec l'actualité, qui provoque une « vocation » de compère chez l'un des participants. La méthode des *focus groups* permet donc de réunir *in situ* la théorie des représentations sociales et la théorie de l'innovation.

Le compère spontané a un statut particulier en ce qu'il redéfinit la dynamique des *focus groups*. Le groupe 4 garçons, qui devrait figurer dans le premier type de notre typologie (car il use des deux formules de discussion), arrive à une conclusion hésitante comme le troisième type de *focus groups*. C'est, en fait, l'absence de compère spontané dans ce groupe 4 garçons qui induit une logique différente, même si, au début de la discussion, l'un des sujets énonce de façon très affirmative le problème « Le mec, il est responsable, il est malade, il contamine tout le monde ! ». Malgré cette affirmation, plutôt péremptoire, la discussion qui s'ensuit ne se centrera pas sur le rôle du « compère spontané », comme dans les groupes 1 filles et 2 garçons. L'absence de ce « compère spontané » induit une logique de discussion différente dans le groupe 4 garçons et débouche sur une conclusion peu décisive.

Le compère spontané joue un rôle non négligeable dans les *focus groups*. On peut, sans doute, avancer l'idée de « *focus group* idéal » ainsi nous l'avons indiqué dans le tableau 2. L'utilisation des deux formules de discussion peut produire une dynamique intéressante en matière de contenu des discours. Mais c'est véritablement le compère spontané qui introduit une influence minoritaire « naturelle ». Ceci ramène la méthode des *focus groups* à une dimension encore plus proche de la réalité sociale. Souvent comparés aux conversations de café, les *focus groups* représentent, en effet, une tentative réussie d'analyse de la réalité sociale s'insérant dans un vécu réel dont peu de méthodes peuvent se prévaloir.

Certes, le stimulus de départ reste posé par le chercheur mais la logique de la discussion repose sur le groupe lui-même, sur la pertinence du dilemme avec l'actualité et, enfin, sur l'émergence d'un compère spontané. Dans les conversations de café, des compères spontanés président toujours aux destinées des discours, enlèvent éventuellement des décisions, induisent ou proposent directement des orientations, en somme influencent le cours de l'interaction et, donc, de la réalité sociale en train d'être énoncée (qui, d'un autre côté, rend compte des représentations sociales consensuelles en cours d'élaboration). Le primat de la conclusion, dans les conversations de café, comme dans les *focus groups*, génère souvent des contenus contradictoires, voire paradoxaux, car ils s'insèrent plus dans une logique rhétorique implicite que dans une action quelconque. Les prises de pouvoir successives des participants sont, cependant, moins virulentes, semble-t-il, dans les *focus groups* que dans les conversations de café. On n'« en vient pas aux mains », en cas de désaccord, alors que cela peut exister dans les cafés.

CONCLUSION

Nous avons considéré le thème du SIDA, présenté en forme de dilemme, et avons analysé la façon dont se situent les sujets dans des *focus groups* ayant à décider de la levée du secret médical en cas de non-responsabilité du patient. Trois temps forts marquent la discussion, de la ré-interprétation du dilemme soumis à la conclusion en passant par une idée éventuellement contraire à celle émise en premier. Ces trois temps soulignent la nécessité d'une articulation rhétorique implicite qui indique que les sujets discutent avec l'idée d'une décision à prendre, tout en reconnaissant qu'ils ne sont pas des spécialistes de la question posée. Le savoir des sujets sur le SIDA se construit dans l'interaction groupale et repose sur une polyphasie cognitive évidente qui s'appuie, cependant, aussi, sur des attentes conatives précises (vie sexuelle de jeunes adultes), tributaires de positions sociales qui organisent les représentations sociales du SIDA. L'intervention d'un « compère spontané » favorise, dans certains cas (*focus group* idéal), une dynamique semblable à celle que l'on trouve dans les minorités actives et une influence « minoritaire » naturelle. Nous proposons une typologie des *focus groups* articulée sur leurs caractéristiques principales : à savoir, un type de conclusion (développée ou non), une formule de discussion (questions/ réponses, phrases se complétant ou les deux) et, enfin, un registre général (*focus group* idéal ; empathie et altruisme ; stéréotypie et conformisme).

L'objet SIDA permet des productions discursives, différentes selon les groupes, qui se rapportent à des représentations sociales communes, élaborées de concert pendant la discussion. L'homogénéité statu-

taire des sujets (population d'étudiants entre 20 et 24 ans, hommes ou femmes selon les groupes) induit une homogénéité des représentations sociales : c'est essentiellement le fait d'être de jeunes adultes au début de leur vie sexuelle qui permet la production de discours articulés sur la notion de fidélité dans un couple « légitime ».

L'utilisation récurrente d'expressions familières ou humoristiques (comme « c'est pas un bébé, ton mec ! » ; « il faut leur mettre une puce et puis tu la passes au détecteur avant tout contact sexuel » ; « à moins de mettre un émetteur au cul de tout le monde ! » ; « y a des gens qui n'aiment pas baiser avec des capotes ! ») souligne, en effet, que le SIDA dérange parce qu'il se conjugue essentiellement avec la sexualité. De là, son caractère tabou pour nos sujets.

Le SIDA reste un risque majeur dans la sexualité des jeunes adultes : la contrainte n'est pas seulement envisagée du point de vue du patient atteint du SIDA mais, surtout, du point de vue du jeune adulte qui aborde sa vie sexuelle. L'identification ne se fait

aucunement par rapport au protagoniste (le patient irresponsable) mais par rapport à la sexualité. Nous pensons qu'interrogés sur leur vie sexuelle, les sujets auraient, vraisemblablement, évoqué le SIDA. Il y aurait, par rapport à cet objet SIDA, une relation transitive incluant également la sexualité chez les jeunes adultes. D'autres sujets, plus âgés, auraient peut-être établi ce type de relation entre SIDA et sexualité mais ils auraient, sans doute aussi, considéré d'autres moyens de transmission, tels que la toxicomanie ou la transfusion sanguine. Des groupes homogènes permettent finalement de comprendre les enjeux propres aux groupes sociaux (désignés par les catégories habituelles : âge, sexe, professions et catégories socioprofessionnelles) mais ils soulignent, surtout, que ce qui fait du sens dans ces groupes (au-delà des catégories d'usage) ce sont les identifications possibles et des enjeux stratégiques afférents à ces identifications (les sujets prennent, en fait, position et acceptent ou refusent les identifications suggérées).

RÉFÉRENCES

DOISE (Willem).— *L'explication en psychologie sociale*, Paris, PUF, 1982.

GUIMELLI (Christian).— *La pensée sociale*, Paris, PUF, 1999.

HERZLICH (Claudine).— *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*, Paris, Mouton, 1969.

MARKOVÁ (Ivana).— *Focus groups*, dans Moscovici (S.), *Méthodes dans les sciences sociales*. Paris, PUF, 2002.

MOSCOVICI (Serge).— *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, 1961 (rééd. 1976).

MOSCOVICI (Serge).— *Social influence and social change*, Londres, Academic Press, 1979, trad. fr., *Psychologie des minorités actives*, Paris, PUF, 1982.

MOSCOVICI (Serge).— Introduction, dans Moscovici (S.) *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.

<http://www.bulletindepsychologie.net>

Nikos KALAMPALIKIS*

Les focus groups, lieux d'ancrages

Plusieurs auteurs, dans le domaine des sciences sociales, témoignent, ces dernières années, d'un besoin croissant de porter un regard historique sur les significations implicites qui sont élaborées dans la mémoire des groupes (par exemple, Certeau, 1983 ; Augé, 1998 ; Détiéne, 2000 ; Ricœur, 2000 ; Ginzburg, 2001). En psychologie sociale, ce courant fait timidement son entrée, imprégné par le champ des représentations sociales, initié par les travaux princeps de Moscovici (voir Moscovici, 2001 ; Jodelet, 2002a, 2002b). Notre étude s'inscrit dans cette problématique et tient à mettre en évidence la fécondité d'une articulation possible entre représentations et mémoire sociales, à travers une étude de terrain centrée sur un conflit symbolique, dans les Balkans, entre la Grèce et la République de Macédoine, « l'affaire macédonienne », mettant en jeu l'histoire, la mémoire et les exigences conventionnelles du présent dans un processus de défense des significations imaginaires nationales.

LES PREUVES D'UNE DÉNOMINATION

Depuis 1991, la Grèce s'oppose à la République de Macédoine quant au droit de cette dernière à utiliser le nom « Macédoine » comme appellation nationale. Les ténors de la classe politique grecque, suivis en orchestre par les médias, ont jugé comme une priorité absolue de démontrer à la communauté internationale que ce nom appartenait « depuis toujours » aux Grecs, qui existaient et vivaient de manière homogène et ininterrompue de l'antiquité à aujourd'hui, afin d'empêcher une revendication culturelle et historique « autre » dans la région. La question de l'appellation de ce nouveau pays a été transformée en une menace objective mais surtout, imaginaire et symbolique. On en venait à comparer ce danger à un véritable « vol de l'âme grecque ». Le passé historique de la Macédoine antique, sous le règne de Philippe II et surtout de son fils, Alexandre le Grand, à savoir la période historique la plus glorieuse, qui eut comme théâtre ce même espace géographique, venant servir de « preuve ».

Finalement, après cinq années de mobilisation active pour cette cause nationale, un état d'indifférence générale s'est installé en Grèce, depuis 1995, et la question du nom semble, du coup, tomber dans

une sorte de léthargie. Incontestablement, l'accord intérimaire, signé à la même date par les représentants des deux pays au siège des Nations unies, y est pour quelque chose. Grâce à sa ratification, les conditions nécessaires pour que le dialogue politique soit garanti ont été établies.

Cependant, à ce jour, la seule véritable épine dans les relations entre les deux pays reste le règlement définitif de l'appellation de la République de Macédoine. Car l'accord signé en 1995 prévoit une durée de sept ans pour que les deux parties trouvent une solution viable et définitive¹. Or, jusqu'à présent, aucune avancée concrète n'a été remarquée lors de leurs pourparlers. De plus, en Grèce, ces sept dernières années, les médias et le discours politique et étatique ne portent plus attention à cette affaire, tandis que le discours public semble avoir laissé de côté ce problème insoluble et gênant.

Notre étude porte donc sur l'affaire macédonienne, afin d'analyser la place qu'elle occupe aujourd'hui dans la mémoire et les représentations d'une population de jeunes Grecs, et le rôle capital du nom par les épiphénomènes que ce contentieux a produits sur le plan de l'identité nationale et de la perception de « l'autre » (Kalampalikis, 2002). Cette perception ou, plutôt, cette aperception s'est cristallisée, au niveau du sens commun du groupe hellénique, par le choix de nommer la nouvelle république de manière à ce qu'elle puisse être distinguée, différenciée, sans rapport avec l'histoire glorieuse d'une région, qui fut, aussi, région glorieuse d'une histoire ancienne. Un choix qui n'a rien d'anodin.

DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE : L'USAGE DES FOCUS GROUPS

Nous avons opté pour l'usage du *focus group* car il est particulièrement adapté aux recherches qui essayent de montrer comment et combien le rôle de

* Institut de psychologie, Groupe d'étude des relations asymétriques (GERA), Université Lumière-Lyon 2, 5 avenue Pierre Mendès-France, 69500 Bron. <nikos.kalampalikis@univ-lyon2.fr>

1. Depuis cet accord intérimaire, la République de Macédoine est reconnue au sein de l'ONU sous le nom provisoire « Former Yugoslav Republic of Macedonia » (FYROM).

certaines facteurs tels que le genre, l'appartenance sociale, politique, nationale ou ethnique influencent la perception et la représentation d'un objet culturel ou d'une situation sociale donnée. Il permet le recueil d'un large éventail de discours (points de vue, opinions, informations, souvenirs) autour d'objets d'étude consensuels ou conflictuels. Il fournit des données fondées sur l'interaction et donne à voir comment les interprétations des sujets sont liées aux valeurs et normes culturelles partagées au sein du groupe de discussion. Il sert à reproduire, autant que son cadre de réalisation le lui permet, des conditions naturelles d'interaction et de communication sociales (Merton, Kendall, 1955 ; Merton, Fiske, Kendall, 1956 ; Barbour, Kitzinger, 1999). Ces caractéristiques et son histoire (voir Kitzinger, Markova, Kalampalikis, dans ce numéro), nous amènent à formuler la définition suivante : *le focus group est un espace de communication permettant d'engager, d'observer et d'analyser des interactions, des souvenirs et des représentations dans l'action.*

Le discours recueilli grâce à l'entretien de groupe est un discours qui porte les empreintes des conditions de sa production (interaction/diversité) et qui correspond largement aux exigences méthodologiques du champ d'étude des représentations sociales (Kitzinger, Marková, Kalampalikis, dans ce numéro). Comme l'observation participante, le *focus group* permet d'avoir accès à un processus souvent négligé dans les études qualitatives : l'interaction (Farr, 1993). Tout comme l'entretien individuel en profondeur, il permet l'expression d'un contenu de nature discursive concernant des représentations et, aussi, des souvenirs. De plus, sa nature collective donne accès à une co-construction du sens et, notamment, par la voie de la réminiscence, à la remémoration d'un certain nombre d'événements (et de faits) qui peuvent souvent conduire au partage d'une ou plusieurs expériences communes.

Le facteur de réminiscence, très important, selon nous, quant à l'émergence de contenus mnémotiques, a été amplement souligné par Merton et Kendall (1955). Ces derniers remarquaient que la situation même de l'entretien de groupe devait pouvoir offrir le cadre nécessaire à une « introspection rétrospective » (*ibid.*, p. 482) de la part des sujets. En d'autres termes, à une *re-présentation* de l'objet de discussion, grâce à la réminiscence et à l'interaction collective et au moyen de supports techniques (tels des stimuli visuels ou sonores, textes, films, photographies etc.) qui se rapportent explicitement à ce même objet. Ainsi, une fois le cadre de la discussion défini, la conduite non-directive de l'interviewer permettra, à chacun des participants, d'exprimer ses positions et arguments dans un va-et-vient avec soi, les autres et la situation. Cette triangulation garantit, non sans failles, la production d'un discours riche et diversifié, représentationnel et mnémotique, interactif et subjectif.

Notre intérêt s'est centré sur les souvenirs des jeunes grecs de cette période, sur leur position actuelle et antérieure, et sur les représentations de l'identité nationale en relation avec ce problème de dénomination. Pour le cas qui nous intéresse, l'histoire nationale proche ou lointaine, ainsi que les mobilisations populaires, ont constitué des cadres communs de référence où les sujets s'inscrivaient collectivement, à partir de leurs expériences ou connaissances personnelles. Ces cadres de référence ont été reconstitués, pendant l'entretien, à partir du vécu et des souvenirs des sujets, formant ainsi une structure narrative commune.

Profil de la population interviewée

Pour les besoins de notre recherche, notre objectif a été de constituer un échantillon homogène relativement à trois variables (lieu de naissance, âge et situation socioprofessionnelle) reflétant, aussi fidèlement que possible, les caractéristiques de la population ciblée dans le cadre général de notre thèse. Ainsi, nous avons constitué dix groupes de discussion, de cinq personnes chacun, pour moitié à Athènes, avec des Grecs non macédoniens, pour moitié à Thessalonique, avec des Grecs d'origine macédonienne². Ces deux villes d'appartenance ont été choisies pour deux raisons essentielles, l'une qualitative et symbolique, l'autre quantitative et objective.

Les entretiens individuels *post focus groups*

Un tiers des sujets qui avait participé aux *focus groups* ont été interviewés individuellement peu de temps (deux trois jours) après la réalisation de la discussion collective. L'objectif de cette série d'entretiens était de valider les acquis de la discussion collective, d'explorer en profondeur le vécu subjectif des sujets et de faire émerger les souvenirs personnels relatifs à l'affaire qui n'avaient pas été abordés pendant les discussions de groupe. Trente-quatre entretiens individuels semi-directifs sont venus compléter ceux menés avec des sujets ayant participé aux discussions collectives (16). Ainsi, nous avons pu réaliser, au total, cinquante entretiens semi-directifs.

Structuration et conduite de l'entretien collectif

Notre objectif premier était de provoquer et stimuler l'élaboration d'une discussion autour de l'affaire macédonienne. Nous voulions observer les réactions, confrontations, accords et désaccords des groupes face à ce problème commun, à partir de supports définis. Que vont-ils aborder en premier ?

2. Au total, cinquante personnes, hommes et femmes (âge médian 23 ans), ont été interviewées dans les *focus groups*. D'un point de vue socioprofessionnel, une grande majorité d'entre eux étaient étudiants (43), les autres exerçaient déjà un métier (7).

Pourquoi ? Y aura-t-il des désaccords ou un consensus et, si oui, autour de quel(s) thème(s) ? Vont-ils se remémorer les mêmes événements et auront-ils la même perception de l'affaire presque huit ans après son déclenchement ?

Nous avons élaboré un guide d'entretien, construit à partir de quatre thématiques. Nous proposons aux sujets, selon le même ordre, une lecture collective et/ou une annonce orale de : 1° l'extrait d'un manuel grec sur l'histoire de la Macédoine portant sur le problème du nom, 2° les résultats d'un sondage national sur l'affaire macédonienne, 3° les résultats d'une étude sociologique d'analyse de la presse grecque et 4° un article de presse sur les attitudes des députés grecs vis-à-vis du problème macédonien. Ces quatre stimuli nous ont servi de moyens et de supports pour structurer, provoquer, stimuler et conduire les discussions collectives.

L'utilisation de ces supports nous a paru nécessaire essentiellement pour deux raisons. Tout d'abord, ils nous permettaient de créer les conditions « naturelles » d'une conversation quasi quotidienne autour d'un thème, de rythmer son déroulement et de motiver, à chaque fois, l'intérêt des participants tout en restant centré sur le même thème fédérateur, l'affaire macédonienne. Ensuite, parce qu'ils constituaient des prétextes suffisants pour engager la discussion, tout en offrant un certain nombre d'informations autour de l'affaire, à partir desquelles les participants pouvaient, ensuite, élaborer leurs propres argumentations. De plus, ces mêmes stimuli servaient de supports-cadres à une réminiscence minimale de l'affaire, à partir de laquelle les sujets allaient, éventuellement, chercher à évoquer leurs propres souvenirs. Enfin, et surtout, parce que chacun des quatre supports proposés correspondait à trois niveaux d'analyse (psychosocial, historique, politique) que nous avons préalablement établis (voir tableau 1).

Niveaux Support	Historique	Psychosocial	Politique
I. Extrait - Manuel	x	x	x
II. Article - Sondage		x	x
III. Étude - Presse	x	x	x
IV. Article - Députés		x	

Tableau 1. Supports utilisés et niveaux d'analyse correspondants

Peu de temps après leur réalisation, les enregistrements ont été retranscrits intégralement. Nous avons essayé de capter, aussi fidèlement que possible (notes, mémoire et reconnaissance vocale), toutes les nuances et les interactions produites pendant chaque discussion. Les retranscriptions ont été analysées qualitativement comme des structures séquentielles. Dans un premier temps, en matière de contenu, nous avons identifié les thèmes et sous

thèmes évoqués et générés par la découpage naturel de la discussion en quatre parties. Dans un deuxième temps, en matière de processus, nous avons insisté sur la manière dont ces thèmes étaient articulés dans l'argumentation des sujets vis-à-vis de l'affaire macédonienne. Les extraits sélectionnés pour la présentation de nos résultats ont été choisis et traduits sur la base de leur représentativité face au corpus entier des discussions. Ce choix repose sur ce critère qualitatif, à savoir leur pertinence dans la mise en lumière de logiques, arguments, interactions et raisonnements transversaux³.

UNE TEMPORALITÉ PARADOXALE

Dans le cadre de cet article, nous avons choisi de rester sur un paradoxe auquel nous avons dû faire face et pour la compréhension duquel les *focus groups* ont joué un rôle capital : d'une part, l'affaire macédonienne, dès son entrée singulière sur la scène politique et sociale grecque, a mobilisé une énergie collective considérable, que ce soit sur le plan politique – comme la réunion extraordinaire et unanime de tous les chefs des partis, les négociations diplomatiques intenses, les élections législatives anticipées, l'embargo économique –, sur le plan médiatique avec une pléthore de publications, ou sur le plan de la mobilisation populaire, avec d'importantes manifestations dans toutes les grandes villes de la Grèce. D'autre part, sitôt après la signature de l'accord intérimaire en 1995, nous constatons l'effet inverse : des pourparlers diplomatiques espacés et sans résultats effectifs, une collaboration économique entre les deux pays qui ne cesse de croître, un désintérêt médiatique important – nous y reviendrons plus loin –, une absence de débat social autour du contentieux et un changement notable dans l'attitude des députés grecs vis-à-vis de la question du compromis.

Nos sujets gardent un souvenir très vif des manifestations pour la cause grecque auxquelles ils ont participé ou assisté, tout en avouant une certaine ignorance quant aux origines du problème et ses dimensions historique et géographique, et tout en mettant un point d'interrogation sur le pourquoi du conflit récent. À la recherche d'explications, ils critiquent vivement leurs représentants politiques, aussi bien sur la gestion de l'affaire que sur leur attitude actuelle qui est loin du dogme absolu qu'ils ont défendu dans le passé, ils attribuent aux pays puissants des machinations machiavéliques contre leur pays, enfin, ils identifient, chez leurs voisins, un vide identitaire que ces derniers chercheraient à combler en « empruntant » un nom chargé d'histoire.

Le but de notre article sera de mieux éclairer et saisir ce paradoxe par la mise en évidence de la temporalité du problème nominal à travers le discours

3. La taille limitée de cet article ne nous permet pas de présenter plusieurs extraits d'entretiens.

des sujets, lors des entretiens collectifs et individuels. Nous présenterons les explications données sur les raisons du déclin de l'importance dont l'affaire fait l'objet dans le présent, son ancrage dans le champ de la mémoire et de la conscience collectives, et l'oubli individuel et collectif qui la caractérise dans le présent.

DISCUSSION AUTOUR DU DÉCLIN DE L'AFFAIRE : TROIS EXPLICATIONS

Lors des entretiens collectifs, la discussion autour du déclin social, médiatique et politique de l'affaire se profile derrière presque tous les supports utilisés. Néanmoins, c'est l'échange dialogique autour du second support ⁴ qui a donné lieu à un discours explicatif et explicite sur cette question du déclin.

Tout d'abord, il faut noter que les justifications avancées par les sujets autour de ces deux résultats avaient comme cadre temporel aussi bien le passé proche (1992, 1994), que le présent (1999). Sans qu'il ait eu de consigne précise à ce sujet, les participants ont ancré leurs jugements dans le présent ou comparé la période de 1992 à celle de 1999.

Le premier sondage concernant le déclin de l'affaire macédonienne en politique, ainsi que dans l'opinion publique grecque, a trouvé essentiellement trois types d'explications : la première, de nature *normative*, concerne l'émergence de nouvelles affaires importantes qui ont pris place dans l'actualité, la seconde, *instrumentale*, relève de l'attitude de désintérêt des médias face à l'affaire macédonienne et, la troisième, *psychologique*, fait référence à une théorie naïve autour de la mentalité grecque, trop enthousiaste mais, aussi, trop oublieuse.

L'émergence de nouvelles affaires nationales qui ont retenu l'attention de la classe politique et de l'opinion publique, de 1992 à 1999, a servi de justification à ce désintérêt du problème macédonien dans l'opinion publique. Quatre affaires ont été notamment mentionnées à ce sujet : l'incident militaire majeur entre la Grèce et la Turquie, autour des îlots de Imia dans les frontières maritimes de la mer Egée, en 1996, la discussion animée entre Grèce, Chypre et Turquie autour de l'installation de matériel militaire (missiles type S300) sur le territoire chypriote, en 1997 et 1998. Plus récemment, les turbulences diplomatiques internationales, ainsi que l'implication grecque, dans l'arrestation du chef du parti politique kurde PKK ⁵, Abdullah Ocalan, suivie de mobilisations populaires de soutien en Grèce, ainsi que la récente guerre au Kosovo, qui a sensibilisé les Grecs et provoqué, une fois de plus, des manifestations et des mobilisations de soutien au peuple serbe.

Ces « nouvelles affaires » ont ranimé le « vieux » débat autour des relations problématiques entre Grèce et Turquie et ont, également, ramené dans l'actualité, sur la scène politique et sociale grecques, le problème chypriote qui, depuis presque trente ans,

reste aussi omniprésent qu'insoluble. La question se pose donc, pour les sujets, de savoir lequel ou lesquels des problèmes de la politique extérieure sont les plus importants ou les plus dangereux, à court ou à long terme, pour le pays. Les opinions des participants divergent sur l'évaluation de la menace manifeste ou latente de chacune d'entre elles :

FC1-A/II ⁶

B.– On ne sait jamais ce qui peut se passer. Si ça se trouve on va se réveiller un matin et ils vont nous dire que nous sommes en guerre contre la Turquie. Tu ne peux pas comme ça amener un autre sujet aussi sérieux que l'affaire macédonienne dans l'actualité. Car certainement avec Skopje ⁷ il n'y aura pas de guerre, tandis qu'avec la Turquie l'éventualité existe.

A.– Et moi je te dis qu'avec Skopje c'est plus sérieux. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'on connaît très bien les tendances de la Turquie envers nous, depuis très longtemps, tandis que le problème avec Skopje c'est qu'ils essayent de faire apparaître une minorité slavo-macédonienne et, s'ils y arrivent, les frontières ne seront plus les mêmes. C'est beaucoup plus sournois, tandis qu'avec la Turquie c'est « moi, monsieur, je viens faire la guerre ».

Seconde raison avancée : le désintérêt des médias grecs qui ne consacrent plus leurs programmes à l'affaire macédonienne. Les discussions collectives laissent sous-entendre un certain conditionnement normatif de l'opinion publique aux priorités fixées ou construites, de toutes pièces, par les médias. Selon nos interviewés, l'affaire macédonienne n'est plus « un sujet à vendre » et le désintérêt des médias s'expliquerait ainsi par des raisons purement instrumentales et commerciales :

FC4-A/II

Ss.– Moi, je crois que ça dépend beaucoup des médias. S'ils insistaient, je suis sûre qu'ils _____ pourraient garder l'affaire dans l'actualité,

4. Nous rappelons les deux « résultats » d'un sondage national présentés aux sujets lors des *focus groups* : 1° en mai 1992, 60,2% des interviewés, contre 20,5% en janvier 1994, considéraient que le problème le plus important de la politique extérieure grecque était l'affaire de la Macédoine ; 2° en décembre 1992, 38,8% des interviewés, contre 69,6% en janvier 1994, considéraient que les gouvernements grecs étaient responsables de la tournure de l'affaire macédonienne.

5. Parti des travailleurs du Kurdistan (*partiya karkeren kurdistan*). (NDE).

6. Codification : FC : *focus group* ; 1-5 : numéro d'entretien ; A : Athènes ; T : Thessalonique ; I-IV : support autour duquel se déroule la discussion (I, Extrait - Manuel ; II, Article - Sondage ; III Étude - Presse ; IV, Article - Députés).

7. « Skopje », nom de la capitale de la République de Macédoine, désigne, en grec, le pays entier ; de même, ses habitants sont appelés « Skopjiens ».

tandis que quand tu ne le vois ni aux JT ni aux journaux tu l'oublies. Ça doit se passer ainsi dans tous les pays n'est-ce pas ?

Xr.- Oui, partout ça se passe de la même manière, l'information de masse est une affaire de fric exclusivement, qui va vendre, qui va faire un *scoop*, quoi. Et c'est pareil partout. Tout se joue en fonction de la durée de la publicité, d'une information etc. Quand ils voient que ça n'attire plus, ils la changent et tu l'oublies, c'est tout.

Troisième explication de la diminution de l'intérêt pour cette affaire : la mentalité grecque qui, souvent, dans le discours des sujets, prend l'allure personnalisée et abstraite, du « Grec ». Cette allusion au « caractère grec » n'est pas sans lien avec les adjectifs réservés aux Grecs pendant l'épreuve du questionnaire sur « l'image des autres » et, également, le contenu des manuels scolaires d'histoire dans l'enseignement public (Frangoudaki, 1997). Ce même caractère, trop spontané et enthousiaste au début, s'estompe facilement au fur et à mesure que le temps passe :

FC4-A/II

X.- Quand l'affaire a démarré, le Grec, spontané et tout, il s'est dit « allez » quoi, et après deux ans passés elle a été oubliée, comme tout s'oublie, à mon avis, en Grèce, c'est-à-dire qu'au début nous sommes très enthousiastes pour revendiquer nos droits, de nous montrer Grecs et de défendre notre héritage, notre identité et, tout d'un coup, en l'espace de deux ans, soit on a résolu le problème, soit il y a eu quelque chose d'autre qui a pris sa place.

S.- Nous, les Grecs, nous avons l'avantage de parler beaucoup, je prends comme exemple moi-même (rires), mais nous en restons seulement aux paroles. Quand il s'agit de faire quelque chose, nous disons « alors qu'est-ce qui se passe maintenant ? ». On se met en difficulté, on dit je vais leur montrer, je vais le battre celui-là mais, quand il s'agit de le battre, on le bat pas. Et une autre chose c'est qu'on n'est pas unis. On n'est pas du tout unis là où il le faudrait. Il faut qu'on arrive au bout, à la limite, quand ils seront arrivés jusqu'à Athènes, pour ainsi dire, et après on va dire « allez, il faut agir », mais quand on dit vraiment qu'on va le faire on le fait bien parce qu'on fait du zèle. Sauf qu'il faut arriver à la limite.

E.- Moi je crois que, comme peuple, on est jaloux l'un de l'autre, chacun veut être quelqu'un d'autre et on n'est pas content de la réussite de l'autre, c'est pour ça qu'on n'est pas unis.

Un oubli qui arrange

Tout au long des discussions, particulièrement autour du premier et du quatrième support, le mot

« oublier » a été prononcé soit comme une caractéristique inhérente au caractère grec, soit comme une nécessité quasi-normative devant l'avènement d'autres nouvelles affaires. Il peut, également, constituer une fatalité devant l'impossibilité d'action individuelle ou collective ou, enfin, être pris comme un épiphénomène plus au moins « programmé » du fait de l'absence totale de toute information, discussion, progression sur le plan politique et médiatique. Sur le plan social, les sujets ont déclaré avoir eu rarement – ou pas du tout – l'occasion de rediscuter du problème et que l'oubli partiel, ou le refoulé individuel ou collectif du passé et du présent de ce problème gêne mais, en même temps, arrange tout le monde.

FC5-A/IV

A.- C'est vrai, non ? Aujourd'hui, personne n'en parle, bon, il n'y a pas eu de solution définitive, mais on ne s'y intéresse plus.

Nt.- Moi, en tout cas, je l'avais complètement oublié et je me souviens qu'aux Jeux olympiques de 1996, j'ai vu FYROM comme pays et ça ne m'a pas choqué. Si cela était arrivé en 1992, j'aurais été furieuse.

A.- Veux-tu savoir quand on y pense ? Quand on voit l'étoile de Vergina.

Nt.- Moi, non.

A.- Moi, si. L'année passée, dans tous les aéroports, tu avais ça partout, je me disais c'est pas vrai, c'est pas sérieux quoi.

G.- Moi, ce signe me fait penser à l'aéroport de Salonique et c'est tout.

Nt.- Moi, à la banque de Macédoine-Thrace, rien à voir (rires).

T.- Moi, je ne l'associe plus à l'affaire, je sais pas pourquoi d'ailleurs.

Nt.- Moi non plus.

Cette même problématique du déclin de l'importance du problème nominal, nous l'avons également rencontrée tout au long de la discussion du premier support dans les entretiens collectifs, l'extrait du manuel, sous l'angle, cette fois, de la conscience et, plus précisément, de l'oubli collectif.

Le va-et-vient du discours collectif, entre le passé proche et le présent, au sein des *focus groups*, à partir de l'extrait du manuel sur la Macédoine, a conduit les sujets, notamment ceux de Thessalonique, à s'interroger sur le présent de l'affaire. Leur constat met en évidence, quasi unanimement, l'oubli collectif du problème macédonien au sein de la société grecque. Les raisons avancées diffèrent selon l'attribution de l'oubli à tel ou tel groupe. Ainsi, la question de l'oubli touche aussi bien la classe politique et les médias, mais aussi le peuple grec dans son ensemble qui ne ressent plus l'angoisse collective d'une éventuelle menace. Ce constat concernant

le peuple trouve une esquisse d'explication par la référence à la mentalité grecque et, parfois même, à la fatalité de son destin.

FC3-A/I

F.– Ce à quoi je pense, pendant la discussion, c'est qu'il y a eu une sorte de panique ces jours-là, je me souviens, notamment, à l'école et, après, soudainement, je sais pas ce qui s'est passé, mais tout s'est arrêté comme s'ils ne voulaient plus la Macédoine, c'est pour ça que je crois que tout est affaire d'intérêts et d'actualité. Quand tu veux quelque chose tu vas jusqu'au bout tandis que eux, ils se sont arrêtés.

Mr.– Ils se sont arrêtés ou ils l'ont étouffée et on n'est au courant de rien ?

E.– Moi, je crois qu'elle a été oubliée comme, d'ailleurs, l'affaire kurde s'oubliera.

F.– Oui.

Mr.– Oui mais elle a été oubliée par le peuple, le monde ou par tous ?

F.– Mais ils ne demandent plus rien pour leur dire que ce n'est pas à vous. Tu ne peux pas, comme ça, soudainement, leur dire ce n'est pas à vous... Ils l'ont oubliée eux-mêmes parce qu'ils ont d'autres problèmes, je n'en sais rien. Mais elle a été oubliée de manière générale. Nous n'avions plus cette angoisse comme quoi les Skopjiens nous menaçaient.

Mr.– Moi, je ne suis pas d'accord. Ça ne veut pas dire qu'elle n'existe plus parce qu'elle s'est arrêtée. Et peut-être à travers l'éducation et non pas à travers les manifestations et les slogans, on pourrait mieux réfléchir là-dessus.

Le constat autocritique de l'oubli d'une affaire qui a tant coûté au niveau des mobilisations populaires et du sentiment collectif identitaire, laisse apparaître, chez certains sujets, une amertume qui prend l'allure d'une anticipation, dans un avenir proche, d'un rebondissement de l'affaire, avec des conséquences néfastes pour la Grèce et la région, d'une prophétie du mal qui pourrait s'accomplir tôt ou tard. Au prolongement de cette logique d'anticipation, nous retrouvons des allusions rétrospectives au passé historique, proche ou lointain, de la Grèce, à l'aide d'exemples traumatiques pour sa mémoire historique : la chute de Constantinople (1453), la catastrophe de Smyrne et la défaite de l'armée grecque sur les côtes de l'Asie Mineure (1922), le problème chypriote (1974), l'incident militaire aux îlots d'Imia (1996), l'aventure de l'installation des missiles à Chypre (1998-1999) et l'affaire macédonienne (1992). Selon cette logique, la Grèce a été, tout au long de son histoire, victime de ces conspirations en provenance de l'extérieur. Il est important de noter que la durée et la tournure actuelle de l'affaire macédonienne lui confèrent une place dans cette « hiérarchie de défaites traumatiques » de la mémoire

historique grecque :

FC2-A/I

G.– Et c'est pour cette raison, je crois, qu'il faut s'opposer à toute tentative d'usurpation de notre histoire. Car la Grèce, nous, nous avons énormément souffert. Faut-il rappeler Chypre ? C'est l'exemple le plus récent. Et 1922 ? Aux côtes de l'Asie Mineure ? Et Constantinople ?

T.– La vérité, néanmoins, reste que c'est une affaire que nous avons oubliée. Nous avons dit que nous n'allions pas reconnaître l'appellation et puis rien.

G.– Oui, car ça arrange aussi pas mal de monde de faire durer cette affaire. Et lorsqu'il y a un État qui reste en suspens, il y a des forces plus puissantes qui s'insèrent et qui exercent leur influence. Qui sont-ils ? Ça commence par A, et ils s'appellent Américains, comme d'habitude, à mon avis.

L.– Il y a aussi des intérêts politiques.

T.– Au-dessus de tout.

H.– C'est-à-dire qu'ils présentent tout ça de cette manière-là, pour qu'un certain nombre de décisions passent sans réaction populaire.

G.– Sphères d'influence...

L.– Oui.

G.– La Grèce doit toujours obéir aux autres car, si elle ne le fait pas, elle va perdre. Tu vois, par exemple, les Turcs qui revendiquent tout le temps des territoires et qui font tout pour que le problème soit toujours présent. Nous ne faisons pas la même chose, ni pour Chypre ni pour la Macédoine.

Qui l'a oubliée ?

Le constat que l'affaire macédonienne est tombée dans l'oubli s'est profilé, en filigrane, aussi bien pendant les discussions collectives que pendant la deuxième phase des entretiens individuels concernant la dimension du présent. Au cours de cette dernière, les interviewés manifestaient ce même état d'étonnement et, parfois, de déception par rapport à l'aspect anachronique de l'affaire. « Oubliée », « mise de côté », « inexistante », « latente » étaient les mots qui formaient le leitmotiv de leurs réponses. Ni les médias, ni le monde politique, ni l'environnement amical, familial ou proche n'évoquent ou ne discutent ouvertement des conséquences du conflit.

Les trois explications majeures qui justifient, aux yeux de nos sujets, le désintérêt porté à l'affaire actuellement – pour ce qui concerne les discussions collectives, nous les avons évoquées plus haut – se sont révélées aussi valables et pertinentes pour expliquer les logiques individuelles : la première, normative – émergence de nouvelles affaires qui ont

occupé le devant de la scène – la seconde, instrumentale – le monde politique l’a étouffée et ce n’est plus un sujet à vendre pour les médias –, et, la troisième, psychologique, où toute une théorie naïve de la mentalité grecque, trop oublieuse car trop enthousiaste, explique ceci par cela. Il semble donc que cette affaire est – ou est devenue –, désormais désuète, non prioritaire. Tant bien que mal, un *modus vivendi* ambigu s’est installé, à l’intérieur et à l’extérieur de la Grèce, du provisoire qui ne fait que durer.

Le principe de non-intervention pendant les entretiens collectifs ne nous avait pas donné l’occasion d’interroger les sujets sur la perception subjective qu’ils avaient de l’affaire dans le présent. Cependant, certaines interactions dialogiques entre les

interviewés nous avaient déjà fait comprendre que le problème nominal se trouvait en état de léthargie dans l’esprit des jeunes Grecs. La question, au cours des entretiens individuels, se posait donc, tout naturellement, quand les sujets mentionnaient le déclin d’importance, la désuétude, le désintérêt, ou *stricto sensu* « l’oubli » qui accompagnait ce différend : si l’affaire macédonienne a été, dans une certaine mesure, « oubliée », *primo*, qu’en est-il pour le groupe national et, *secundo*, qu’en est-il pour les sujets eux-mêmes ? Trente-sept sujets, une moitié Saloniciens et l’autre Athéniens, se sont ainsi prononcés sur cette double question. Voici, dans un premier temps, leurs réponses sous forme de pourcentages (tableau 2).

Affaire macédonienne	total (%)	Athènes (%)	Thessalonique (%)
a. Oubliée individuellement <i>et</i> collectivement	57	27	30
b. Non oubliée individuellement <i>mais</i> oubliée collectivement	21.5	13.5	8
c. Non oubliée individuellement <i>et</i> collectivement	21.5	16	5.5

Tableau 2. Oubli, individuel et collectif, de l’affaire macédonienne

D’emblée, plus de la moitié des sujets (57%) déclarent avoir « oublié » l’affaire macédonienne : indépendamment de leur origine, cette affaire n’existe plus. Pour causes principales, sa non visibilité sur la scène publique, l’ignorance et l’absence de toute conséquence personnelle directement liée au problème du nom⁸.

Stelios/A.– Personne ne se souvient de cela actuellement. Puisqu’on a rien réussi à l’époque, pourquoi réussirait-on aujourd’hui ? Personne ne se souvient de cela et, en plus, sans trop comprendre non plus les raisons profondes. Il y a une ignorance, un laisser-faire. Moi, je pense que l’affaire se terminera par un compromis. Désormais, de nos jours, c’est par le biais des accords économiques que tout cela se règle.

Sofia/T.– Selon moi, l’affaire macédonienne n’existe plus aujourd’hui.

Un regard plus attentif sur ces mêmes résultats nous permet de constater le pourcentage élevé de sujets en provenance de Thessalonique dans ce premier cas de figure (30%), le plus élevé du tableau, un peu plus important que celui des non originaires de la Macédoine grecque. Malgré le caractère qualitatif de ce constat, largement validé par les entretiens collectifs, ce résultat montre, d’une part, l’aspect paradoxal de cette affaire, qui a émergé aussi soudainement qu’elle s’est éclipsée de la scène publique et privée grecque, et, de l’autre, le degré de frustration, de déception et d’inaction qui l’ont accompagnée, mêlées à l’échec des prophéties politiques sur la menace qu’elle représentait pour le groupe national. Ce même constat est accompagné d’un parfum de fatalisme lié, entre autres, au destin des Grecs :

Maria/T/fc.– Je crois qu’on l’a oubliée car on en a

eu assez, déjà, à cette époque. Le problème a fatigué les gens, au début on était dynamiques, après on voyait que rien n’allait se passer de toute façon, que la tournure serait celle-là. Peut-être que je suis cynique, mais il n’y avait aucune chance. Je ne pense pas, d’ailleurs, que c’était seulement la faute des hommes politiques... peut-être c’est notre destin qui est comme ça... ils nous ont frappés sur un point sensible. Ils ont touché l’artère, quoi. Comment te dire... tiens, disons que la Macédoine est le corps, alors ils nous ont frappés droit au cœur. C’est comme ça que je le vois.

D’autres sujets (21,5%), plus à Athènes (13,5%) qu’à Thessalonique (8%), déclarent ne pas avoir oublié l’affaire individuellement, mais affirment que, collectivement, personne n’en parle, personne ne s’occupe du problème. Position qui s’explique par le développement, que nous avons déjà remarqué lors des discussions collectives au début de cette partie, d’une théorie naïve sur l’oubli collectif et la mentalité hellénique.

Giorgos/A.– C’est une affaire oubliée.

Q.– Et toi-même, l’as-tu oubliée ?

Giorgos.– Je l’avais oubliée... bon en discutant de ça, maintenant, je me souviens de plusieurs choses. Mais je veux dire ça ne me préoccupe pas autant qu’avant. Je pense, d’ailleurs, que la question du nom est plus ou moins résolue. Les frontières, peut-être pas pour eux, mais le nom a été résolu. Et on revient à ce que Mitsotakis disait, que nous allons l’oublier. Probablement

8. Codification : Prénom ; A : Athènes, T : Thessalonique ; fc : ayant participé aux *focus groups*.

parce qu'à l'époque elle rendait service à des objectifs qui n'existent plus aujourd'hui. Je pense même qu'on oublie des choses plus importantes que ça. Un homme politique, par exemple, dit une chose aujourd'hui, promet, demain il ne fait rien et personne n'en parle. C'est comme ça que l'oubli fonctionne, tant individuellement que collectivement. Et c'est pareil pour tous les peuples, éventuellement un peu plus pour les Grecs, car ils sont très enthousiastes et plus ils le sont, plus ils oublient. Les deux limites [existent].

Enfin, pour le troisième groupe de sujets (21,5%), constitué de deux fois plus de sujets athéniens que saloniciens, le groupe national, « les gens » comme ils disent, n'ont certainement pas oublié une telle affaire, il est impossible, selon eux, d'oublier une affaire aussi importante. Elle reste présente « dans les consciences », « au fond du Grec », telle une « menace invisible », malgré l'apathie politique :

Christos/A. – Les Grecs ne l'ont pas oubliée. De tels problèmes ne s'oublient jamais. Malgré la volonté des autres, le Grec garde au fond de lui et n'oublie pas.

Les résultats concernant l'oubli de l'affaire macédonienne sont plus que frappants. Le pourcentage de sujets qui affirment que l'affaire a été, au moins collectivement, oubliée s'élève à 78,5% si on additionne les deux premiers résultats de notre tableau. Ces résultats sont d'autant plus saillants que, même à une échelle réduite, ils indiquent le haut pourcentage (57%) de sujets avouant avoir oublié individuellement l'affaire, dont une majorité relative originaire de la Macédoine grecque.

ANCRAGES : MÉMOIRE, HISTOIRE, AVENIR

L'absence de débat national, autour du problème du nom, tout au long de ces dernières années, est expliquée par la grande majorité des sujets comme un oubli volontaire, qui aurait tout d'un refoulement collectif qui, finalement, « arrangerait » tout le monde. Le pouvoir politique, en premier lieu, car, de cette manière, il évite d'affronter une réalité internationale qui n'est pas en phase avec le statut nominal de la République de Macédoine à l'intérieur de la Grèce, et qui risque de lui coûter trop cher en matière d'électorat. Le paysage médiatique, ensuite, car, mise à part son osmose avec le monde politique, une affaire nationale qui blesse et qui n'est plus d'actualité, n'est pas forcément le sujet qui se vend le plus. Enfin, l'opinion publique qui se veut, d'un côté, victime de cette absence programmée de débat mais qui, de l'autre, est trop déçue pour vouloir entreprendre de nouvelles actions. Un écart semble se former entre le vouloir agir pour la bonne cause et le pouvoir agir dans un contexte d'inaction collective.

Deux autres pistes d'explication sont avancées par nos interviewés, l'une normative, l'autre psychologique. La première concerne ce que l'on peut appeler la nature normative de la mémoire sociale, dans la mesure où de nouvelles affaires nationales ont occupé le devant de la scène publique ces dernières années. La seconde renvoie à la mentalité grecque, caractérisée à la fois par un enthousiasme spontané mais néanmoins éphémère, qui verse rapidement vers l'oubli.

Ce qui est particulièrement important pour nous, c'est de constater, dans le discours recueilli au cours des entretiens collectifs, l'ancrage de cette affaire, de manière linéaire et hiérarchique, dans deux catégories d'événements qui représentent deux phases temporelles et deux champs mnémoniques collectifs.

Le premier, c'est le champ de la mémoire nationale dans le passé proche. Nous retrouvons l'affaire macédonienne à côté d'autres « affaires nationales », qui ont la caractéristique d'être soit insolubles, problématiques et durables (comme le problème chypriote⁹), soit d'avoir « mal-tourné » pour l'intérêt ou la fierté nationale (comme le problème des îlots d'Imia, les missiles pour Chypre et, plus récemment, le problème kurde et l'arrestation de A. Ocalan).

Le second, c'est le champ de l'histoire nationale qui a la particularité de regrouper des événements traumatiques pour la mémoire collective dans le passé lointain, comme la chute de Constantinople (en 1453), ou la défaite de l'armée grecque en Asie Mineure et la catastrophe de Smyrne (en 1922). Il nous semble intéressant de noter, à ce propos, que nos interviewés ne sont pas les seuls à faire ce type de classification, puisque, dans l'édition récente d'un manuel d'histoire, par le ministère grec de l'Éducation nationale, consacré « aux affaires nationales qui occupent intensivement l'opinion publique du pays », nous retrouvons, au sommaire, l'affaire macédonienne et le problème chypriote, à côté des relations entre la Grèce et la Turquie, l'Albanie, la CEE, et la diaspora hellénique.

Un certain nombre d'anticipations néfastes pour l'intérêt national ont été faites par nos interviewés, concernant l'avenir proche en relation avec la tournure du problème nominal. La peur de la guerre a été évoquée – non sans rapport avec le contexte de la guerre yougoslave – comme une éventualité pouvant découler d'une acceptation grecque du nom « Macédoine » pour sa république voisine. Dans la logique des sujets, une conquête nominale peut cacher une revendication territoriale, une volonté de fusionner les territoires macédoniens. Compte tenu

9. Notons au passage que ce même qualificatif (pseudo-État) est utilisé en Grèce depuis 1974, uniquement pour parler du territoire chypriote occupé par les forces militaires turques. Le parallèle n'est pas anodin du point de vue de la mémoire historique grecque.

de cette crainte, certains d'entre eux affirment que l'affaire macédonienne est plus « suspecte » et « maléfique », à long terme, que le problème gréco-turc, donc plus dangereuse, car plus complexe. Une autre crainte a été formulée concernant le prestige de la politique extérieure grecque, en contradiction totale avec son credo absolu au début des années quatre-vingt-dix. Ce changement de cap peut, selon certains interviewés, être interprété comme une faiblesse fatale qui risque de discréditer la Grèce face à ses partenaires sur la scène internationale et pourrait cautionner de nouvelles « défaites ».

Le problème macédonien a engendré une médiatisation pléthorique, une logorrhée impressionnante et un silence assourdissant. C'est une affaire qui, comme Janus, semble avoir un double visage dont une face semble tournée vers le passé, l'autre, vers le présent. Car, si les sujets disent l'avoir oubliée, cela-même peut se traduire par une impossibilité pragmatique, due au désintérêt médiatique, et psychologique, due à la déception qu'elle a engendrée, en deux mots, une non-volonté de voir qu'elle est, d'une certaine manière, toujours là (et qu'elle l'a été bien avant sa version récente). Fuir un événement douloureux ne fait que le préserver et l'inscrire encore plus profondément dans la mémoire collective (Haas, 2002).

Inversement, ce même aveu d'oubli collectif et individuel témoigne d'une conception de l'affaire comme étant quasi terminée, achevée, appartenant désormais au passé. Comme si, l'accord – pourtant intérimaire – entre les deux pays, en 1995, avait mis

fin, définitivement, sinon au problème, du moins à la cause et aux espoirs helléniques. Ce visage double du problème trouve son interprétation chez nos sujets à l'aide d'une théorie naïve de l'oubli comme caractéristique inhérente à la mentalité et au destin grecs. Cette forme double du contentieux pourrait se révéler efficace pour la lecture de nos résultats, notamment des sujets issus de la Macédoine grecque, attestant un important oubli individuel et collectif du problème dans le présent, tout en se souvenant vivement de l'ivresse de la foule et en plaçant l'affaire dans une hiérarchie de défaites dans la mémoire historique. Une cause pour la réussite de laquelle ils se sont tant investis et qui les a tant mobilisés, sans pour autant donner les fruits souhaités et tout en demeurant insoluble.

L'aspect définitif accordé au problème a pourtant une apparence provisoire puisque l'espace temporel de sept ans, pour trouver en commun un verdict final, était officiellement, à l'époque, encore en cours. Mais cette apparence est également artificielle, car l'appellation qui fait la norme dans le parler commun grec n'est autre que « Skopje ». Si l'oubli désignant « le caractère inaperçu de la persévérance du souvenir » (Ricœur 2000, p. 570) est l'une des conditions de la mémoire, le différé nominal, silencieux, inaperçu et caché dans le présent, masquerait un événement qui a marqué, de manière indélébile, la conscience collective grecque et qui est venu s'ancrer dans sa mémoire historique.

RÉFÉRENCES

- AUGÉ (Marc).– *Formes d'oubli*, Paris, Payot, 1998.
- BARBOUR (Rosaline), KITZINGER (Jenny).– *Developing focus group research*, Londres, Sage, 1999.
- CERTEAU (Michel de).– L'histoire, science et fiction, *Le genre humain*, 7-8, 1983, p. 147-169.
- DÉTIENNE (Marcel).– *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, 2000.
- FARR (Robert).– Theory and method in the study of social representations, dans Breakwell (G.), Canter (D.), *Empirical approaches to social representations*, Oxford, Oxford sciences publications, 1993, p. 15-38.
- FRANGOUDAKI (Anna).– « Descendants des Grecs de l'époque minoenne » : une analyse de manuels d'histoire, dans Frangoudaki (A.), Dragonas (T.), *Qu'est-ce notre patrie ? Ethnocentrisme dans l'éducation*, Athènes, Alexandria (en grec), 1997, p. 344-400.
- GINZBURG (Carlo).– *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001.
- HAAS (Valérie).– La face cachée d'une ville, dans Ferenczi (T.), *Devoir de mémoire, droit à l'oubli*, Paris, Éditions Complexe, 2002, p. 59-71.
- JODELET (Denise).– Les représentations sociales dans le champ de la culture, *Social science information*, (Symposium : Représentations sociales), 41, 1, 2002a, p. 111-133.
- JODELET (Denise).– Perspectives d'étude sur le rapport croyances/représentations sociales, *Psychologie et société*, 5, 2002b, p. 157-178.
- KALAMPALIKIS (Nikos).– Des noms et des représentations, *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 53, 2002, p. 20-31.
- MERTON (Robert), KENDALL (Patricia).– The focused interview, dans Lazarsfeld (P.), Rosenberg (M.), *The language of social research : a reader in the methodology of social research*, Illinois, The Free press, 1955, p. 476-491 (article repris partiellement d'une version antérieure publiée dans *The American journal of sociology*, LI, 1946, p. 541-557).
- MERTON (Robert), FISKE (Marjorie), KENDALL (Patricia).– *The focused interview. A manual of problems and procedures* [1956], New York, Free press, 1990.
- MOSCOVICI (Serge).– Why a theory of social representations ?, dans Deaux (K.), Philogène (G.), *Representations of the social*, Oxford, Blackwell, 2001, p. 8-35.
- RICŒUR (Paul).– *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

<http://www.bulletindepsychologie.net>

Les énoncés collaboratifs : nouvelle méthode dans l'étude des données issues de focus groups

Sarah COLLINS*
Ivana MARKOVÀ**

Dans notre étude sur les « Représentations sociales de la responsabilité et des devoirs en Europe centrale et Europe de l'Ouest »¹, nous avons utilisé l'analyse conversationnelle pour l'étude des *focus groups*. Nous voulions employer conjointement cette méthodologie et la théorie des représentations sociales afin d'explorer les processus de la pensée dans les dialogues, le langage et les interactions sociales. Nous pensions que cette investigation méthodologique pouvait avoir des conséquences sur la relation entre théorie des représentations sociales et communication.

Notre étude s'est centrée, tout d'abord, sur les « énoncés collaboratifs ». Ce terme décrit les moyens par lesquels deux individus ou plus, participant à une conversation, collaborent et produisent une seule phrase. Prenons un exemple issu de notre étude : une personne commence par dire « eh bien, je ne pense pas qu'on puisse... » tandis qu'une seconde personne enchaîne « ... aller raconter cela partout ». Les interlocuteurs peuvent compléter ou poursuivre l'énoncé du locuteur pour plusieurs raisons. En complétant l'énoncé de quelqu'un, on souligne, par exemple, que l'on a compris ou que l'on est d'accord. On peut également indiquer que l'on comprend une chose différemment, voire que l'on n'est pas d'accord, etc. Nous nous sommes intéressés à ce type d'énoncé car il constitue un trait marquant et récurrent dans nos données. Il permet aux participants de co-construire, re-construire ou dé-construire certains aspects précis relatifs au sens de leur discours. On peut, plus exactement, reconstituer le développement d'une idée, la façon dont elle émerge, tout d'abord, dans l'esprit du locuteur qui l'exprime avec des mots, la manière dont cette idée chemine, ensuite, dans l'esprit d'un autre locuteur (l'interlocuteur) qui rejoint le premier en participant à l'élaboration et à la transformation de l'idée, c'est-à-dire qui co-produit l'énoncé. En analysant la façon dont sont produits les énoncés collaboratifs, nous avons pu, dans certains cas, mettre en évidence des représentations sociales sous-jacentes.

Dans cet article, nous nous intéresserons à différents types d'énoncés collaboratifs. La question qui se pose, bien évidemment, est la suivante : en quoi cette étude est-elle signifiante pour l'étude des repré-

sentations sociales ? Comme nous le verrons, les énoncés collaboratifs sont produits pour plusieurs raisons. Les unes sont d'ordre rhétorique, d'autres renvoient à l'expression de sympathie, d'autres encore s'expliquent par des processus socio-cognitifs, lorsqu'on désire, par exemple, tester les limites de la compréhension, enfin certaines indiquent des représentations sociales sous-jacentes.

L'analyse conversationnelle et les représentations sociales sont issues, au départ, de réflexions différentes mais les deux traitent, en fait, du discours en contexte. Nous pensons que ce fait commun constitue l'un des points forts de ces deux méthodes. Si l'analyse conversationnelle s'attache au « sens contextualisé », c'est parce qu'elle présuppose que le sens est construit dans et par l'interaction et qu'il est produit au moment précis de cette interaction. Chaque interaction a cependant une histoire : d'autres énoncés contextualisés, relatifs à ce sens, ont déjà été formulés dans le passé. Les représentations sociales renvoient, également, à du « sens contextualisé ». Elles sont des contenus structurés de problèmes socialement signifiants qui ont leurs racines dans l'histoire et la culture, ces racines ayant été transformées par le discours public.

LES DONNÉES

Nous avons élaboré six dilemmes concernant la répartition des responsabilités et devoirs personnels et sociaux allant des aspects légaux aux aspects moraux. En voici un exemple : « Il y a de plus en plus de compte rendus, dans les médias, de crimes graves commis par de jeunes enfants. Dans certains cas, des enfants de moins de dix ans ont commis des homicides ou des assassinats. Dans ces cas précis, les enfants ne peuvent être considérés par rapport au système légal adulte puisqu'ils sont trop jeunes pour être tenus pour responsables de leurs crimes. Si l'enfant n'est pas considéré comme responsable, y

* Département des sciences de la santé, Université de York, Royaume-Uni.

** Université de Stirling, Royaume-Uni.

1. Cette étude, intitulée « Responsabilité/devoirs : une étude sur le langage et les représentations sociales en Europe centrale et en Europe de l'Ouest », a été financée par l'ESRC de 1996 à 2000.

a-t-il quelqu'un de responsable ? »

Nous avons formé huit groupes de quatre à cinq personnes (britanniques), âgés de 16 à 21 ans. Quatre groupes étaient constitués de femmes et quatre autres d'hommes. Dans chaque cas, deux groupes réunissaient des étudiants, les deux autres étant composés de personnes n'ayant pas les diplômes requis pour s'inscrire à l'université. Pour l'ensemble, nous avons relevé 148 énoncés collaboratifs. La transcription a été faite à l'aide du système de notation de l'analyse conversationnelle. La prosodie des compléments était souvent importante pour l'interprétation du sens. C'est pourquoi ces détails ont également été retranscrits par l'analyste. Les données ayant été recueillies par vidéo, les gestes et la communication non-verbale qui pouvaient accompagner les énoncés collaboratifs figurent dans les observations et les retranscriptions.

Les contraintes particulières de la tâche, c'est-à-dire la discussion d'un dilemme, ont privilégié certaines activités linguistiques pendant les interactions. L'analyse conversationnelle s'effectue généralement sur des discours quotidiens naturels alors que les contraintes imposées par la tâche de résolution d'un dilemme, soulèvent la question de l'adéquation de cette méthode pour ce genre de données. Cependant, si ces contraintes semblent restrictives du point de vue de l'analyse, elles peuvent faciliter la tâche. L'usage d'un dilemme peut, par exemple, éclairer des aspects de communication qui, dans le cadre d'une interaction naturelle, seraient restés enfouis (Collins, Markova, 1999).

L'usage des *focus groups* met en relief certains processus (résolution du dilemme, énoncé d'un problème, distance morale, accord, désaccord, proposition d'une solution) et détermine partiellement dans quel ordre ces processus ont lieu. Cela nous permet de considérer l'usage des énoncés collaboratifs par rapport à ces processus spécifiques.

ANALYSE

L'analyse qui suit s'intéresse à deux aspects importants dans la construction des énoncés collaboratifs. Premièrement, pendant quel type d'activité les énoncés collaboratifs apparaissent-ils ? Deuxièmement, quelles sont les caractéristiques relatives à la pensée des sujets que ces énoncés déploient et accomplissent ?

Chaque occurrence d'un énoncé collaboratif a été visionnée plusieurs fois et transcrite. Des notes ont été prises en rapport avec les caractéristiques propres à la construction des énoncés, retenant les éléments suivants :

- le contexte verbal, c'est-à-dire le thème de la discussion, le dilemme précis ;
- le type d'activité dans laquelle s'inscrit l'énoncé collaboratif (par exemple, s'il s'agit du début de la

conversation au sujet du dilemme, pendant lequel les participants construisent le sens de la tâche qu'ils se doivent d'accomplir) ;

- l'argument, l'explication, l'exemplification ;
- la forme syntaxique, lexicale et prosodique des éléments de l'énoncé ;
- qui produit quel élément ;
- si les éléments produits par différents locuteurs se chevauchent.

TYPES D'ACTIVITÉ IDENTIFIÉS DANS NOTRE ÉTUDE

Les énoncés collaboratifs de nos données peuvent être catalogués *grosso modo* en cinq types d'activité².

Le premier type d'activité concerne l'orientation mutuelle et l'accord, c'est-à-dire la façon dont la position qu'un locuteur prend et développe dans son discours s'ajuste à celle des autres. Les énoncés collaboratifs ne déploient pas seulement différentes formes d'orientation mutuelle, ils peuvent aussi constituer une ressource grâce à laquelle les positions sont réorientées, évaluées à la hausse, complétées à nouveau par le premier locuteur.

De la même façon que l'énoncé d'une autre personne peut permettre l'orientation mutuelle ou l'accord, le fait de compléter un énoncé peut fournir l'occasion de manifester une divergence. Cette divergence peut s'utiliser pour dégager certaines idées corollaires au discours du premier locuteur et, également, pour manifester un désaccord avec son discours.

Le troisième type d'activité correspond au fait que la collaboration du second locuteur dans la construction de l'énoncé manifeste sa compréhension de la position prise par le premier locuteur.

Le quatrième type d'activité désigne le mouvement tendant vers une solution avec, d'abord (et peut-être en conséquence), des locuteurs ne finissant pas leurs phrases.

Le cinquième et dernier type d'activité qui ressort de nos données renvoie à la continuation d'un mode humoristique, la construction de solutions sous forme de « blagues » par rapport au dilemme.

QUELQUES EXEMPLES ISSUS DES DONNÉES

Nous ne retiendrons, pour cet article, que quelques exemples d'énoncés collaboratifs extraits des types 1 et 2, c'est-à-dire rendant compte de l'orientation mutuelle ou de divergences. En nous appuyant

2. Ces types d'activité ne sont pas à considérer comme étant exclusifs les uns des autres. Par exemple, « poursuivre une orientation humoristique pour la résolution d'un dilemme » peut être comparé à « résumer la décision de groupe ». Mais ces types sont produits de manière exhaustive par nos données, c'est-à-dire qu'ils représentent l'ensemble des données.

sur cette analyse, nous verrons, ensuite, comment éclairer la question des représentations sociales sous-jacentes.

Manifester et construire une orientation mutuelle

Le déploiement de l'orientation mutuelle peut être traité comme complet, incomplet ou pas totalement ajusté et, en ce cas, ces manifestations peuvent être amplifiées ou re-précisées.

– Manifestations de l'orientation mutuelle

S2 complète ce que dit S1 afin de manifester une orientation mutuelle ; cette orientation est adéquate et traitée comme telle par S1.

S1 première partie de l'énoncé

S2 deuxième partie de l'énoncé (+ accord)

S1 accord et/ou répétition de 2 en chevauchement

Ce premier cas de figure inclut les énoncés collaboratifs qui déploient directement une orientation mutuelle et un accord. Il n'y a pas de nouveau travail sur ce qui est dit. Ce qui est dit peut être suivi, en troisième position, par un accord ou une répétition de l'énoncé par S1.

Dans l'extrait suivant, la direction que prend l'énoncé de S1, au moment où il s'interrompt et où S2 intervient et complète l'énoncé, est manifestée de manière évidente.

Extrait numéro 1³

1. S1.– ainsi-(.) ainsi (.) pour une raison il a eu six offres pour faire des études religieuses et pour enseigner dans différentes
2. Animateur : oui
3. S1.– universités.hhh
4. et c'était juste comme (1.2) un point un E ou juste
5. oui (.) la note moyenne pour un prof, c'est (hum !) un D ou une E
6. comme (.) et ces gens qui sont m (...) (.)⁴ et c'est simplement que...
7. ((regardant S2))
8. S2.– vont être (.) oui (.)
9. deviennent des profs =
10. S1.– c'est simplement que
11. Animateur.– = oui =
12. S1.– = tu sais un : .hh (.) uh eh eh un qui – qui – qui ne peut vraiment pas (.) ne peut pas aider.

S1 rapporte (lignes 1 et 3-6) que quelqu'un qu'elle connaît a été accepté comme professeur avec les qualifications les plus faibles et elle s'oppose à cela : cette pratique ne peut fournir de bons professeurs. Elle s'exprime de manière fragmentée (elle hésite après chaque « c'est simplement que ») et elle parle de manière hachée.

Ligne 6, S1 commence une clause nominale « et ces gens qui sont ». Pendant qu'elle dit cela, elle se

retourne vers S2 et le regarde de manière insistante (suggérant de sa part une orientation mutuelle avec S2, « sachant de quoi elle parle »). Et, bien qu'elle continue après une courte pause (au milieu de la ligne 6), ce qu'elle dit ensuite ne constitue pas un mouvement de complètement de son énoncé mais une expression d'incrédulité, les mots qu'elle utilise ne sont d'ailleurs pas intelligibles.

Près du début de cette expression, S2 intervient et complète l'énoncé (ligne 8). S2 commence à compléter en reprenant « sont » comme la première partie d'un constituant et en continuant « vont être ». Cela indique que S2 entrevoit la direction que prend S1. Avant de compléter, S2 marque un temps d'arrêt pendant lequel S1 la regarde et lui dit « tu sais ».

La prosodie de son « tu sais » le dessine comme un appel à la compréhension mutuelle entre S2 et elle-même. Cette première partie du complètement de S2 est dite de manière tranquille, dans un ton plus bas, avec une courbe intonative différente de celle de S1 au début (voir diagramme ci-dessus). L'expression qui marque l'accord « ouais » énoncée par S2 au milieu du complètement en réponse au « tu sais » de S1 constitue une reconnaissance de la part de S2 de ce qu'il peut y avoir un accord, préalable au complètement sur ce que S1 projetait et que S2 va maintenant compléter.

De plus, la présence de cette expression, qui marque l'accord au milieu du processus de complètement, constitue une reconnaissance du fait que cet énoncé n'a pas besoin d'être complété par rapport à ce qui devait être dit.

– Manifestations d'orientations mutuelles traitées comme « incomplètes » ou non ajustées

S2 présente une orientation commune en complétant ce que dit S1 ; S1 spécifie à nouveau ou renchérit sur ce qu'a ajouté S2 pour l'ajuster.

S1 premier élément

S2 deuxième élément

S1 reprend le deuxième élément en le renchérisant (+ accord)

Les exemples ci-dessous illustrent la façon dont les énoncés collaboratifs amènent S1 à réélaborer dans le troisième tour le second constituant. Ce

3. Le système de codage utilisé dans les transcriptions est celui proposé par Jefferson et repris par Atkinson et Heritage (1984, p. IX-XVI). Le signe = désigne une action qui suit immédiatement une autre action (il est utilisé pour les actions d'un seul participant comme pour celles avec d'autres participants). Les parenthèses (.) indiquent de courtes pauses non chronométrées. Les parenthèses (1.2) renvoient à des pauses en dixièmes de secondes. Deux points désignent une extension du son ou du symbole qui précèdent. Un simple tiret indique une pause, une interruption soudaine dans le flot de l'interaction.

4. Ce qui vient dans cette parenthèse vide ressemble à une forme contractée de « Je pense que ».

travail supplémentaire sur l'énoncé sert soit à souligner la forme de l'orientation prise, soit à spécifier à nouveau d'une quelconque manière. Ces deux manières sont présentées ci-dessous.

– Amplification de la forme de l'orientation mutuelle

Dans ces exemples, la refonte de ce qu'ajoute S2 par S1 sous forme de répétition plus marquée sert à souligner ou à amplifier l'orientation mutuelle manifestée par S2. En vertu de cette répétition, le complètement permet de modifier la prosodie et introduit, vraisemblablement, des expressions marquant l'accord.

Extrait numéro 2

1. S1.– et il n'a pas lut- tu sais il n'a pas lutté courageusement contre le régime totalitaire et tout ce qu'il
2. a pu faire en fait avec le (.) ensuite je pense que sûrement un tas de gens auraient eu plus de respect pour
3. lui (.) parce qu'en fait (.) dire la vérité (qui) des années plus tard donc en ce sens on peut penser que eh bien
4. S2.– ils diront la vérité
5. S1.– Peut-être qu'on peut pardonner (.) il était responsable mais il a été pardonné parce qu'il l'a dit
6. S2.– mais le fait qu'il a menti
7. S1.– mais le fait qu'il a menti au sujet de ça oui (.) exactement.

S2 complète avec « le fait qu'il a menti » (ligne 6) en parlant fort, avec une intonation descendante en fin d'énoncé. Alors que l'énoncé se présente comme complet, il permet à S1 de le reprendre et de continuer (ligne 7) en ajoutant « au sujet de ça » (mentir au sujet – de quelque chose – et le pronom « ça ») qui renvoie à son argument précédent. Cette reprise, par S1, parachève l'énoncé en liant le complètement de S2 à son premier tour de parole et crée un espace pour S1 qui manifeste à son tour son accord avec le complètement (« oui » (.) « exactement »). Ce faisant, S1, en troisième position, évalue à la hausse ce qu'a dit S1 et souligne l'orientation choisie.

– Elargir/préciser à nouveau une orientation

Comme le soulignent les exemples qui suivent, la reformulation par S1 du complètement de S2 permet à S1 de retravailler l'orientation manifestée par S2 soit en élargissant le propos soit en le précisant de nouveau. Ceci montre que l'orientation mutuelle se constitue au fur et à mesure. S1 complète et cela peut servir à construire l'accord ou à renforcer l'argumentation.

Cette forme d'énoncé collaboratif advient, en général, lorsque les participants achoppent sur des problèmes précis. S1, au début de son énoncé et lorsqu'elle reprend ce qu'a dit S2, se trouve souvent en train de chercher une solution au problème, en

train d'exprimer les limites de ce qui est permis ou de saisir, avec les mots, la difficulté du dilemme proposé. L'exemple qui suit illustre comment S1 va renchérisse sur ce qu'a dit S2.

Extrait numéro 3

1. S1.– non, parce que si tu considères (.) si tu considères les cultes généralement hum un – ou les subcultures elles (.) .hh elles
2. s'articulent autour d'une idée mais i- (.) quoique l'idée soit ce autour de quoi elles s'articulent c'est approximativement un
3. point de mire po :ur pour quelque chose qui existe déjà un ; hh si ça, ça n'est pas le but
4. S2.– oui oui
5. Animateur.– oui
6. S2.– quelque chose d'autre le serait
7. S1.– ce serait cette musique de B-Bach de merde ou quelque chose de ce genre
8. Animateur.– oui
9. S1.– N'importe quoi (.) en effet (.) ç'a été le point de mire.

Les participants ont débattu pour savoir si les films jouent un rôle dans la criminalité enfantine. S1, aux lignes 1-3, contredit une suggestion faite au sujet du « jeu vidéo de l'enfant » qui aurait été instrumental dans le cas de Jamie Bulger. Ce qu'avance S1, relativement à la vidéo, c'est qu'elle constitue, vraisemblablement, « un point de mire » et que ce « point de mire » aurait pu être n'importe quoi. Le complètement de l'énoncé en « si » avec l'emphase en « ça » à la ligne 3, projette la possibilité d'un contraste et, donc, un point d'appui pour rebondir sur la phrase et la poursuivre. Ligne 6, S2 produit un complètement approprié et cohérent du point de vue syntaxique (« quelque chose d'autre le serait »). Ligne 7, S1 intervient en chevauchant l'énoncé de S2. Ce nouveau complètement par S1 débute après que S2 ait dit « quelque chose d'autre » qui contraste avec le « ça » dont parlait S1 au départ. Dans son complètement (lignes 7 et 9), S1 précise sa pensée (« cette musique de B-Bach de merde ») afin de souligner que cela aurait pu être « n'importe quoi », c'est-à-dire même quelque chose n'ayant aucun rapport avec l'histoire. Il faut noter que l'emphase donnée par S1, lorsqu'il complète en parlant de « Bach », est redondante par rapport à « ça » (la vidéo) dans son premier énoncé (ligne 3). S1 est alors plus emphatique et remonté avant que S2 ne complète son premier tour de parole. Quand S1 complète la phrase, il ne se contente pas de répéter la distinction énoncée, il la renforce et ouvre des perspectives de discussion, tandis que S2 se contentait finalement de clore la discussion.

Résumé

Dans cette partie de l'article, nous avons donné des exemples illustrant la manifestation et la formation d'orientations mutuelles complètes ou incomplètes. Dans l'exemple proposé dans le premier

extrait, l'appréciation mutuelle de la question et l'accord qui lui est associé sont explicitement affirmés *pendant que* la phrase est complétée. Le commentaire de S1 (sur la norme dans le recrutement des enseignants) anticipe et provoque l'accord des autres avec son point de vue et le complètement subséquent produit par S2 sert à souligner l'orientation mutuelle des intervenants.

Cet énoncé collaboratif amène soit un accord soit une orientation mutuelle qui ne manifeste aucun problème. Les compléments de S2 ne sont pas des tentatives de déstabilisation. S1 les traite d'ailleurs comme étant adaptées et, donc, ils ne requièrent aucun nouveau travail pour créer une convergence. N'importe quel participant peut d'ailleurs prendre la parole après ce complètement.

Les énoncés collaboratifs qui s'inscrivent dans ce type d'activité fournissent un grand nombre de possibilités syntaxiques et d'emplacements pour les compléments de S2 (discours rapporté, propositions introduites par « ainsi », « jusqu'à », « mais », syntagmes nominaux, syntagmes verbaux).

Dans le cas de manifestations d'orientation mutuelle incomplètes, nous avons montré comment S1 complète, à son tour, l'énoncé, à la suite de l'intervention de S2. S1 peut retravailler ce qu'a dit S2, souligner des aspects, spécifier ou amplifier l'énoncé de S2.

L'énoncé de S2 en deuxième position n'est pas compétitif vis-à-vis du premier énoncé de S1 ; au contraire, il s'y ajuste et il est en continuité avec celui de S1 (cette continuité est rendue dans les traits prosodiques et syntaxiques). Cet énoncé peut être produit plus doucement et dans un ton plus bas. Le complètement de S2 est intentionnellement minimal : il ne va pas au-delà de ce qui se projette dans l'intervention de S1 et il est, lui-même, assez complet. De manière assez caractéristique le complètement de S2 prend la forme d'expressions idiomatiques ou banales. L'utilisation de ce type de langage donne à ces compléments un caractère minimal et contribue également à leur effet d'achèvement et de clôture.

Quand S1 retravaille l'énoncé de S2 en troisième position, c'est dans le but de rendre l'énoncé plus marquant. Contrairement à l'énoncé de S2, le second énoncé de S1 se caractérise par des perturbations, des expansions syntaxiques et de nouveaux départs (« je pense », « je crois », etc.). On y trouve davantage de temps verbaux plus formels, d'expressions élaborées ; cet énoncé n'est ni minimal ni complet ni clôturant. S1 a la possibilité de construire son énoncé à partir du complètement de S2. Il peut, par exemple, poursuivre l'orientation donnée par S1 en intensifiant ce qu'a dit S2 ou en le précisant à nouveau, l'élargissant ou le développant, amenant à de nouvelles conclusions, se moquant d'une difficulté ou la signalant, tout simplement.

Alors que des marques d'accord peuvent apparaître dans les compléments de S2, S1, lorsqu'il intervient en troisième position, n'utilise pas ce genre d'expressions. Cette caractéristique, ainsi que la présence du complètement en troisième position, constituent un trait qui distingue fondamentalement ce type de cas de ceux qui accomplissent directement un accord.

Complètement d'énoncé manifestant une divergence

S2 complète l'énoncé de S1 afin de souligner une difficulté ; S1 répond pour écarter la difficulté.

La collaboration dans la production d'énoncés ne fournit pas seulement la possibilité de manifester son accord, elle donne aussi la possibilité d'exprimer une divergence. Ce type de complètement constitue un moyen de montrer un désaccord, de soulever une objection par rapport au point de vue qui est énoncé, de tester ses limites. Compléter l'énoncé, dans ce cas précis, sert à signaler les incohérences dans la position de quelqu'un ou à mettre en évidence la pluralité de positions qui peuvent exister par rapport à un dilemme. Cela permet, en outre, de préciser les points sur lesquels les participants sont en accord ou en désaccord.

S1 indique sa position

S2 complète (s'oppose à la position de S1)

S1 répond à S2

Ce type de compléments présente des marques prosodiques qui manifestent leur caractère de réfutation. Ils sont toujours suivis d'une réponse de la part de S1.

Le complètement de S2 vise à tester la position de S1

L'exemple suivant montre comment le complètement de S2 met à l'épreuve l'orientation suivie par S1, au lieu de la contredire ou de manifester son désaccord.

Extrait numéro 4

1. S1.– c'est pourquoi il devrait y avoir un jury pour les petits enfants également (.) pour voir eh bien (.) ce que
2. ce qu'étaient les circonstances (.) et (.) comment c'est arrivé et après : (.) ils décideront ensemble avec
3. le juge si el- si l'enfant doit être enlevé et mis (dans) une sorte d'institution pour
4. les jeunes délinquants (.) ou pas
5. S2.– pour la vie
6. S1.– pas pour la vie (.) pas pour la vie parce que (.) je suis d'accord avec Bob qu'à cet âge on peut pas savoir...

L'énoncé de S1 est syntaxiquement complet. Ce qu'ajoute S2, ligne 5, sert à tester les limites de la position de S1 et à voir jusqu'où irait S1 par rapport

à ce qu'elle propose : est-ce que cela irait jusqu'à exclure les enfants pour le reste de leur vie ? En tant que complètement, « pour la vie » est en continuité, syntaxiquement, avec le premier énoncé de S1 mais il est en discontinuité prosodique (« pour » est, en effet, énoncé dans un ton plus haut que « délinquants » ; il y a, d'un autre côté, une montée intonative marquée dans « vie » et ce « vie » est allongé, avec une légère baisse de fréquence à la fin). Le complément de S2 a donc pour but de questionner un aspect évoqué par S1. S1 répond à la ligne 6 (« pas pour la vie ») et donne une justification à sa réponse (« parce que (.) je »).

Tester les limites de l'orientation prise par un participant sert à accroître la compréhension d'un énoncé comme le cas suivant le démontre. Dans cette séquence, on a deux compléments d'énoncés par S2 tandis que le premier complément de S2 évalue les limites de l'idée que S1 défend, le second indique un mouvement vers une convergence sur ce point.

Complètement de S2 pour marquer son désaccord avec S1

Dans les exemples suivants, la prosodie elle-même marque le désaccord qui est véhiculé par les compléments. Ceux-ci sont produits non pas en tant que suggestions, comme dans les cas ci-dessus, mais, de manière emphatique, comme des refontes ou des défis vis-à-vis de la position prise par S1. Ce cas de figure advient, la plupart du temps, au début de la discussion du dilemme, quand les aspects du problème sont clarifiés et les positions adoptées.

Extrait numéro 5

1. S1.– Je n'dis pas que c'est d'accord : (.) Je dis juste que .hh si : (.) il y a vingt ans tu disais un mensonge pour
2. avoir un boulot pour subvenir aux besoins de ta famille
3. (2.0)
4. S2.– alors il aurait fallu trouver un autre boulot
5. S1.– oui il aurait fallu trouver un autre boulot mais (.) je veux dire qu'avec le chômage tel qu'il est on
6. ne peut pas toujours (.) choisir

S1 commence par défendre l'idée que le mensonge sur ses qualifications est acceptable lorsque le but est d'obtenir un travail dont on aurait besoin ; cependant, la pause de deux secondes qui suit la présentation du premier constituant (la proposition en « si » dans une construction du type « si alors ») suggère qu'il se demande comment continuer. La proposition en « alors », que ce moment de rupture projette, donne à une autre personne la possibilité d'intervenir et de contredire le point de vue de S1. Dans le complètement de S2, ligne 4, la prosodie contraste avec le tour précédent de S1 (ton moyen-haut qui s'élève à haut pour le mot « boulot »). Le fait que

S2 complète de cette façon l'énoncé de S1 coupe tout effet à la logique de S1. Il semble, de surcroît, que la construction « si alors » facilite la contradiction visée par le complètement.

Les énoncés collaboratifs de ce genre peuvent aussi fournir une possibilité, au tenant de la position contestée, de souligner la contradiction inhérente à sa propre argumentation avant que quiconque ne le fasse.

Notre dernier exemple, ci-dessous, est relatif au dilemme sur le sida. Le groupe discute pour savoir si on devrait abolir la confidentialité médicale au cas où le malade ne se comporterait pas d'une façon responsable et lorsqu'il risque de contaminer d'autres personnes (voir Orfali dans ce même numéro). Le thème (Moscovici, Vignaux, 1994) de la confidentialité médicale existe depuis deux mille ans au sein de la médecine européenne. Il fait donc partie intégrante de l'éthique médicale mais il a été discuté et problématisé à l'époque de l'épidémie de sida dans les années quatre-vingts, parce qu'il était devenu évident qu'une personne infectée par le sida pouvait transmettre, par négligence ou volontairement, le virus à autrui. L'extrait suivant montre un bref échange entre deux membres du groupe qui induit des énoncés collaboratifs.

Extrait numéro 6

1. S2.– comme le dit Robert (-) là (h) s'il sortait et se comportait de manière irresponsable sachant
2. qu'il a cette maladie (.) ce n'est pas un délit criminel (-) donc : (-) sûrement : quelqu'un devrait
3. savoir (.) et : (.) si le docteur ne peut le surveiller (.) quelqu'un devrait au moins : être au courant
4. de ça (.) e : t le faire consulter : (.) beaucoup plus régulièrement que : régulier (.)
5. les visites du docteur
6. Animateur.– oui ()
7. S1.– si on fait en sorte que quelqu'un sach(-) sache cela alors : on
8. S2.– on rompt la confidentialité
9. Animateur.– confidentialité
10. S2.– c'es(-) oui c'est l- c'est là que je veux en (-) c'est la difficulté à laquelle je suis confronté

L'intervention de S2, au début de cet extrait (lignes 1-5), suggère que quelqu'un (le docteur ou quelqu'un d'autre) devrait gérer le comportement d'un individu séropositif irresponsable. Comme réponse, S1 intervient (ligne 7) et s'oppose. L'énoncé de S1 est construit sur le modèle « si alors ». Le « si », dans « si on fait en sorte que quelqu'un sach(-) sache cela », met le doigt sur l'aspect de la proposition de S2 qui présente une difficulté. Cela permet à S2 de comprendre la direction dans laquelle S1 s'engage et lui donne la possibilité de compléter en conséquence. Après l'énoncé de S1 « alors : on » (ligne 7), S2 intervient pour compléter la proposition en « alors » avec son énoncé (ligne 8) qui répète

« on » comme première partie de la proposition et poursuit sur « rompt la confidentialité ». Le complément de S2 prend une forme insistante manifestant le désaccord à la place de S1, soulignant, effectivement, la contradiction dans son propre raisonnement. Ligne 10, il change de position pour répondre à l'accusation à laquelle il participe lui-même en acceptant « oui c'est », que cette façon de penser ne mène nulle part « c'est là que je veux en (-) c'est la difficulté à laquelle je suis confronté ».

Le complètement par S1 de l'énoncé de S2, qui a comme objectif de tester les limites de la position de S1, s'accomplit par une extension de cet énoncé. L'énoncé de S1 est déjà un énoncé complet au niveau syntaxique. S2 intervient alors que S1 a complété son tour de parole. Le complètement par extension se fait par des expansions syntagmatiques : des syntagmes adverbiaux (« toujours », « cependant »), prépositionnels (« sans », « pour la vie », « à travers ces compagnies »), des ajouts (« et les parents ») ou des exceptions (« plutôt que »).

Ces compléments par extension sont soulignés par une prosodie contrastant avec celle de S1. Ils représentent des essais. Leur prosodie projette la continuation, invite à une réponse de la part de S1. En testant les limites du raisonnement, S2 tente de compléter le raisonnement

Contrastant avec ces compléments, qui sont produits pour tester les limites de la position de S1, les compléments qui expriment le désaccord sont de véritables compléments syntaxiques (et non pas des expansions de phrases), c'est-à-dire que la phrase serait incomplète sans eux. Dans toutes les manifestations de désaccord vues ci-dessus, le complètement se situe immédiatement en parallèle ou signale directement la partie de l'énoncé de S1 qui est contestée ; il comporte des marqueurs syntaxiques qui indiquent comment il doit être intégré à l'énoncé. Ainsi, le complètement de S2 peut désigner la contradiction et situer le désaccord fermement à l'intérieur de la construction de l'énoncé.

Sans forcément se positionner contre la levée de la confidentialité, les participants souscrivent implicitement à cette idée. Ils soulignent la contradiction inhérente au problème : « si on fait en sorte que quelqu'un sache », alors on rompt la confidentialité. Les questions qui en découlent sont les suivantes : que signifie rompre la confidentialité ? les participants développent-ils plus avant la confidentialité ? est-elle reliée à d'autres thèmes comme les droits de l'homme ou est-elle reliée à des propositions d'actions comme, par exemple, l'éducation des patients ou des professionnels de la médecine ? y a-t-il, véritablement, une représentation du SIDA dans laquelle la confidentialité serait intégrée ?

Ces réflexions renvoient à notre question initiale : en quoi cette étude est-elle signifiante pour l'étude

des représentations sociales ?

Comme nous l'avons prétendu au début de cet article, en complétant l'énoncé de quelqu'un, on indique que l'on est d'accord avec l'interlocuteur. Dans tous les cas, les énoncés collaboratifs expriment le savoir partagé, voire les attitudes ou les émotions communes. Mais si nous partageons des savoirs, des attitudes ou des émotions, cela ne signifie pas que nous partageons des représentations sociales. Cela indique seulement que nous pouvons supposer l'existence d'une représentation sociale et que celle-ci peut être étudiée de façon plus poussée. Si nous partageons un savoir que nous ne thématisons pas, nous pouvons penser qu'il n'y a aucune raison d'en discuter. L'analyse conversationnelle présentée ici nous permet de trouver les aspects signifiants conduisant à des hypothèses pertinentes.

Les *focus groups* peuvent être utilisés à différents stades dans une recherche et dans des buts différents. Nous pouvons suggérer que l'analyse conversationnelle des énoncés collaboratifs peut servir à explorer les représentations sociales, surtout dans la phase initiale d'une recherche, lorsque le chercheur tente d'élaborer les hypothèses pertinentes qu'il veut formuler. Le chercheur peut, par exemple, vouloir identifier des hypothèses au sujet des thèmes qui étayaient les représentations sociales en question. Si nous reprenons l'extrait numéro 6 de notre propre démonstration, nous pouvons constater que cet extrait pose la question de la représentation sociale du SIDA.

CONCLUSION

Les énoncés collaboratifs dont nous avons traité dans cet article sont de deux types. Dans le premier type, ces énoncés renvoient aux perspectives communes sur le sujet en question, auquel cas, les compléments ne figurent pas comme des essais. S'ils sont soulignés par un signe ou syntaxiquement, c'est dans le but de renchéir sur l'accord avec celui qui a énoncé la phrase en premier. Dans le second type, les compléments expriment soit un désaccord soit la volonté de tester les limites du désaccord. Ce sont des défis et des restructurations qui, d'une façon ou d'une autre, désignent un désaccord avec la position choisie par l'interlocuteur précédent. On trouve la plupart de ces cas au début de la discussion du dilemme, lorsque les aspects du problème sont clarifiés et les positions décidées.

Quelles que soient les raisons qui mènent aux énoncés collaboratifs, ils semblent exprimer un investissement important dans le sujet de la discussion et vis-à-vis de l'interlocuteur (Lerner, 1993). L'engagement actif se manifeste dans les discours publics et il peut signifier qu'il y a bel et bien une représentation sociale. Nous avons souligné auparavant que les énoncés collaboratifs n'apparaissent pas *in vacuo* mais dans le cadre d'activités spécifiques

et en des moments particuliers pour les sujets discutés. Cela n'indique pas qu'il y a forcément une représentation sociale. Les représentations sociales ne sont pas seulement l'expression d'un savoir partagé, que les énoncés collaboratifs pourraient, par définition, traduire. Ils rendent davantage compte d'un savoir thématisé et développé dans des contenus structurés. On peut supposer que l'expression

linguistique et la thématisation permettent de comprendre ces contenus structurés. Nous suggérons que l'expression linguistique et la thématisation dans les énoncés collaboratifs indiquent les pistes à suivre par rapport aux représentations sociales du phénomène en question.

(Traduction de Birgitta Orfali et Anne Salazar Orvig)

RÉFÉRENCES

COLLINS (Sarah), MARKOVÁ (Ivana).— Interaction between impaired and unimpaired speakers : intersubjectivity and the interplay of culturally shared and situation specific knowledge, *British journal of social psychology*, 38, 1999, p. 339-368.

HERITAGE (John), ATKINSON (John Maxwell).— *Structure of social action : studies in conversation analysis*, Cambridge, Cambridge University Press- Ed. de la Maison de sciences de l'homme, 1984.

LERNER (Gene).— Collectivities in action : establishing the relevance of conjoined participation in conversation, *Text*, 13, 1993, p. 213-245.

MOSCOVICI (Serge), VIGNAUX (George).— Le concept de Thémata, dans Guimelli (C.), *Structures et transformations des représentations sociales*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1994, p. 25-72.

Le sable dans l'huître : analyser des discussions de focus group

Jenny KITZINGER*

CHANGER DE MÉTHODES, CHANGER DE THÉORIES

La psychologie a traditionnellement adopté un modèle individualiste concernant la meilleure façon d'obtenir des données saillantes sur les êtres humains. Le but de nombreuses recherches en psychologie a été de saisir des attitudes « stables », que l'on suppose être présentes dans l'esprit des individus, et de les isoler de l'influence déformatrice du contexte social. Les psychologues traditionnels construisaient des tests, des questionnaires et des guides d'entretien aspirant à l'uniformité et à la neutralité, liés à des modèles expérimentaux, qui menaient à l'analyse statistique et étaient reproductibles.

Il n'est donc guère étonnant que les *focus groups* – c'est-à-dire des petits groupes qui discutent de façon dynamique autour d'un thème – aient si peu retenu l'attention des psychologues qui tentaient de comprendre l'humain. Les manuels de la psychologie classique ignoraient les *focus groups*, les examinaient uniquement comme un moyen d'étude de l'organisation psychologique ou étudiaient les « biais » dans les groupes. Quand je dirige des séances de formation multidisciplinaire sur les *focus groups*, ce sont souvent les étudiants en psychologie (à la différence de ceux d'anthropologie) qui expriment le plus de résistance au départ. Ils me disent que les *focus groups* ne sont pas systématiques, ne sont pas fiables, sont limités par le contexte et qu'ils déforment ou, encore, cachent la véritable opinion des individus.

Il est certes difficile, en écoutant une discussion de groupe, d'isoler et de détacher un ensemble « d'attitudes », telles que la psychologie classique les a conceptualisées de manière conventionnelle. Les gens sont, en effet, inconsistants, ils se contredisent, les discussions sont pétries de discontinuités et semblent parfois être hors-sujet. Les participants aux groupes de discussion s'interrompent ou complètent les phrases des autres. Ils peuvent jouer des rôles, se fâcher, jouer les avocats du diable, raconter des histoires, des plaisanteries ou, même, chanter. Cela peut sembler être un véritable désordre par rapport à l'entretien formel ou par rapport aux données recueillies par questionnaires, sans parler des expériences en laboratoire sur le fonctionnement cognitif. Il est également souvent impossible d'isoler une voix individuelle dans la discussion collective. Quelque-

fois, il est évident que certains individus restent silencieux et parfois les *focus groups* peuvent générer des commentaires différents de ceux que les mêmes personnes ont exprimé individuellement en entretien (Watts, Ebbutt, 1987 ; Geis, Fuller, Rush, 1986 ; Kalampalakis, dans ce numéro). Les étudiants en psychologie ont donc raison de se plaindre lors de mes séances. Selon toute évidence, l'événement dans sa totalité est incorporé dans une interaction particulière, une discussion précise, dans un moment, un temps et un espace donnés. On recueille des données dynamiques : il est donc difficile de faire abstraction de leur contexte d'énonciation qui n'est, par ailleurs, pas constant.

Cet article soutient que c'est justement cet aspect inconfortable des *focus groups* qui constitue leur plus grande force. Si cette méthode pose problème dans la compréhension des données, dans la perspective de la psychologie traditionnelle sur la « connaissance et les attitudes », ceci peut nous inciter – au lieu de l'abandonner ou de l'occulter – à affiner des théories cherchant à mettre en évidence des voies valables de compréhension du *sens humain en action*. Peut-être est-ce un cas où il faut dire : « ne réajustez pas votre méthode, votre théorie est erronée ». Cet article propose de considérer certains types d'interaction dans les *focus groups* qui, lorsque le chercheur s'y intéresse, lui permettent de cerner la façon dont les participants donnent du sens à différentes situations et expériences. Je présenterai, tout d'abord, un bref résumé des interactions dans lesquelles l'interaction est explicite au sein de la méthode d'analyse. Ensuite, je considérerai trois exemples de recherche utilisant des *focus groups*, en citant notamment des extraits pour illustrer les différents types d'interaction au sein de chaque groupe, dans le but de souligner leur pertinence au sujet des questions de recherche que je me suis posées pour chaque cas.

L'INTERACTION AU CŒUR DE L'ANALYSE : BRÈVE INTRODUCTION

Les chercheurs qui travaillent avec cette technique se sont intéressés à la façon dont les sujets sociaux font émerger et négocient leurs connaissances, ainsi qu'aux liens qu'ils établissent entre le spécifique et

* Université de Cardiff, Royaume-Uni.

le général, les nouvelles et les anciennes formes de savoir. Nous explorons les questions suivantes : comment les sujets s'adressent-ils les uns aux autres et comment expriment-ils, défendent-ils et élaborent-ils leurs identités ? Quelles anecdotes et quelles analogies sont utilisées et comment fonctionnent-elles ? Quelle est la valeur d'échange de différents « faits », d'expressions ou d'histoires ? Qu'est-ce qui est implicitement assumé et qu'est-ce qui doit être explicitement défini dans un contexte particulier ? Quelles expressions semblent préconçues et quand pouvons-nous être témoins de personnes étant en train de produire du sens ? Comment les sujets intègrent-ils une nouvelle information ou une expérience ? Comment la discussion évolue-t-elle dans un *focus group* ? Comment les gens négocient-ils des souvenirs collectifs et que se passe-t-il quand apparaît une nouvelle information qui vient contredire les opinions existantes ?

Ainsi, l'analyse de la retranscription d'un *focus group* implique bien plus qu'une indexation des thèmes abordés. Les chercheurs utilisant cette technique s'intéressent également à la nature du langage et aux actes de communication, à leur contexte d'énonciation et aux échanges grâce auxquels ils émergent. Une dimension-clé de cette analyse est la négociation du consensus et du conflit (pour une discussion détaillée, Kitzinger, 1994).

En outre, le chercheur utilisant cette technique code souvent des retranscriptions de différents types de parole et de réactions tels que la « plaisanterie » et le « rire » ou les incidents quand, par exemple, les participants interrompent ou complètent les phrases des autres. Il peut également être intéressé par le type de vocabulaire utilisé, par exemple médical ou quotidien (Kitzinger, 1994). Il peut examiner l'utilisation de l'ironie ou les manifestations de défense. Le chercheur peut regarder la façon dont le groupe négocie les questions de la recherche ou l'utilisation de termes tels que « nous » ou « eux » afin d'explorer comment le groupe négocie une identité collective ou une communauté de vue (Winterton, Wynne, 1999). Il peut, également, s'intéresser à la « justification » – l'appel à différentes sources d'autorité (comme la science ou une expérience personnelle) – pour renforcer son opinion et à l'emploi de telles données pour explorer comment la connaissance scientifique entre dans le quotidien (Moscovici, 1984) ou afin d'examiner des « hiérar-

chies de crédibilité » (Kitzinger, 1994, p. 114). Il peut aussi examiner comment le sens commun est construit dans la conversation (Moscovici, 1992). Enfin, des chercheurs utilisant cette technique observent souvent les aspects non-verbaux en œuvre dans une discussion collective. Par exemple, lors d'une discussion dans un *focus group* autour de la réputation sexuelle, j'ai noté la façon dont une participante tirait sa mini-jupe vers le bas à mesure que la discussion progressait.

TROIS EXEMPLES DE RECHERCHE

Nous allons illustrer notre propos par trois exemples. Le premier est issu d'une recherche qui s'intéresse aux idées, attitudes et croyances exprimées au sujet du SIDA et, particulièrement, au compte rendu médiatique sur la question. Les gens savent-ils, par exemple, que la séropositivité engendre le SIDA ? Connaissent-ils les moyens de contagion ? Quelle est, enfin, leur attitude envers ceux qui sont contaminés ? (voir le tableau 1). Le second exemple de recherche que nous présenterons concerne l'abus sexuel sur les enfants, qui constitue un autre problème d'actualité. Les questions posées sont les suivantes : qui peut présenter un danger pour les enfants ? Comment répondre aux allégations ? Comment considérer le travail effectué par les assistantes sociales dans des familles suspectées d'abus sexuel sur les enfants ? Le but dans ces deux recherches était d'analyser la façon dont les gens parlent et pensent sur ces sujets, d'où ils tiennent leurs informations et comment ils les utilisent au sein de la discussion avec leur famille, leurs collègues ou leurs amis. Les données ont toutes été recueillies à partir de groupes déjà formés – des personnes qui se connaissent déjà, se fréquentent dans la vie, au travail, etc. Le troisième exemple dont nous nous inspirerons pour cet article est différent. Des discussions avec des personnes âgées vivant en résidence hospitalière ont été menées afin de trouver la meilleure solution pour l'aide médicale à ce type de population. Ces personnes âgées vivaient dans des unités identiques mais ne se connaissaient pratiquement pas. Les *focus groups* ont été utilisés pour identifier les besoins en matière de soins afin de rendre compte, dans la discussion, de l'expérience vécue par les personnes âgées, dans le but de construire un questionnaire adéquat pour la suite de l'enquête (voir tableau 1).

Projet 1 : Compréhension publique du SIDA	Exploration du rôle des médias dans la compréhension publique du SIDA (Kitzinger, 1993 ; Miller et coll., 1998).	52 focus groups.
Projet 2 : L'abus sexuel sur les enfants : l'émergence d'une affaire publique	Exploration du rôle des médias dans la compréhension publique de l'abus sexuel (Kitzinger 2000, 2001).	49 focus groups.
Projet 3 : Évaluation de l'aide hospitalière résidentielle pour les personnes âgées	Evaluer la perception des services des personnes habitant dans différentes institutions résidentielles.	6 focus groups.

Tableau 1. Aperçu des trois projets (tous les groupes ont été constitués de 4 à 8 participants et ont duré de une à deux heures).

SIX EXEMPLES D'ANALYSE DE L'INTERACTION DANS DES FOCUS GROUPS

Nous allons présenter différents niveaux d'analyse : depuis les mots utilisés dans les discussions ou les histoires racontées, jusqu'aux interruptions ou aux omissions qui permettent d'élucider la dynamique interactive :

- anecdotes, légendes urbaines et leur usage dans les discussions de groupe ;
- expressions, les faits et les idées socialement partagés ;
- associations collectives et associations que font les participants mais qui ne sont pas discutées par le groupe ;
- analogies et les associations entre le passé et le présent ;
- révélations et rôle de la rupture (lorsque des expériences non partagées sont évoquées dans la discussion ;
- silences et surveillance dans les *focus groups*.

Anecdotes, légendes urbaines et leur usage dans les discussions de groupe

Les anecdotes sont un moyen essentiel de communication que nous utilisons de manière extrêmement fréquente. L'anecdote ultime est, probablement, le mythe urbain, une histoire qui a énormément circulé et dont on dit souvent qu'elle est arrivée « à l'ami d'un ami ». Lors d'un *focus group* que j'ai mené sur le SIDA, au début des années quatre-vingt-dix (voir tableau 1, projet 1), une rumeur a persisté et a été répétée avec enthousiasme par un nombre conséquent de groupes. C'était l'histoire du « dangereux porteur du SIDA ».

Dans le cadre d'une autre recherche, lors d'une discussion, les participants ont spontanément raconté de telles histoires :

- (...) il y a une fille, qui a couché en un seul jour avec six mecs et qui leur a dit juste après « tu sais quoi, tu l'as choppé. [personnel d'une prison].
- C'est comme ces nanas qui sortent et rencontrent des mecs en vacances et qui en se réveillant le matin voient écrit sur le plafond ou sur le miroir ou je ne sais où : “bienvenue au club du SIDA” [anciens détenus].

Bien que parfois renforcées par de véritables reportages médiatiques, ces histoires ont également le statut d'un mythe urbain. Ce n'est pas simplement un cas dont ils ont entendu parler dans un journal, mais c'est vraiment arrivé à quelqu'un qu'ils connaissent :

- F1.– Je connais quelqu'un qui a eu une petite aventure de vacances et qui, après, a reçu une carte de “bienvenue au club du SIDA”.
- F2.– (...) la fille d'un ami à l'université d'Edimbourg a eu une relation avec quelqu'un et quand elle s'est réveillée un matin il y avait une note écrite

sur sa porte avec exactement la même chose. [infirmières].

- M.– À propos, cela est arrivé à un copain à moi. Il est allé directement chez le médecin. [anciens détenus].

L'apparition fréquente, dans les discussions, au sein de divers groupes, d'histoires de revanche montre combien ce type de récits a été incorporé à la manière dont différents sujets pensaient et parlaient à propos du SIDA. Ces récits ont une valeur morale qui rappelle le frisson attrayant du roman policier. Ils incarnent, également, un thème premier dans les discussions autour du SIDA, celui de la responsabilité individuelle combinée avec la culpabilité présumée des groupes déviants. Les « drogués », les « prostituées » et les « homosexuels » sont d'ores et déjà perçus comme une menace pour la société. Les histoires de revanche autour du SIDA renforcent cette perception. Bien que les éducateurs de santé aient pensé que la circulation de telles histoires pourrait encourager la prévention, la manière dont elles ont été utilisées dans les *focus groups* a, au contraire, montré qu'elles servaient à justifier des mesures punitives. Par exemple, après un long échange de diverses histoires de revanche, un jeune homme, ayant le consentement général de ses amis, a déclaré : « Ce qu'ils doivent faire c'est prendre tous ceux qui ont le SIDA, les foutre dans un coin et leur faire exploser la tronche ».

Expressions, faits et idées socialement partagés

Un second champ important à examiner, dans les discussions de groupe, est la nature du vocabulaire utilisé, les expressions employées et les faits échangés. Dans mon travail sur le SIDA, par exemple, il était important d'explorer comment était utilisée une terminologie telle que « VIH » au lieu de termes profanes, tels que « le virus du SIDA » et leur impact sur la communication – le type de vocabulaire a-t-il, par exemple, une influence sur la croyance qu'ont les individus selon laquelle, si l'on a le SIDA, on a l'air malade ? (Kitzinger, 1995). Parfois, il est possible d'identifier comment de nouvelles expressions ou idées émergent et quelle fonction elles remplissent au sein de la discussion collective. Un tel exemple se trouve dans l'expression « liquides corporels ». Cette expression apparaissait rarement dans les médias britanniques jusqu'à ce que son émergence se multiplie, soudainement associée à la discussion sur le SIDA, vers le milieu et la fin des années quatre-vingt. Il était dit que les liquides corporels contenaient le VIH et que « mélanger des liquides corporels » pouvait donner lieu à sa transmission. Les *focus groups* qui ont été conduits, à la fin des années quatre-vingt et au début des années quatre-vingt-dix, ont montré que ce type d'expressions avait atteint le public et était sponta-

nément utilisé dans plusieurs groupes de discussion.

Mon travail avec les *focus groups* a montré que l'expression « liquides corporels » posait problème. Ce concept générique a laissé l'impression, chez certains sujets, que la salive pouvait être infectieuse et que la partager pouvait être risqué. La salive, disaient les sujets, doit être infectieuse car « c'est un liquide corporel, non ? ». Néanmoins, une facette particulière de cette notion a émergé lors des discussions. Certains participants ont soutenu que, lors du contact intime, une personne avait besoin d'une bonne quantité de salive pour que la transmission puisse se produire. Ce fait était souvent exprimé à l'aide d'un imaginaire surabondant. Par exemple, quelqu'un devait « se baigner [dans la salive], couvert de plaies ouvertes », ou encore « se faire injecter des quantités massives [de salive] ». Dans d'autres cas, il devait boire « cinq pintes », « un litre », « dix-neuf seaux », « un gallon », ou même, « mille gallons ». Il est fort improbable qu'une personne puisse faire face à de telles quantités, même si, comme une jeune femme l'a dit « on passe toute la nuit à s'embrasser ». De telles discussions généraient beaucoup de fous rires parmi les participants lorsqu'ils essayaient d'imaginer ensemble ces étranges scénarios. Les sujets plaisantaient autour de pintes de salive « embouteillées juste pour votre usage personnel » ou, encore, faisaient des remarques telles que « il faudrait avoir une énorme bouche pour boire d'un seul coup un litre et demi ; de toute façon ils se noieraient probablement bien avant ça ! » Dans ce cas précis, il est apparu que ces images, à la fois fascinantes et répugnantes, provoquées par ces quantités de salive, ont engendré de l'humour, de l'intérêt et de la répétition.

Les participants parlent pour le plaisir et la discussion est une performance et une façon d'« être sociable ». Dans n'importe quel *focus group*, sur n'importe quel sujet, il devient évident que certaines phrases, certains faits ou certaines histoires ont pénétré les conversations quotidiennes et sont couramment échangés dans les discussions. Ces phrases, faits ou histoires, ont une valeur importante, à l'image de certains timbres qui possèdent une grande valeur pour les collectionneurs. L'examen de ces phrases, faits ou histoires, dans les discussions de *focus groups*, peut permettre au chercheur de comprendre comment certaines idées ou certains items relatifs à l'information circulent davantage que d'autres et deviennent même partie intégrante du savoir de sens commun élaboré au sujet du vaste monde.

Associations collectives et idées toutes faites

Le troisième point à souligner est le moment où les participants des *focus groups* font clairement usage d'un ensemble d'idées partagées et préexistantes, concernant la typologie d'une personne, d'une profession ou d'un groupe social.

Ils s'appuient souvent sur ces idées partagées pour faire sens, justifier ou cerner la nouvelle information. La manière dont ils utilisaient la nouvelle information sur le SIDA, en tant que « vaste univers consensuel », était très frappante lors de la mise en relation du SIDA avec « autrui », homosexuel, utilisateur de drogue et « étranger » (Miller, Kitzinger, Williams, Beharrell, 1998). J'insisterai ici sur la façon dont les participants ont discuté la question du « SIDA africain » à l'occasion d'une nouvelle information, publiée dans les années quatre-vingt, selon laquelle le SIDA serait originaire d'Afrique (Kitzinger, Miller, 1992).

Analyser la manière dont les participants s'empresent de déclarer que l'Afrique est source d'infection par le VIH nous permet d'affirmer que ce n'est pas seulement une réponse directe aux déclarations médiatiques majoritaires et consistantes sur le SIDA. Cette réponse est plutôt liée à un contexte plus vaste dans lequel l'idée que le SIDA provient d'Afrique est renforcée par les images préexistantes du « continent noir ». En outre, parler du « SIDA africain » peut mobiliser et faire resurgir des idées racistes sur le « peuple noir » et sur l'immigration.

Lors de la discussion sur le « SIDA africain » il est clair que l'idée que des millions de gens meurent en Afrique correspond à l'image de l'Afrique comme zone de catastrophe, chose qui est, selon les mots d'un participant, « unimaginable ici ». En effet, même l'image médiatique d'une personne malade du SIDA – maigre, décharnée, atrophie – correspond au portrait habituel de la famine africaine. Comme le déclare un participant, le souvenir qui persiste, lorsque l'on pense au traitement du SIDA par les médias, est celui « d'images comme en Éthiopie ». De plus, la conversation entre des participants (blancs) autour du « SIDA africain » s'est très rapidement transformée en un discours raciste explicite envers les « Africains » et, aussi, les « Pakis »¹.

M5.– Dites-nous comment tout cela a démarré, j'ai entendu dire que c'était un type qui avait fait quelque chose avec un gorille.

F3.– J'ai entendu que c'était un type qui avait fait l'amour avec un taureau.

M5.– J'ai entendu que c'était un type en Afrique ou un truc dans le genre.

M1.– C'était à cause de ces enfoirés de noirs de l'étranger.

M.– Avoir des relations sexuelles avec un gorille ou un singe, un truc dans le genre de toute façon, c'est pour ça que je dis que c'était les Pakis qui l'ont amené ici. [anciens détenus]

D'autres participants déclarent que le SIDA est fréquent en Afrique à cause du comportement social

1. L'expression argotique britannique « Pakis » désigne – et stigmatise – toute personne ayant des origines indiennes (Note du traducteur).

et sexuel distinct (et inférieur) du peuple noir. Selon un groupe de retraités écossais blancs, hommes et femmes, le SIDA est fréquent en Afrique à cause des « principes moraux inférieurs et de la promiscuité. Les Africains font l'amour de manière complètement différente de celle de l'homme blanc ». Non seulement certains participants des groupes de discussion pensent que les Africains *se comportent* d'une manière telle qu'ils propagent le VIH, mais le noir et le SIDA forment une équation dans leur esprit. Tous deux sont associés à la déviance sexuelle et stigmatisés comme sales et étrangers et, en même temps, comme pitoyables et menaçants (pour une discussion détaillée des représentations culturelles et de la compréhension publique du « SIDA africain », voir Kitzinger, Miller, 1992).

Cette discussion, extraite pour l'essentiel de mon travail, avec des *focus groups*, sur le SIDA, vise à attirer l'attention sur l'échange d'anecdotes, de mots, d'expressions, de faits et d'associations. Ces mêmes caractéristiques sont, également, très importantes dans ma recherche concernant l'abus sexuel sur les enfants. Cependant, au lieu de donner des exemples supplémentaires de cette dynamique de discussion, je préfère souligner deux dimensions complémentaires d'analyse : l'usage des analogies et les idées provenant de révélations qui sont en rupture avec le parler quotidien.

Analogies et associations entre le passé et le présent

Les analogies sont un moyen puissant pour faire sens, pour ancrer de nouveaux événements. Nous pouvons, par exemple, entendre dire que tel chef étranger est un « nouvel Hitler » ou qu'une attaque terroriste est un « nouveau Pearl Harbour » ; les analogies peuvent contenir des implications concernant des réponses appropriées. L'attention portée aux analogies dans le discours public peut être extrêmement instructive. Ceci fut le cas lors d'un *focus group* que j'ai mené sur le thème de l'abus sexuel sur les enfants en Grande-Bretagne au milieu des années quatre-vingt-dix (voir tableau 1, projet 2).

L'un des objectifs principaux de cette recherche était de mettre en évidence comment les sujets saisissaient un scandale survenu aux îles Orkney (près de la côte écossaise). Le « scandale de Orkney », survenu en 1991, concernait neuf enfants de cinq familles différentes qui avaient été mis à l'assistance publique, pour cause de suspicions d'abus sexuel. Les enfants étaient, par la suite, retournés chez leurs parents contre lesquels aucune peine n'avait été requise. J'ai voulu savoir quel souvenir les habitants gardaient de cet événement et ce qu'ils croyaient qui s'était réellement passé. Lors des discussions, j'ai été frappée de voir la fréquence avec laquelle les groupes faisaient le lien avec un scandale précédent (dit « le scandale de Cleveland ») :

Fl.- : Orkney, c'était... Oh non, je pense à un autre

là. Je pense à Marietta Higgs.

F2.- Non, ça c'était l'abus sexuel sur les enfants de Cleveland. Ouais, je me souviens de cette femme stupide car elle avait cinq enfants.

Fl.- (...) Ils ont mis quelque chose dans le vagin ou un truc comme ça et ils ont dit que si le vagin se dilatait l'enfant avait été abusé. Enfin c'était un truc incroyable de ce genre et c'était cette Marietta Higgs qui était au premier plan de tout ça.

F3.- Ils testaient n'importe quel enfant pris pour n'importe quelle raison (...)

Fl.- Et il y a eu un énorme tollé, car il a été découvert que cette méthode n'était pas un bon indicateur (...) Mais, bien entendu, à ce moment là...

F3.- Le mal était fait.

F2.- Les vies des gens ont été ruinées et certains s'étaient suicidés.

[groupe d'amis].

L'échange ci-dessus illustre le consensus qui a été construit à partir de « Cleveland ». D'autres échanges ont montré que les participants n'ont pas seulement fait le lien entre Cleveland et Orkney mais qu'ils ont, aussi, confondu les détails de ces deux cas et ont explicitement utilisé le premier cas pour se remémorer et reconstruire ce qui s'était passé à Orkney.

Un sujet s'est rappelé de Orkney comme « exactement la même chose que Cleveland et, une fois de plus, je pense qu'il a été prouvé qu'il y avait eu erreur ». Un autre a remarqué que sa reconstruction des événements de Orkney était entièrement fondée sur les souvenirs d'autres cas. « Je ne me souviens de rien concernant Orkney, a-t-il dit, [mais] je me souviens de fortes allégations comme quoi le travail social s'était, comme d'habitude, trompé et qu'il était inefficace et incompétent ». Certains groupes de participants ont explicitement soutenu qu'il était évident que les parents de Orkney étaient innocents, car les assistants sociaux « foutaient toujours leur nez là-dedans et se trompaient à chaque fois ». Le fait de voir de l'abus sexuel un peu partout était devenu « une mode » et les assistants sociaux « avaient pris le train en marche ».

En effet, au milieu des années quatre-vingt-dix, les « scandales du travail social » autour de l'abus sexuel semblent devenir un aspect important du débat public, notamment l'encouragement à la suspicion envers les services sociaux par le recours aux fausses allégations.

Des expressions comme « un nouveau Vietnam », « un nouveau Tchernobyl » ou « un nouvel Hitler » véhiculent, en elles-mêmes, un ensemble spécifique de peurs ; ainsi, l'expression « un nouveau Cleveland » provoque un ensemble de puissantes associations pré-conditionnées. Les références à Cleveland ont laissé une image, dans l'esprit de plusieurs personnes qui placent les assistants sociaux au banc

des accusés, contribuant ainsi à la spirale de mauvaise publicité qui les accompagne. En fait, comme je l'ai montré ailleurs (Kitzinger, 2001), cette analogie est devenue une figure « modèle » jouant un rôle clef et façonnant le discours médiatique et le débat public.

La discussion ci-dessus met en lumière diverses manières d'atteindre la nature du discours (anecdotes, expressions, faits, analogies) à l'intérieur d'un *focus group*. La prochaine partie de cet article attire l'attention aussi bien sur ce qui est *exclu* que sur ce qui est *inclus*, dans le parler quotidien. Certes, il est difficile de mettre en évidence des exclusions. Une solution est d'examiner ce que les sujets disent volontairement, lors de questionnaires ou d'entretiens, mais qu'ils refusent de dire en discussion de groupe.

Dans le cadre de ma recherche sur le SIDA, cette stratégie m'a permis d'identifier la manière dont différents sujets retenaient l'information concernant leur homosexualité ou celle de personnes proches (par exemple, époux ou épouses). Une autre stratégie était de comparer ce qui était connu par les statistiques (par exemple, la fréquence de l'abus sexuel sur les enfants) à ce qui se dégageait de la discussion collective, ou de comparer ce qui était dit en groupe à ce qui était révélé au chercheur après la séance de discussion. Il peut être également instructif de prêter attention aux cas où des indices, comme des références à des sources externes (amis, voisins, collègues), montrent qu'une information est révélée pour la toute première fois. Par la suite, j'examinerai la façon dont l'idée que les étrangers menacent les enfants est l'objet de discussions publiques fréquentes. J'opposerai ce point aux façons dont l'information sur l'abus à l'intérieur de la famille a été introduite lors des discussions (dans les rares cas où elle l'a été).

Révélation et rôle de la rupture

L'abus sexuel sur les enfants est souvent commis par des adultes connus, inspirant la confiance, membres de la famille inclus. Cependant, le plus fréquemment, l'attention des médias et du discours public se porte sur « l'étranger-dangereux ». Dans mes *focus groups*, il était évident que la discussion autour de « qui » était dangereux pour les enfants « correspondait » à celle des « personnes dangereuses », comme le malade mental ou la personne homosexuelle, par le détour d'un syllogisme homophobe. Ceux qui abusaient sexuellement des enfants représentaient symboliquement « l'Autre ». En outre, l'analyse de l'interaction, lors des *focus groups*, a montré comment l'emphase sur « l'étranger-dangereux » était perpétuée par la nature du discours quotidien. Des histoires concernant un comportement suspicieux venant des étrangers étaient souvent échangées lors des *focus groups*. Ces explications étaient volontaires, sans gêne, ni hésitation.

En fait, la manière dont ces histoires étaient introduites présumait qu'elles faisaient *déjà* partie d'un sens commun auquel les participants aux groupes se référaient.

- Il y avait quelqu'un qui draguait, au volant, dans ce coin, cela doit faire environ un an, dans Allison Road. *Vous vous souvenez ?* [Groupe de voisins, c'est moi qui souligne]
- *Vous vous souvenez* d'un homme, au volant d'une voiture blanche, qui se dirigeait vers... en bas, à l'école et qui a essayé de draguer vers Alex McIntosh ? [Groupe de voisins, c'est moi qui souligne]

Ce type d'événement est devenu inévitablement sujet de conversations (par exemple, à l'extérieur de l'école) et a même été diffusé par l'école (par exemple, des lettres envoyées aux parents demandant de l'aide) ou dans des journaux locaux.

La discussion libre et ouverte de ces histoires est en contraste flagrant avec le discours autour de l'abus à l'intérieur de la communauté de chacun, notamment des familles. Des réflexions par rapport à ce type d'abus sont données, dans le groupe, avec réticence (sinon rarement révélées). Elles sont « confessées » lors de la discussion et il est souvent clair que les autres membres du groupe ne sont pas, au préalable, au courant de ces expériences. Par exemple, un groupe de voisins émet une série de jugements concernant des mères d'enfants abusés, du type : « Comment la mère peut-elle ne pas savoir ? », ou « Elle *doit* savoir ». Ces opinions sont, souvent, presque rituellement échangées à différents moments de la discussion. Néanmoins, dans un cas spécifique, cette routine a été interrompue par la déclaration d'un participant qui choque le groupe en révélant que son père a abusé sexuellement sa sœur. La tension tangible, provoquée par la révélation de cette femme, est en opposition avec l'habituel ragot concernant des personnes d'origine étrangère offrant des gâteaux aux enfants, ou le savoir commun associant l'enlèvement et l'agression d'un enfant par un « maniaque ». L'abus de sa sœur par son père fait partie de sa vie depuis huit ans, mais il est clair que c'est la première fois que ses amis en entendent parler. Sa révélation est accompagnée de celle d'un autre membre du groupe, disant que sa sœur a été victime d'un viol par un voisin. Une fois de plus c'est nouveau pour les autres membres.

Un bouleversement similaire et un réajustement sont survenus dans un autre groupe, car la discussion habituelle autour des « pervers » a été interrompue par la révélation qu'un homme, connu par certains membres du groupe, avait été condamné comme pédophile. Au début, quand la question a été posée, de savoir si quelqu'un connaissait un pédophile, le groupe a paru catégorique car cela ne pouvait guère être le cas :

- F4.– Il ne vivrait pas ici si c'était le cas.

F2.– (...) Non, je ne connais personne...

F5.– Parce que tout le monde se connaît, nous savons tous leurs boulots et tout. Tout le monde sait, s'il y a... [si quelqu'un avait fait quelque chose] tout le monde le saurait.

Dans le groupe cité ci-dessus, une femme révèle, juste après, qu'un homme, que tous connaissent, vient d'être condamné pour avoir abusé de ses filles. Cette révélation est accueillie par ce commentaire choqué : « Pas Jimmy ! Tu plaisantes ? »

Ces exemples mettent en évidence comment les *focus groups* peuvent créer un contexte inhabituel de focalisation de la discussion et un espace « limité » où des expériences privées peuvent être mentionnées pour la première fois. Ces interactions se révèlent inestimables pour la compréhension des réponses publiques vis-à-vis de l'abus sexuel et du rôle de l'influence des médias. L'insistance, dans le discours commun, sur le couple « étranger-danger » et l'incrédulité persistante relative à l'inceste sont clairement étayées par des déséquilibres de la couverture médiatique (les agressions sont plus fréquemment relevées lorsqu'elles sont le fait d'étrangers et, la plupart du temps, l'inceste n'est médiatisé que si les faits ne sont pas clairement établis) (Kitzinger, Skidmore, 1995). Dans ce cas, il est important de prendre en considération la fréquence des différentes informations.

L'opinion publique se forme à partir d'une partie de l'information partagée ou censurée. Les résultats des *focus groups* sur l'abus sexuel sur les enfants ont montré un aperçu de la dynamique d'une communauté qui prédisait l'action directe de plusieurs communautés en Grande-Bretagne, sorte de réponse envers des pédophiles condamnés qui ont été transférés dans leurs régions (Kitzinger, 1999). Ceci me conduit à mon dernier point concernant l'importance du silence et de la mise en silence en tant que domaine d'étude. Qu'est-ce que les représentations sociales dominantes omettent ? Comment l'expérience personnelle peut-elle se censurer ? Dans cette dernière partie, je m'attarderai sur la manière dont certaines normes sont affirmées ou concurrencées dans les *focus groups*, tout en présentant un champ d'étude prometteur.

Silences et surveillance dans les *focus groups*

Les animateurs de *focus groups* ont souvent le sentiment que certains thèmes ont des « zones d'ombre » et que le chercheur invite les participants à se prononcer sur des sujets dont ils n'ont pas discuté, en profondeur, au préalable. Les animateurs peuvent, également, se rendre compte que certains participants ne semblent guère disposés à se prononcer. Ces derniers peuvent s'auto-censurer ou être surveillés par d'autres membres du groupe. Certains animateurs interprètent cette difficulté comme un problème, un groupe de discussion mis en échec. Il est cependant possible d'analyser le

silence et la mise en silence du soi comme une forme d'interaction importante.

L'importance du silence et le rôle de la surveillance étaient évidents lors des groupes de discussion que j'ai menés avec des personnes âgées, dans une résidence hospitalière. Ces sessions ont été conçues pour explorer ce que les personnes âgées attendaient d'un milieu hospitalier et ce qu'elles aimeraient y voir amélioré.

Pendant, cette discussion était souvent, au moins au début, assez difficile et impliquait plus de dialogue avec l'animateur qu'une discussion habituelle. Pour certains participants, l'objectif de la recherche semblait, en soi, plutôt menaçant. Ils expliquaient souvent que « ça ne servait à rien » de discuter de ce qu'ils n'aimaient pas dans leur situation. Au cours de la discussion, il est évident que ces frontières ont été imposées par réaction à leurs choix limités. Par exemple, un groupe soutient que ça ne sert à rien de chercher à avoir des visiteurs si ces derniers n'arrivent pas à venir. Un élément d'auto-censure se met en place pour gérer l'espoir et la déception. En outre, cette population âgée a vraiment l'impression d'être en captivité, avec peu de pouvoir, et de vivre dans des conditions d'exiguïté. Certains résidents ont même essayé d'en prévenir d'autres en critiquant le personnel. Quand des plaintes s'expriment, elles sont souvent discrètes ou nuancées. Par exemple, il s'est avéré que des résidents, dans une unité, étaient obligés d'attendre une heure après leur réveil pour avoir un verre d'eau parce que le personnel était trop occupé. Néanmoins, ils présentent cette information de la manière suivante : « Tu dois simplement accepter ce genre de choses », et ils semblent faire l'effort de ne pas se montrer comme des « ronchons », ce qui irriterait aussi bien le personnel que les autres résidents. Ces participants s'encouragent à être résignés.

Dans un autre groupe, une femme a commencé à parler de son sentiment de déplacement, pas seulement de chez elle, mais aussi de son long transfert entre des institutions différentes (la dernière résidence où elle vivait avait fermé). Malgré mes efforts pour l'encourager à exprimer son point de vue, elle a été souvent réduite au silence par les autres participants. L'extrait suivant illustre une partie de la conversation entre moi-même, « Bessy », et les autres membres.

Animateur.– Si vous avez des problèmes ou des soucis, à qui parlez-vous ?

F3.– Nous parlons à la sœur, je pense, mais j'ai jamais eu réellement de problèmes, n'est-ce pas ?

Bessy.– Enfin, je voulais simplement rentrer à la maison.

F3.– Enfin, comme tout le monde, n'est-ce pas, mais nous sommes là (...)

Animateur.– Quelle est le genre de choses qui te

manque ? (...)

Bessy.- J'ai perdu tous mes amis. J'ai tant bougé (...)

Fx.- Nous sommes amicaux, cela dépend de toi...

Bessy.- Les voisins [de la résidence précédente] étaient vraiment géniaux... avant de venir ici, enfin, tu ne peux pas avoir les mêmes voisins dans un endroit comme ici.

Fx.- Je pense que cela dépend de toi, de la façon dont tu te mélanges avec les gens.

Bessy.- Oui, il n'y a pas de problème, il est simplement... Il est difficile de s'y habituer (...)

Animateur.- J'ai quelques mots [écrits sur des cartes] ici, j'aimerais avoir votre commentaire sur (...) Laissez-moi en choisir un que tu as abordé précédemment, Bessy, « Indépendance ».

Bessy.- Oui.

Animateur.- Alors, cela a de l'importance pour toi ?

Bessy.- Ah oui... ah oui, beaucoup.

Animateur.- Et y a-t-il des choses qui te font te sentir indépendante ?

Bessy.- [Il y a] une loi non-écrite selon laquelle tu restes ici, que ton indépendance, enfin, je ne pourrais pas dire d'avantage... j'aime bien être indépendante... mais... oui (...)

Animateur.- Et y a-t-il des choses qui ne te font pas te sentir indépendante ?

Bessy.- Partir d'ici... non, non... ce n'est pas aussi mal que ça (...) je suis aussi contente que les autres. C'est simplement... quand cela touche la dignité, je sais pas.

F2.- Enfin, t'as jamais utilisé ta dignité, pas autant.

[Projet 5, Évaluation de l'aide résidentielle à des personnes âgées]

L'exemple précédent illustre comment les groupes peuvent surveiller l'expression d'opinions déviantes et encourager la conformité aux normes du groupe. Souvent, la personne « déviante » finit par réajuster son point de vue, tout en manifestant une hésitation croissante et des commentaires auto-dépréciant. Toutefois, les ruptures de la convention du groupe contiennent un potentiel de transformation et représentent un défi. Parfois, les *focus groups* servent d'arène où de nouvelles définitions prennent forme à partir d'expériences communes qui n'ont pas été préalablement partagées. Dans ce sens, les *focus groups* peuvent ressembler à une sorte de conscience qui émerge à travers les discussions et le chercheur peut être témoin de la manière dont les connaissances sociales peuvent se transformer à partir du partage et de l'analyse des expériences personnelles

(pour des exemples de cette transformation (Kitzinger, Farquhar, 1999).

CONCLUSION

Cet article a mis en évidence l'analyse d'interactions spécifiques à l'intérieur de *focus groups* et souligné leur pertinence dans ce type de données. D'un point de vue théorique, cette analyse peut être intéressante dans la mesure où elle permet, par exemple, de cerner comment est pensé le monde environnant. Elle permet, en outre, de considérer un niveau plus pratique puisque l'on obtient des informations sur la portée des campagnes de prévention dans le domaine de la santé. Sous l'angle méthodologique, enfin, cette analyse procure aux chercheurs des moyens supplémentaires pour construire des questionnaires, notamment pour le choix du vocabulaire adéquat ou pour certains domaines sensibles. Pour toutes ces raisons, le *contexte* est aussi important que le *contenu*, *comment* les sujets parlent est aussi intéressant que *ce qu'ils disent*. C'est la raison pour laquelle il est si primordial d'aller au-delà de l'indexation de catégories de discours abstraites. Le chercheur peut examiner comment le consensus et le conflit sont négociés dans les groupes et s'intéresser à des opérations comme les anecdotes, la diffusion d'expressions et de faits spécifiques, l'appel aux souvenirs et l'usage des analogies. Il est essentiel d'analyser la différence entre des expériences passées, déjà partagées, et celles, nouvelles, échangées exclusivement au cours de la discussion. Il en va de même pour l'importance des efforts de censure (soit l'autocensure, soit la surveillance des autres membres du groupe). Il est capital de traiter cette dynamique collective en tant que négociation émergente et non comme une entité statique de significations qui sont déjà là. Les sujets ne reflètent pas passivement des représentations existantes mais agissent et pensent à travers elles (Jovchelovitch, 1997). À partir de là, l'apparente faiblesse des *focus groups* peut constituer leur force.

Les données issues des *focus groups* ne servent pas à extraire des « opinions » individuelles, ni des « attitudes », comme si elles provenaient d'un échantillon représentatif. Cela ne veut aucunement dire qu'elles sont inférieures. Au contraire, la nature fluide de la discussion collective peut lancer un défi au savoir « objectif » et, en apparence, représentatif. En fait, comme Waterton et Wynne l'ont souligné, les *focus groups*, avec « le développement en psychologie sociale, l'analyse rhétorique et les théories linguistiques, ont mis en cause l'idée selon laquelle les attitudes ou les croyances peuvent être considérées comme des entités cohérentes, auto-suffisantes et distinctes » (Waterton, Wynne, 1999, p. 131). Au lieu de penser les attitudes ou les croyances comme des phénomènes internalisées et stables qui attendent d'être révélées, on doit penser

la discussion comme un exercice et examiner comment les positions sont adoptées, les connaissances mobilisées et les idées négociées dans le contexte du groupe. C'est la raison pour laquelle l'attention portée à l'interaction est si importante dans l'analyse des *focus groups*, ce qui rend cette méthode de recherche essentielle. Effectivement, les

aspects les plus gênants des *focus groups* – la nature dialogique, collective, instable, culturellement sensible et contextuelle de la discussion – peuvent être le sable qui donne la perle de cette huître méthodologique.

(Traduction de Nikos Kalampalikis
et Birgitta Orfali)

RÉFÉRENCES

- GEIS (Sally), FULLER (Ruth), RUSH (Julian).– Lovers of AIDS victims : psychosocial stresses and counselling needs, *Death studies*, 10, 1, 1986, p. 43-53.
- JOVCHELOVITCH (Sandra).– Peripheral communities and the transformation of social representations, *Social psychological review*, 1, 1, 1997, p. 16-26.
- KITZINGER (Jenny).– Understanding AIDS : researching audience perceptions of Acquired immune deficiency syndrome, dans Eldridge (J.), *Getting the message*, Londres, Routledge, 1993, p. 271-304.
- KITZINGER (Jenny).– The methodology of *focus groups* : the importance of interactions between research participants, *Sociology of health and illness*, 16, 1, 1994, p. 103-121.
- KITZINGER (Jenny).– The face of AIDS, dans Markova (I.), Farr (R.), *Representations of health and illness*, Reading, Harwood Academic publishers, 1995, p. 49-66.
- KITZINGER (Jenny).– The ultimate neighbour from hell ? : stranger danger and the media representation of « paedophilia », dans Franklin (B.), *Social policy, the media and misrepresentation*, Londres, Routledge, 1999, p. 207-221.
- KITZINGER (Jenny).– Media templates : patterns of association and the (re)construction of meaning over time, *Media, culture and society*, 22, 1, 2000, p. 64-84.
- KITZINGER (Jenny).– Transformations of public and private knowledge : audience reception, feminism and the experience of childhood sexual abuse, *Feminist media studies*, 1, 1, 2001, p. 91-104.
- KITZINGER (Jenny), MILLER (David).– African AIDS : the media and audience beliefs, dans Aggleton (P.), Davies (P.), Hart (G.), *AIDS : rights, risk and reason*, Londres, Falmer press, 1992, p. 28-52.
- KITZINGER (Jenny), FARQUHAR (Clare).– The analytical potential of « sensitive moments » in focus group discussions, dans Barbour (R.), Kitzinger (J.), *Developing focus group research : politics, theory and practice*, Londres, Sage, 1999, p. 156-172.
- MILLER (David), KITZINGER (Jenny), WILLIAMS (Kevin), BEHARRELL (Peter).– *The circuit of mass communication : media strategies, representation and audience reception in the AIDS crisis*, Londres, Sage, 1998.
- MOSCOVICI (Serge).– The phenomenon of social representations, dans Farr (R.), Moscovici (S.), *Social representations*, Cambridge, Cambridge university press, 1984.
- MOSCOVICI (Serge).– Introductory address, *Textes sur les représentations sociales*, 2, 3, 1992, p. 1-170.
- WATERTON (Claire), WYNNE (Brian).– Can focus groups access community views ?, dans Barbour (R.), Kitzinger (J.), *Developing focus group research : politics, theory and practice*, Londres, Sage, 1999, p. 127-143.
- WATTS (Mike), EBBUTT (Dave).– More than the sum of the parts : research methods in group interviewing, *British educational research journal*, 13, 1, 1987, p. 25-34.

<http://www.bulletindepsychologie.net>

Pratiques de tutelle et pratiques de soin : ambiguïtés du rapport à l'argent

Richard GAILLARD *

La France possède, depuis 1804, un Code civil qui règle et organise une partie non négligeable de la vie quotidienne de ses habitants. Produit des législateurs, le Code civil détermine libertés ou droits de la vie civile et, régulièrement, certaines de ses lois sont réformées, modifiant d'une façon ou d'une autre des règles de fonctionnement civil.

Le début de l'année 2002 fut la période d'un projet de réforme de ce type. Il s'agit du projet de réforme de la loi du 3 janvier 1968 déterminant les tutelles aux personnes dites « majeurs incapables ». Il concerne un domaine du droit qui touche, bien que de manière très discrète et souvent méconnue, le statut de certaines personnes relevant des institutions de la santé mentale.

La réalité quantitative des tutelles (leur nombre, en pleine explosion, marque un particularisme national) et ce projet de réforme, encore au stade embryonnaire, nous offre l'occasion de mettre en lumière un certain nombre de questions sur ces dispositifs tutélaires. Si le cadre de mise en œuvre des tutelles aux majeurs relève du domaine juridique, ces tutelles intéressent aussi les psychologues. Tant par les questions de soin ou les caractéristiques psychiques des « majeurs » concernés, que par les enjeux psychosociologiques qui les entourent, ces dispositifs peuvent être ainsi éclairés par d'autres grilles de lecture que celle du droit.

Après avoir brièvement rappelé ce que sont les tutelles, les populations concernées par ces dispositifs et leurs points de contact avec les pratiques de la santé mentale, nous montrons qu'une absence de prise en compte des processus psychiques liés à l'argent et à la psychose entraîne, chez les tuteurs, une gestion seulement rationnelle des budgets qui deviennent, alors, pour ces professionnels, des « garde-fou ». Les significations psychiques associées à l'argent interrogent sa seule gestion rationnelle par les tuteurs et posent la question de la collaboration avec les soignants. L'hypothèse de la psychose et les implications de sa prise en charge soulignent, d'une autre façon, les enjeux d'une collaboration entre tuteurs et soignants, et permettent de conclure à la nécessité de repenser cette collaboration.

Les éléments que nous présentons dans cet article sont extraits d'une recherche plus large. Nous nous intéressons ¹, depuis 1999, aux dispositifs tutélaires et aux acteurs agissant dans leur cadre. Particulièrement, dans une articulation des perspectives psychique et sociale, nous cherchons à élucider la situation des professionnels intervenant sur ces dispositifs et les significations qu'ils construisent à son égard. Au regard de ce terrain d'étude, structuré sur trois domaines, le droit, la psychiatrie et la protection sociale, notre problématique générale de recherche s'appuie sur des théories de psychologie, de psychologie sociale et de sociologie. Les éléments que nous présentons dans cet article n'en sont qu'un extrait. Ils se limitent aux rapports qu'entretiennent les professionnels des tutelles avec leur public.

Méthodologiquement, pour cette recherche, nous avons utilisé plusieurs outils psychosociologiques qualitatifs. Pour le recueil de nos matériaux, des entretiens (individuels, de groupes), des observations de pratiques professionnelles et des collectes de documents institutionnels ont constitué les principaux moyens d'investigation. Les personnes rencontrées furent, pour l'essentiel, des professionnels, au statut de tuteur, exerçant depuis plusieurs années. Répartie sur l'ensemble du territoire national, notre population était composée de 80 personnes. Vingt tuteurs furent rencontrés en entretien individuel et, parfois, accompagnés sur le terrain, lors de visites au domicile des personnes protégées. Soixante s'exprimèrent lors d'entretiens collectifs, par sous-groupe de 6 à 8.

Qu'il s'agisse des entretiens, des observations et des documents, les éléments issus de notre recueil de matériaux ne constituaient pas, par eux-mêmes, des résultats. Avant de parvenir aux résultats de la recherche, nous avons effectué une analyse des discours, des observations et des documents. Cette démarche d'analyse avait un double objectif : stabi-

* Université d'Angers, Département de psychologie
<richard.gaillard@wanadoo.fr>

1. Le cadre de cette recherche est une thèse de doctorat portant, notamment, sur les significations imaginaires (sociales, organisationnelles, groupales et individuelles) propres à cet univers professionnel.

liser le mode d'extraction du sens et produire des résultats répondant aux objectifs de la recherche (Blanchet, Gotman, 1997). Si l'analyse de discours peut comprendre l'analyse linguistique et l'analyse de contenu, c'est à la seconde que nous nous sommes référés. À la différence de la première, qui a comme objet les structures langagières, la seconde permet l'étude du sens des discours et des représentations.

Nous avons utilisé, précisément, dans notre recherche, trois types d'analyses de contenu : l'analyse par entretien, l'analyse thématique et l'analyse des documents et des observations. Avec la première, l'entretien fut étudié dans sa cohérence interne. L'analyse thématique porta, elle aussi, sur les entretiens mais chercha, cette fois, la cohérence thématique inter-entretiens (Blanchet, Gotman, 1997). Ces deux démarches d'analyse, interne et inter-entretiens, furent pertinentes dans la mesure où elles furent combinées et articulées. Le troisième type d'analyse nous amena à étudier les documents collectés et le produit de nos observations² pour en extraire les éléments susceptibles de constituer des points intéressants pour notre recherche.

TUTELLES ET POPULATIONS CONCERNÉES : POINTS DE RENCONTRE AVEC LA SANTÉ MENTALE

La loi du 3 janvier 1968, relative aux incapables majeurs, suppose des liens importants entre les pratiques de la santé mentale et celles des tutelles. Ainsi, sans être exhaustif, un bref arrêt sur les objectifs, les causes de protection juridique et sur les personnes concernées par ce type de protection peut l'illustrer.

Un objectif et un cadre commun à toutes les tutelles aux majeurs peuvent être identifiés : protéger dans un cadre juridique. À ce jour, une personne majeure³ est mise sous tutelle lorsqu'elle est estimée dans l'incapacité de s'assumer seule. La loi de 1968 en vigueur formule les causes d'une mise sous tutelle dans l'article 490 du Code civil : « lorsque les facultés mentales sont altérées par une maladie, une infirmité ou un affaiblissement dû à l'âge, il est pourvu aux intérêts de la personne par l'un des régimes de protection prévus ». Les mêmes régimes de protection sont applicables aux altérations des facultés corporelles, si elles empêchent l'expression de la volonté. De plus, l'altération des facultés mentales ou corporelles doit être, dans tous les cas, médicalement établie après expertise.

La personne majeure, estimée correspondre aux critères de la loi, aura alors le statut juridique « d'incapable » et sera mise sous tutelle. Un professionnel⁴ peut-être mandaté comme tuteur et doit assurer et/ou⁵ contrôler la gestion de tout ou partie des biens et revenus de la personne, la représenter et/ou l'accompagner dans tout ou partie des actes de la vie

civile.

Les personnes qui sont potentiellement concernées par ces dispositifs peuvent être nombreuses, tant la définition des causes à partir des altérations mentales et/ou physiques laisse ouvert un large champ de publics possibles. Les dernières études de recensement des personnes concernées par les tutelles aux majeurs permettent de donner une photographie des populations intéressées. Les résultats de la dernière enquête interministérielle⁶, rendue publique en 1998, faisaient état de 500 000 personnes majeures sous tutelle, soit environs 1% de la population française. Ces dernières années (1990-1996) ont vu leur nombre croître massivement avec une augmentation de 45% en six ans.

2. L'observation et ses produits ne furent envisagés et retenus que sous certaines conditions répondant aux questions épistémologiques posées par ce type de méthode (implication et effets de l'observateur sur le sujet et le contenu de son observation : Devereux, 1980 ; Canter Khon, 1985).

3. Le terme « majeur » s'oppose à celui de « mineur » dans le Code civil. À ce titre, les tutelles peuvent être en direction de mineurs mais renvoient, alors, à des contextes juridiques, familiaux, sociaux différents que nous n'étudierons pas ici. Même si le droit des mineurs est proche, dans ces considérations, et précède celui des adultes, nous nous centrerons sur les lois en direction de ces derniers.

4. Ces professionnels, différents des tuteurs familiaux que nous n'avons pas étudiés, sont identifiés sous le vocable juridique de tuteur et de délégué à la tutelle. La loi de 1968 distingue le tuteur, personne morale et personne physique. Derrière ce vocable juridique, il faut saisir que le tuteur pourra être une organisation tout autant qu'un individu. Dans le cas d'une organisation, cas le plus fréquent (les tuteurs privés existent mais sont en nombre réduit), celle-ci, personne morale, va déléguer à ses salariés le mandat de tuteur. Il s'agira alors de délégués à la tutelle. Pour notre écrit, nous utiliserons le vocable générique de tuteur.

5. Il existe plusieurs niveaux, progressifs, de tutelles aux majeurs (sauvegarde de justice, curatelle, tutelle) et le degré de contrôle et de protection du tuteur ou du délégué suit la croissance du type de tutelle mis en œuvre.

6. En 1997, le ministère de la Justice, celui de l'Emploi et de la Solidarité et celui de l'Economie, des Finances et de l'Industrie ont demandé à leurs inspections générales d'évaluer le dispositif tutélaire. Dans leur rapport, rendu public au mois de novembre 1998, les trois inspections ont proposé des modifications profondes dans la nature, la mise en œuvre, le financement et le contrôle des mesures civiles et sociales de protection des majeurs. Un groupe de travail interministériel a succédé, en juin 1999, aux trois inspections générales. Il a émis des propositions et des recommandations. Ces recommandations sont contenues dans un rapport d'étape, remis le 17 novembre 1999. Le travail s'est poursuivi par de nouveaux échanges au cours des mois de février et mars 2000. Nous faisons donc, ici, référence aux rapports d'étude, présentés entre juillet 1998 et avril 2000, qui rendent compte des propositions et des recommandations du groupe de travail interministériel. (Foucauld, Joly, Froment, et coll., 1998).

La photographie de la population des majeurs, dans cette étude interministérielle de 1998, se faisant à partir de l'âge, des revenus, de la situation professionnelle des personnes et des causes de la mise sous tutelle, les auteurs concluent leur présentation par le profil suivant : le profil type du majeur protégé laisse entrevoir un quinquagénaire aux faibles revenus (sans emploi), atteint d'une altération plus ou moins grande de ses facultés mentales. Les éléments présentés différencient et quantifient la population des majeurs à partir des catégories suivantes : altérations mentales et/ou physiques mal caractérisées (39,5%), surendettement, prodigalité (21,1%), troubles psychiques (15,8%), débilité légère ou profonde (15,8%), psychoses maniaco-dépressives (7,9%), autres (7,9%), démence sénile (5,3%).

Qu'il s'agisse donc du contenu de la loi du 3 janvier 1968 (altérations expertisées) ou des populations concernées, les pratiques des tutelles aux majeurs peuvent, *a priori*, rencontrer celles relevant de la santé mentale et une collaboration peut-être présumée entre tuteurs et soignants. En considérant les enjeux liés à l'argent et à la psychose, nous allons voir en quoi cette collaboration peut poser actuellement question.

SIGNIFICATIONS PSYCHIQUES DE L'ARGENT ET GESTION RATIONNELLE

Notre présentation sommaire des tutelles aux majeurs indique que la protection visée dans ces dispositifs passe, notamment, par celle des revenus et des biens. Le tuteur intervient sur les actes de la vie civile mais, aussi, sur la gestion du budget des personnes sous tutelle. Cette gestion de l'argent est un des moyens, que possède le tuteur, pour protéger la personne « incapable ». C'est sur ce niveau d'action du tuteur que nous souhaitons, tout d'abord, nous arrêter, ainsi que sur les significations psychiques qui l'accompagnent.

Si l'argent est le grand absent des sciences de l'homme (Moscovici, 1988), les différents travaux à son sujet vont, néanmoins, dans un sens similaire : l'argent n'est pas un objet réservé à l'économie et les rapports entretenus avec lui ne relèvent pas tous de la rationalité comptable. L'argent est particulier car, moyen économique objectif, il est aussi l'objet d'investissements psychiques considérables pour tout sujet. Il ne se résume pas à ce moyen d'échange monétaire dont la seule perspective comptable et rationnelle suffit à expliquer la place qu'il prend dans la vie d'un individu. Ses mystères sont aussi à élucider dans la psychologie (Simmel, 1900).

La psychanalyse a montré, depuis longtemps (Freud, 1894), combien l'argent, dans le développement et la vie psychique, occupe des fonctions et supporte des significations importantes. Ainsi, la

théorie psychanalytique souligne, dès les premières conceptualisations freudiennes, que l'argent est, pour l'inconscient de tout sujet, situé dans un rapport d'équivalence symbolique avec les notions d'excrément, de cadeau, de pénis et d'enfant (Arnaud, 1999). Les travaux de Ferenczi (1913), en posant la question : comment et dans quelle mesure l'expérience individuelle favorise-t-elle la transformation de l'érotisme anal en intérêt pour l'argent ? vont dans un sens identique.

Si l'érotisme anal reste, cependant, partiel dans l'explication des enjeux psychique liés à l'argent (Barus-Michel, 1999), on peut retenir que la place et les significations que prend l'argent vont dépendre de la problématique psychique de la personne et de ses singularités. Reiss-Schimmel⁷ le confirme : l'utilisation de l'argent nécessite une maturation psychique qui permette de pouvoir séparer l'acte de vente et l'acte d'achat, ce qui n'existe ni dans le vol ni dans le troc. Cette opération suppose l'assimilation de la notion de délai dans le fonctionnement psychique. De fait, c'est la dimension de la temporalité dans son ensemble qu'il faut avoir intégrée car il est nécessaire, ici, de savoir inscrire ses désirs dans le temps sous forme de projet (Reiss-Schimmel, 1999).

En considérant, par exemple, que certaines personnes sous tutelle peuvent relever, notamment, d'une psychose et que cette forme de psychopathologie se structure sur une problématique de la jouissance, les exigences de temporalité du désir dans l'utilisation d'une forme monétaire abstraite qu'est l'argent, vont alors résonner de façon aiguë.

S'il ne s'agit pas, ici, de critiquer la logique comptable et rationnelle pour elle-même, ces brefs éléments théoriques montrent comment une recherche de sens et une compréhension des désirs peut se distinguer d'une conception objective et comptable de l'argent. Elles indiquent, aussi, de quoi les tuteurs peuvent se trouver privés s'ils n'usent que de la seconde. Les lois mandatent les tuteurs à pourvoir aux intérêts des majeurs mais, si leur interprétation de cet objectif ne se réfère qu'à cette logique comptable, leur rapport avec les personnes sous tutelle pourra s'en trouver aveuglé et les éloigner d'un niveau de signification psychique et, donc, d'une collaboration avec les soignants.

Avant d'envisager cette réalité dans le cadre de nos résultats, il nous faut aborder quelques aspects de la psychose et de sa prise en charge possible. Ils insistent, d'une autre façon, sur les enjeux d'une non collaboration entre tuteur et soignants.

7. Nous renvoyons aussi aux travaux de Borneman (1978) pour des apports théoriques psychanalytiques relatifs aux questions d'argent.

**ENTRE ATTITUDES DÉFENSIVES
ET CONSTELLATIONS
TRANSFÉRENTIELLES : ENJEUX
D'UNE ABSENCE DE COLLABORATION
DES TUTEURS ET SOIGNANTS**

Le rapport d'enquête a mis précédemment l'accent sur une perspective nosographique qui situait notamment les personnes sous tutelle dans le registre de la psychose. En n'oubliant pas la prudence que nécessite toute nosographie (Monzani, 2001)⁸ et la complexité des psychoses⁹ ou la référence à cette notion, nous nous proposons de la prendre comme second point d'ancrage pour élucider les rapports tuteur-majeur protégé-soignant. Mettre l'accent sur cette caractéristique psychique éventuelle des « majeurs », c'est souligner que les tuteurs sont confrontés au suivi, à l'accompagnement et au contrôle¹⁰ de personnes dont le rapport au monde est d'un registre différent, pouvant être considéré comme anormal, voire affolant. Or, les enjeux contenus dans ce type de perspectives relationnelles sont considérables car ils peuvent renvoyer à deux types d'attitudes opposées : une forme de défense ou une volonté de soin.

Si nous ne développons pas ici l'importance des enjeux liés à la question des rapports à la folie, tant au niveau psychique (Freud, 1919), qu'au niveau social (Foucault, 1968 ; Jodelet, 1989), il nous semble important de rappeler qu'ils marquent, très probablement, la relation tuteur - majeur. Les écrits psychanalytiques, sociohistoriques ou psychosociologiques, dont la présente liste n'est pas exhaustive, insistent tous sur un point important pour notre propos. Les relations avec des personnes dites ou perçues comme « folles » ne se font pas sans la mise en œuvre de défenses psychiques, de théories implicites psychosociales ou de régulations sociales normatives. L'enjeu est le suivant : cadrer et maintenir, à défaut de le faire disparaître, cet aspect de l'humain porteur d'étrangeté et d'inquiétude tant pour l'intégrité psychique que sociale.

Si l'hypothèse de la psychose est pertinente, ce type de structuration psychique fonde des rapports transférentiels puissants, altérant, nécessairement, les professionnels en relation avec des personnes « psychotiques ». Delion (2000) estime, par exemple, que la psychose doit, pour être prise en charge, rencontrer une constellation transférentielle structurante afin que le patient puisse s'y appuyer. L'enjeu, pour le soignant, étant d'avoir recours, en lui-même, à des qualités intensives, de se transformer suffisamment pour s'adapter à l'autre, mais pas trop pour ne pas perdre son identité. Oury (1992) insiste, lui, sur le fait que, soignant ou non, l'environnement proche du psychotique constitue la constellation transférentielle sur laquelle il faut travailler. Or, les tuteurs, acteurs importants de cet environnement, sont confrontés, de fait, à ce versant psychotique¹¹.

De ce fait, un travail de collaboration, condition minimum d'un travail sur une constellation transférentielle, semble s'imposer. En l'absence de ce travail de collaboration avec les équipes soignantes, le tuteur pour se défendre de ses propres angoisses et de celles des personnes protégées, peut mettre en œuvre une rationalité excluant les perspectives d'une signification psychique. Or, ce rapport, transférentiel s'il en est, induit une polysémie de sens dans la relation et l'absence de collaboration avec les soignants interdit aux tuteurs d'au moins soupçonner l'existence de cette pluralité de sens. La situation de tutelle peut apparaître, donc, comme une rencontre entre deux types d'individus (tuteurs et personnes confrontés à une tutelle) ne partageant pas la même réalité, réalité probablement et réciproquement méconnaissable.

Pour mettre en œuvre ces perspectives problématiques sur les rapports entre tuteurs, personnes sous-tutelle et soignants, nous allons les confronter avec des éléments obtenus sur le terrain des pratiques tutélaires. Notre recherche nous a amené, en effet, à constater que ces perspectives trouvent des éléments de confirmation dans les analyses de contenu des discours et des pratiques des tuteurs rencontrés.

**L'ARGENT, « GARDE-FOU » DES TUTEURS
FACE À LA PSYCHOSE**

Pour étudier ces perspectives, nous allons nous appuyer sur des éléments recueillis auprès de ces professionnels. Ils portent sur leur pratique professionnelle, leur rapport avec les personnes suivies et sur la place qu'y occupe l'argent.

Les premiers éléments que nous pouvons apporter rèvent une situation contrastée. Tout d'abord et en

8. L'auteur indique combien est illusoire l'entreprise que celle de prétendre tout ranger dans des catégories, notamment quand il s'agit de cerner la complexité infinie du psychisme. À vouloir tout classer, on peut facilement échouer dans son entreprise et se perdre dans le labyrinthe de distinctions qu'on a soi-même créé (Monzani, 2001, p. 3-12).

9. Le concept de psychose est pris, le plus souvent, dans une extension extrêmement large de sorte qu'il recouvre toute une gamme de maladies mentales, qu'elles soient manifestement organiques ou que leur étiologie dernière reste problématique (Laplanche, Pontalis, 1984).

10. En référence au mandat judiciaire qui cadre les mesures de tutelles et qui détermine globalement les missions du tuteur.

11. Avec des conséquences transférentielles fortes, sinon d'altérité, dans la relation, les tuteurs peuvent donc se trouver isolés, face à ces processus psychiques, en l'absence de collaboration avec des tiers soignants. Pire, la loi leur interdirait, si nous la poussons à l'extrême, d'en faire un des objets de travail et d'étayage de la relation avec le majeur. La démarche prenant en compte une constellation peut être comprise, en effet, comme contraire aux principes de la loi de 1968 qui fonde une séparation entre le soin et la protection judiciaire.

écho avec ce que nous venons d'envisager du point de vue des psychoses, il faut souligner que nombreux sont les tuteurs à nous avoir signalé leur grande difficulté avec les personnes qu'ils considèrent comme « psy », c'est-à-dire des personnes relevant de la psychiatrie. Les rapports des tuteurs avec « ce type de personnes » semblent source d'angoisse et résonne avec le fait qu'un grand nombre d'interviewés a souligné le manque de lieux d'analyse de leur pratique ; ce besoin prégnant d'espaces de parole pouvant être le signe de l'altération contenue dans la rencontre avec des personnes psychotiques. Par là, semble être interrogée une non-collaboration entre les tuteurs et les soignants qui pourraient être des tiers aidants dans la relation et le travail tutélaire.

D'un autre côté, un certain nombre de tuteurs put aussi nous dire qu'ils se refusaient à toute information sur la situation mentale des personnes majeures et, dans ce cas, suivaient scrupuleusement la loi quant à la séparation de la protection et du soin.

Cependant, qu'il soit isolé et en demande d'espace d'élucidation sur les enjeux transférentiels liés à la psychose, ou que son souhait insiste sur une séparation entre protection juridique et soin mental, tout tuteur peut-être confronté à des personnes délirantes, lui adressant des désirs dont il ne sait que faire. Les tuteurs peuvent, alors, être totalement démunis face à l'étrangeté des majeurs et être pris dans un rapport transférentiel dont ils ne saisissent pas ou peu la signification. C'est à ce stade que l'argent peut prendre une place tout à fait particulière dans les relations entre tuteurs et personnes protégées.

Nous allons suivre M. Thierry pour en donner une illustration. Avec lui, nous verrons de quelle façon une seule perspective budgétaire rationnelle peut faire écran à d'autres types d'analyse. Plus encore, avec ce tuteur, nous pourrions envisager combien la rationalité comptable, dans le travail avec les personnes, sur le budget, peut servir de mode de résolution à l'ambiguïté issue du non-rapport avec les soignants et au caractère potentiellement affolant du public que rencontrent ces professionnels de la tutelle.

Discours et pratiques de M. Thierry, tuteur

M. Thierry nous expliqua, lors d'entretiens sur sa pratique et l'argent, qu'il pouvait utiliser le budget comme « garde-fou, comme fil conducteur de la relation quand les autres, tentés, sont trop délicats ». Précisément, voici comment il le formule et l'explique. L'argent, dans la pratique de M. Thierry, l'intéresse comme tiers. Il permet, selon lui, de ne pas être en relation « directe avec les majeurs » et joue le rôle de support dans le travail d'accompagnement. Une relation « uniquement éducative est, en effet, plus difficile car la relation n'a pas d'autre support qu'elle-même. L'argent fixe ce sur quoi travailler et ce sur quoi tisser la relation ».

La gestion budgétaire rationnelle, fil conducteur, peut, cependant, devenir implicitement la principale grille de lecture des situations pour les tuteurs tant elle est structurante et rassurante, face à l'étrangeté de la psychose. La description d'une visite qui suivit l'entretien avec M. Thierry peut permettre de le comprendre.

Cette visite eut lieu chez un jeune homme avec qui M. Thierry avait beaucoup de difficultés, « notamment pour le restreindre dans ses achats » nous dirait-il, avant la rencontre. Ce jeune homme, que M. Thierry nous décrit comme psychotique, est suivi par une psychologue avec laquelle M. Thierry a peu de rapports. Ce jour-là, ce jeune homme qui, selon M. Thierry, est perpétuellement insatiable (« tant en matière de femmes, que d'argent ») exprima une difficulté pour gérer son budget et, surtout, ses dépenses. Ce jeune homme fit part du fait que telle somme, par exemple, n'était pas déductible car « ce n'était pas pour lui mais pour son cochon d'Inde... ». Face à cette forme particulière de comptabilité, considérée par M. Thierry comme erronée, ce dernier intervint de la façon suivante : « vous ne pouvez dépenser plus que vous n'avez, il faut compter... il faut additionner et soustraire vos dépenses ou achats... ». Cette forme de propos constitua l'ultime niveau d'intervention de M. Thierry. Il insista sur la question du calcul et de l'équilibre du budget, même si d'autres éléments, dans le comportement du jeune homme, pouvaient relativiser la pertinence de cet unique registre.

Pour M. Thierry, s'expliquant après coup sur cette visite, les difficultés du jeune homme, face à son budget, sont de l'ordre du calcul et ne peuvent se résoudre, ou se gérer, que par une démarche d'aide au calcul. Un détail, pourtant, pourrait permettre de penser autrement. Si cette personne ne soustrait effectivement pas certaines dépenses de ses soldes mensuels, outre le fait qu'elle considère que telle ou telle n'était pas pour elle « mais pour son cochon d'Inde... », ce qui fournit une première explication sur son raisonnement budgétaire, elle semblait, néanmoins, capable de compter. En effet, après avoir fait plusieurs demandes supplémentaires d'argent (pour le coiffeur, « il faut que je me fasse beau... », pour son jardin « parce que c'est mon unique activité » dirait-il), ce jeune homme, en fin d'entretien, fit une dernière demande. Possédant une voiturette, véhicule avec lequel il fait beaucoup de déplacements, il fit remarquer à M. Thierry qu'il fallait faire la vidange. Il reprit des factures d'entretien et fut capable de dire, très précisément, le nombre de kilomètres restant avant la prochaine vidange. Au regard du fait qu'il fallait la faire tous les 15 000 kilomètres, cette vidange devait se faire dans moins de 50 kilomètres. Ce jeune homme savait donc apparemment quelque peu compter. Il semblait capable de soustraire les kilomètres parcourus à ceux possibles entre deux vidanges.

Les difficultés de soustraction sur le budget n'auraient donc pas comme unique explication une incapacité intellectuelle liée à la pratique des mathématiques. Elles pourraient, aussi, s'étudier à partir de la signification que prend telle dépense, telle recette et au regard de celle que prend l'argent, de manière générale, dans ses manipulations (achats, coûts...). Pour ce jeune homme, ce qu'il compte (argent ou kilomètres dans cet exemple) peut être déterminant pour la comptabilité effectuée. Échangeant, après la visite avec M. Thierry, sur cette probabilité, il estima que ce jeune homme agissait ainsi par ruse, pour obtenir de l'argent en plus.

Quelles que soient les raisons et les capacités de ce jeune homme, il était possible qu'il sache compter et cette possible capacité venait interroger la conception de M. Thierry en termes univoques d'apprentissage des mathématiques. Une autre démarche, prenant en compte les significations psychiques des dépenses ou achats, ne lui semblait pas pertinente comparée à celle du budget rationnel et il est probable qu'un travail de collaboration avec la psychologue aurait pu ouvrir cette perspective.

CONCLUSION

La logique comptable, dans sa rationalité, se distingue¹², sinon éloigne, de celle d'une clinique du sujet qui porte sur les significations. La question du désir ou de la signification inconsciente, ou psychique, de l'argent entraîne le tuteur sur des terrains peut-être hors de ses compétences et, certainement, loin des exigences qui sont les siennes et celles de son mandat. Autrement dit, l'argent peut souligner, dans la psychose, la dimension de ses significations psychiques pour l'individu alors que le tuteur, pour les raisons que nous avons données, ne pourra les prendre en compte. La confrontation de ces deux logiques peut avoir des issues tragiques. Les tuteurs sont potentiellement confrontés à une grande violence (à des passages à l'acte) et cette violence a pu déboucher sur le meurtre de ces professionnels. De leur côté, les personnes sous tutelle peuvent, au regard de ce que nous avons vu de l'argent et des désirs, vivre l'action du tuteur de façon aussi très violente et intrusive. Les comportements sécuritaires extrêmes qui se déploient dans les associations tutélaires en sont des symptômes. Ainsi, nombreuses sont les organisations tutélaires dotées de systèmes de surveillance et de protection¹³ pour

tenter de rassurer les délégués fortement insécurisés, mais qui, par déplacement, accentuent la violence liée au fait d'être un « majeur protégé ». S'il est entendu que ces situations de violence ne s'expliquent pas seulement par les paramètres que nous étudions, leur importance nous paraît à prendre en compte.

Nous concluons donc par trois points. Une nouvelle articulation entre le domaine des tutelles et celui du soin pourrait être pertinente pour améliorer leur qualité. Tout en évitant la confusion, les rapports des professionnels de chaque domaine se doivent d'être pensés différemment¹⁴ pour que la protection des personnes sous tutelle, s'il en est, soit effective. Une absence de modification des rapports fait courir deux risques à l'ensemble des individus concernés (majeurs/patients et soignants, tuteurs) : celui où la protection deviendrait majoritairement celles de tuteurs aux dépens des personnes en souffrance, celui où, les tuteurs ne travaillant pas les significations de l'argent en collaboration avec les soignants, une unique perspective rationnelle viendrait combler le défaut de collaboration avec ces derniers. L'enjeu est considérable pour la protection et le soin car, si nous suivons les analyses de Simmel (1900) sur l'argent, ses capacités destructrices de projets fragilisés (tels que la protection et le soin) en font un moyen, en instance de devenir la finalité de toute action, transformant alors les autres finalités en moyens dirigés selon sa logique.

12. Si la logique comptable peut s'assimiler à celle de l'économie, cette dernière ne se rapproche que rarement de la logique psychanalytique ou de celle du sujet. Rebeyrol (1998), articulant psychanalyse et économie politique, indique combien les rapports entre les deux disciplines, conçus comme apports positifs de l'une à l'autre, sont, en faisant peut-être une exception pour la théorie keynésienne, *a priori* inexistantes.

13. Vitres teintées entre les bureaux d'accueils et les bureaux des délégués, sonnettes d'alarmes sous les tables des lieux de rencontres, vigiles et sas de sécurité... Ces dispositifs, en pleine croissance, font parfois dire, avec cynisme de la part de délégués à la tutelle, que « leur service ressemble de plus en plus à une banque protégée qu'à un service de protection pour personnes fragilisées ».

14. Des pistes d'analyses et de propositions allant dans ce sens sont développées dans des travaux portant sur le soin et la prise en charge éducative de personnes en difficulté (Jacobi, Miollan, 2000 ; Lecarpentier, Vaneecloo, 1998).

RÉFÉRENCES

- BARUS-MICHEL (Jacqueline).– L'argent ou la magie de l'imaginaire, dans Bouilloud (J.-P.), Guienne (V.), *Questions d'argent*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999, p. 65-74.
- BLANCHET (Alain), GOTMAN (Anne).– *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Nathan université, 1997.
- BORNEMAN (Ernest).– *Psychanalyse de l'argent*, Paris, PUF, 1978.
- CANTER KHON (Ruth).– Qui a le droit de dire quoi et dans quelles conditions ? dans Boutinet (J.-P.), *Du discours à l'action*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 236-244.
- Code civil*, Dalloz, 2002.
- DEVEREUX (Georges).– *De l'angoisse à la méthode*, Aubier, 1980.
- DELION (Pierre).– Editorial, *Revue de psychothérapie institutionnelle*, n° 27, sept. 2000, p. 4-7.
- FERENCZI (Sandor).– *Œuvres complètes, 2, (1913-1919)*, Paris, Payot, 1978.
- FOUCAULD (Jean Baptiste de), JOLY (Alexandre), FROMENT (Blandine), LAVIGNE (Pierre), SELTENSPERGER (Bernard), TREMOIS (Michel), GRESY (Brigitte), TROUILLET (Pierre).– Rapport d'enquête sur le fonctionnement des dispositifs de protection des majeurs, 1998, <<http://www.justice.gouv.fr/publicat/rapmaj.htm#11>>
- FOUCAULT (Michel).– *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, 1968.
- FREUD (Sigmund).– *Das Unheimliche* [1919], trad. fr., *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.
- FREUD (Sigmund).– *Neurologisches Zentralblatt* (1894), trad. fr., *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.
- GILLES (Arnaud).– Quelques considérations sur la fonction symbolique de l'argent pour la psychanalyse, *Revue internationale de psychosociologie*, 13, 1999, p. 37-49.
- JACOBI (Benjamin), MIOLLAN (Claude).– L'argent, transaction entre la prise en charge éducative et psychothérapeutique, *Neuropsychiatrie enfance adolescence*, 48, 2000, p. 25-31.
- JODELET (Denise).– *Folie et représentations sociales*, Paris, PUF, 1989.
- LAPLANCHE (Jean), PONTALIS (Jean-Baptiste).– *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1984.
- LECARPENTIER (Michel), VANECLLOO (Pierre).– Mesures de réhabilitation des malades mentaux : les tutelles, l'argent, le travail, la citoyenneté, *Pratiques en santé mentale*, 1, 1998, p. 43-48.
- MONZANI (Stéfano).– Les classifications psychiatriques entre théorie et pratique, *Bulletin de psychologie*, 54,1, 2001, p. 3-12.
- MOSCOVICI (Serge).– *La machine à faire des dieux*, Paris, Fayard, 1988.
- OURY (Jean).– Préface, dans Delion (P.), *Prendre un enfant psychotique par la main*, Vigneux, Matrice, 1992.
- REBEYROL (André).– Psychanalyse et économie politique, dans Kaufmann (P.), *L'apport freudien. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Larousse-Bordas, 1998, p. 683-690.
- REISS-SCHIMMEL (Ilana).– Etre et avoir. Stades d'évolution psychique, *Revue internationale de psychosociologie*, 13, 1999, p. 25-35.
- SIMMEL (Georg).– *Philosophie des Geldes* [1900], trad. fr., *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 1987.

<http://www.bulletindepsychologie.net>

Marie-France AGNOLETTI *
Jacky DEFFERRARD*

Schéma de genre et script interlocutoire dans une rencontre galante

La théorie du script interlocutoire repose sur la thèse selon laquelle un individu engagé dans une situation d'échanges interpersonnels suit une logique interactive déterminée par un modèle d'arrière plan. Ce script est une sorte de structure normative qui, lorsqu'elle est activée, donne à chacun, impliqué dans l'interaction, la conduite à tenir par rapport à l'autre, afin d'éviter ou d'esquiver des affrontements éventuels. La conduite n'est pas le comportement *stricto sensu* mais désigne, aussi, les productions verbales qui accompagnent ou suscitent des comportements réels. Ce sont, en effet, de véritables signaux déclencheurs qui vont rendre plus probable l'apparition de certaines séquences comportementales. Ces structures participent d'une régulation sociale générale, en ce sens qu'elles donnent à chacun, dans un ensemble culturel donné, des indications sur la position de l'autre. On peut alors se demander quelle est l'importance de ce type de structure par rapport aux déterminations individuelles ? La variable sexe a-t-elle sa place dans ce type de structure ? Plus concrètement, lorsqu'un homme et une femme sont engagés dans un échange socialement pertinent, comme une rencontre galante, est-ce leur appartenance à une catégorie sexuelle qui va déterminer leur comportement ou bien vont-ils développer des modalités d'échange référées à des rôles masculins ou féminins ?

La recherche sur le script interlocutoire de la rencontre galante qui va être présentée se propose de donner des éléments de réponses à ces questions. Nous examinerons, d'abord, la conception classique de la notion de script, nous envisagerons, ensuite, son application à la rencontre amoureuse, enfin, nous présenterons notre étude du script interlocutoire de la rencontre galante.

DU SCHEMA AU SCRIPT

Bartlett (1995), dans sa théorie de la mémoire, utilise le terme de schéma pour désigner la trame qui permet non seulement la mémorisation mais aussi la compréhension d'histoires ou de scènes de la vie courante. C'est donc une sorte de cadre mental qui permet le rappel et qui sert de base à la compréhension d'évènements. La notion de script, comme celle de grille (Minsky, 1975), constitue une sous classe de la notion de schéma. Le terme a été utilisé pour

rendre compte de séquences d'actions génériques et routinières. Rappelons cette conception.

Le script entre intelligence artificielle et psychologie cognitive

C'est surtout dans les travaux sur l'intelligence artificielle et dans le champ de la psychologie cognitive que cette notion a été vulgarisée, surtout dans les années soixante-dix, avec les travaux de Schank et Abelson (1977). Le script est alors défini comme « une séquence d'actions stéréotypées et prédéterminées qui définit une situation bien connue ». Il est composé de scènes organisées selon un plan préétabli et ordonné « temporellement ». Ainsi, dans le script du restaurant, les auteurs identifient quatre scènes correspondant à quatre moments de ce script : la scène de l'entrée dans le restaurant, la scène de la commande des plats, la scène de la prise du repas proprement dit et la scène de la sortie. Dans cette structure, les comportements du client, du serveur, du cuisinier et de la personne à la caisse sont organisés et coordonnés au point que tout individu entrant dans un restaurant, à l'heure du repas, sera tout de suite identifié comme client potentiel par le serveur qui va l'accueillir comme tel. Il prendra place, examinera les menus, prendra commande, etc. Il y a, dans cette conception, une sorte de saisie globale des comportements comme s'il s'agissait d'un système d'horlogerie microsociale qui coordonne les actions des personnes, d'où l'idée d'un programme de comportements à l'image d'un programme d'ordinateur, qui permettrait à un robot de s'adapter à une telle situation. Dans ce champ de recherche, Mandler et Jonhson (1977), Rumelhart (1980) et Mandler (1984) insistent davantage sur le cadre d'ensemble ou schéma d'évènements, qui permet, par exemple, à des enfants, de bien construire une histoire sur la base de saynètes qu'on leur présente dans le désordre (Mandler, 1984). D'Andrade (1995) participe, aussi, de cette orientation mais donne, comme Fayol (1985), une version du script du point de vue de la compréhension des textes. Pour lui, comprendre un texte, c'est faire référence à un script qui permet d'établir la relation entre les faits qui ne sont pas

* Université Nancy 2, Groupe de recherches sur les communications, 23 boulevard Albert 1er, 54000 Nancy.

littéralement décrits. Il prend l'exemple suivant : Jean passe un examen. Son stylo-plume tombe à sec et son crayon est cassé. Il essaie de trouver un taille-crayon mais n'en trouve pas. Il emprunte alors un stylo à un autre étudiant et, comme il a perdu beaucoup de temps, il doit se dépêcher pour terminer son épreuve. Le professeur lui a enlevé des points parce que c'était mal écrit. Selon D'Andrade, pour comprendre ce texte, il faut faire référence à un script qui permet d'établir la relation entre le fait de manquer d'encre et la difficulté de passer un examen car le texte littéral ne décrit pas cette liaison.

Cadre pour la mémoire, fondement de la compréhension de la vie sociale, système cognitif autonome, le script concerne des situations courantes telles que se lever, aller chez le médecin, faire ses courses au supermarché (Bower, Black, Turner, 1979). Il est cependant possible de considérer que les scripts situationnels peuvent être des artefacts, dans la mesure où les séquences retenues se réfèrent à des situations fortement structurées. Le script décrit par Schank et Abelson concerne, en effet, un type particulier de restaurant et paraît difficilement adaptable à d'autres situations comme la cantine d'usine ou le *self-service* (Sawyer, 2001). On peut alors se demander si ce n'est pas la nature même des activités étudiées, en rapport avec des scènes de la quotidienneté, activités sociales hautement organisées et stéréotypées, qui engendrent l'organisation et l'harmonisation des interactions, suivant un scénario donné qu'on appelle script. En d'autres termes, on peut se poser la question de savoir si ce n'est pas la situation sociale choisie qui entraîne telle ou telle forme d'interaction. Dans cette perspective, la rencontre amoureuse, qui ne se présente pas, *a priori*, comme une situation surdéterminée par un modèle, engendrent-elle des échanges ritualisés identiques et des conduites stéréotypées, suivant l'appartenance à une catégorie donnée ?

Un script de la rencontre amoureuse

La rencontre amoureuse a été étudiée par Rousset (1984), du point de vue des scènes qui la constituent, puis formalisée par Ringwald¹ (1995), suivant le modèle de Schank et Abelson, sous forme de script. Ici, ce ne sont pas les comportements réels ni la façon dont ils sont mobilisés qui sont étudiés. Les auteurs analysent la rencontre amoureuse à travers les récits romanesques, y compris dans les romans « à l'eau de rose », comme ceux de la collection « Arlequin ». Ringwald montre que ce type de rencontre suit un enchaînement de comportements organisé autour de trois scènes principales :

– la scène de l'effet fondée sur la perception de la personne du sexe opposé et les conséquences de cette vision (être ébloui, avoir le vertige...), en bref « le coup de foudre » ;

– la scène de l'échange, qui est le moment où les deux personnes entrent en contact en se parlant ou en faisant un signe. C'est le bavardage ou la conversation galante proprement dite ;

– enfin, la scène du franchissement où les partenaires quittent le monde symbolique, s'embrassent, se prennent la main ou se caressent. Bref, le « passage à l'acte ».

Le script de la rencontre amoureuse peut donc être formalisé puisqu'il possède des « en-têtes », des scènes, il se compose de différents niveaux, chaque scène possède un titre et se caractérise par différentes actions (annexe 1).

Le modèle de Schank et Abelson se révèle, ainsi, pertinent pour rendre compte de la rencontre amoureuse alors qu'il n'y a pas, dans ce cas, un contexte social très structuré. Il semble donc possible d'identifier un script à partir de récits de premières rencontres amoureuses, mais on peut, tout de même, s'interroger au sujet de la pertinence de ce modèle, dans ce type de situation. En effet, les scènes constituantes sont décrites suivant un enchaînement d'actions, tout comme dans un script cinématographique. Le script de la rencontre amoureuse semble « figé » et ce caractère est renforcé par le fait qu'il est construit à partir de récits littéraires. En outre, les scènes et les actions qui s'y déroulent se centrent exclusivement sur les comportements de sujets asexués et tout se passe comme si le contenu des interactions verbales était superfluo, comme s'ils étaient en dehors du script lui-même. Cet aspect réducteur est d'autant plus critiquable qu'il s'agit là d'une situation de rencontre exceptionnelle, tout à la fois intersubjective et sociale, qui nécessite des ajustements singuliers et ténus entre les individus qui ne peuvent, selon nous, se faire sans régulations verbales ou, selon l'expression de Sawyer (2001), sans « improvisation ». Aussi, pour rendre compte de la dynamique qui se produit dans un script, il nous paraît nécessaire d'abandonner le modèle du jeu de rôle pré-programmé et d'introduire une dimension aléatoire, où la prise de parole n'est pas contrainte par un canevas situationnel. Cette dimension aléatoire apparaîtra avec l'étude des interactions verbales d'un script.

UN MODÈLE INTERLOCUTOIRE POUR L'ÉTUDE DES SCRIPTS

Comme Edwards (1994, 1997), Agnoletti et Defferrard (1991, 2002) et Agnoletti (1999) reconsidèrent le modèle du script en tenant compte des éléments langagiers qui s'y produisent. Rappelons, dans un premier temps, cette conception discursive du script avant de nous interroger sur la détermination sexuelle de ce type de structure.

1. Ringwald (Christophe), La notion de script : l'exemple de la rencontre amoureuse, document non publié, Université de Metz, 1995, 70 p.

Production langagière et formulation de script

En s'inscrivant dans une perspective cognitive d'analyse du discours, Edwards veut montrer qu'il est possible d'identifier, dans la conversation, des actions routinières et des événements que l'on peut prédire. Un script n'est donc pas un simple enchaînement de comportements, c'est, aussi, un arrière plan qui organise, d'une manière souple, les échanges conversationnels. Ce nouveau champ de recherche est intéressant puisque c'est, sans doute, la première fois que l'activité conversationnelle va intervenir dans l'étude du script, bien qu'elle reste encore essentiellement descriptive et inférentielle. On suppose la présence d'un script à partir d'un contenu conversationnel. Ainsi, dans la description qu'un individu peut faire d'un après-midi au cours duquel il a fait des courses, on retrouve, en filigrane le script du lèche-vitrine. Dans une perspective proche de celle d'Edwards, Agnoletti et Defferrard (1991, 2002) et Agnoletti (1999) ont introduit la notion de « script interlocutoire ». Ils désignent l'orientation des enchaînements conversationnels produits par des sujets dans une situation sociale non ritualisée (situation potentiellement conflictuelle, situation de première rencontre galante). Leur modèle a été appliqué à des situations où les sujets ne se contentent pas de reproduire des comportements mais élaborent, dans l'échange, un contenu discursif. Ils reprennent, en partie, le modèle de Mandler (1984) qui donne une représentation imagée d'une situation, mais s'en distinguent en demandant aux sujets interrogés de faire parler les personnages impliqués dans la situation. Ainsi, à la différence des épreuves projectives de complètement de dialogue, Agnoletti et Defferrard ne demandent pas à des sujets de fournir une simple réponse à un stimulus verbal (comme c'est le cas dans le test des frustrations de Rosenzweig, par exemple) mais les sollicitent pour produire un enchaînement interlocutoire. Le modèle de base est ternaire et correspond à un échange conversationnel minimal, selon Roulet (1985), en trois tours de parole. Cette différence, liée à la production de la réponse donnée par les sujets, se double d'une réflexion sur le statut du sujet dans les deux perspectives. Dans un cas, on se réfère à la constitution psychologique individuelle d'un sujet alors que, dans l'autre, on a affaire à un sujet capable de se mobiliser pour produire cognitivement les modalités d'un échange langagier, dans une situation sociale non ritualisée. Mais la production de ce type d'échange dépend-elle du sexe des sujets interrogés, ou bien est-elle liée au caractère masculin ou féminin des personnages impliqués dans la situation activant un script ?

Genre et scripts interlocutoires dans une situation de rencontre galante

Le modèle classique du script (Schank, Abelson,

1977 ; Ringwald, 1995, notamment), appliqué à deux situations sociales, nous laisse penser que ce type de structure se déroule suivant des rôles pré-établis, dans lesquels le genre des sujets impliqués n'est pas déterminant au point qu'il n'est pas nécessaire de le préciser. En effet, dans le script du restaurant, on ne précise pas si le rôle du serveur est tenu par une fille ou par un garçon. En outre, dans le script de la rencontre amoureuse, on présuppose qu'il y a deux sujets de sexe opposé, mais ce n'est pas mentionné. On ne sait d'ailleurs pas qui a l'initiative de l'échange, ni quel est son contenu. Dans ces deux exemples, la question du genre des sujets impliqués dans le script n'est pas évoquée et on peut se demander si les scripts mettent en scène des sujets asexués, ou bien s'ils présentent des sujets qui prennent si bien le rôle qui leur est dévolu que toute précision au sujet du genre est inutile. Le modèle du script appliqué à deux situations sociales est un modèle schématique, élaboré à partir de la représentation prototypique d'une situation. On peut alors penser que l'absence d'ancrage empirique fait que les sujets impliqués dans un script sont définis par un rôle et non par leur sexe (le sexe étant compris ici, suivant le sens donné par Unger et Crawford (1993), comme une distinction catégorielle homme/femme). Mais les sujets insérés dans une situation sociale vont-ils se déterminer par rapport à un rôle pré-programmé ou bien vont-ils le renégocier, le redéfinir en présence d'autrui ? Plus précisément, des rôles associés au genre, c'est-à-dire, selon Unger et Crawford (1993), à des attributs masculins ou féminins, vont-ils surdéterminer une rencontre galante ou bien cette dernière se produit-elle suivant des ajustements interlocutoires indépendants du genre des sujets ? C'est à cette question que nous voulons répondre en étudiant le script interlocutoire d'une rencontre non stéréotypée : la rencontre galante.

Ainsi, à la suite de Schank et Abelson (1977), Abelson (1981), Fayol (1985), Fayol et Monteil (1988), Ringwald (1995), pour qui le script est une structure cognitive originale, nous avançons que le script interlocutoire d'une rencontre galante est une structure du même type qui se différencie simplement par le fait qu'elle se manifeste par un enchaînement verbal qui peut traduire une orientation plus ou moins favorable, c'est-à-dire un engagement, une résistance ou une absence d'engagement. Plus précisément, on suppose que des sujets répondants de sexe féminin et des sujets répondants de sexe masculin peuvent produire les mêmes scripts interlocutoires, dans la mesure où ils disposent d'un modèle dont l'arrière plan socio-culturel est identique. En accord avec les résultats obtenus par Agnoletti et Defferrard (2002), on s'attend à ce que les enchaînements interlocutoires traduisent l'attitude des sujets face à la poursuite de la rencontre.

S'il est possible d'identifier des structures

communes (ou bien un cadre d'ensemble), on peut néanmoins avancer, avec Sawyer (2001) que des variations se produiront au sein de ces structures, dont certaines peuvent être déterminées par le genre du locuteur qui engage la rencontre. Le modèle classique de la répartition des rôles sexuels (Bem, 1974, 1977, 1979), ainsi que le modèle des traits stéréotypés pour les hommes et les femmes (Rosenthal, 1968) devraient nous conduire à avancer qu'une rencontre galante a plus de chances d'aboutir lorsqu'elle est engagée par un sujet de sexe masculin, perçu comme actif, aventureux, confiant en soi, et comme ayant moins de chances d'aboutir lorsqu'elle est engagée par un sujet de sexe féminin, considéré comme plus doux, moins aventureux, ayant plus de tact et exprimant des sentiments tendres. Dans cette perspective, il revient à un sujet de sexe masculin d'engager une rencontre suivant des modalités correspondant aux stéréotypes de rôles. Les résultats obtenus par Agnoletti et Defferrard (2002) ne vont pas dans ce sens et, en accord avec ces derniers, on avancera que les scripts interlocutoires d'une rencontre galante ne se produisent pas suivant un modèle de rôles stéréotypés mais peuvent donner lieu à un positionnement énonciatif identique qui ne prend pas en considération l'appartenance sexuelle. Ainsi, des sujets de sexe féminin peuvent activer un script interlocutoire dans lequel elles se situent, sur le plan énonciatif, à la même place que des sujets de sexe masculin. Il en va de même pour les sujets de sexe masculin.

Le modèle concernant le stéréotype de rôles sexuels devrait nous laisser supposer que l'issue de la rencontre sera favorable lorsque les sujets de sexe masculin engageront l'échange avec assurance et confiance en soi, et lorsque les sujets de sexe féminin le feront avec plus de timidité, de douceur et de tact. Or, les résultats obtenus par Agnoletti et Defferrard (2002), ne permettent pas d'aller dans le sens de ce modèle. Dans la présente étude, en accord avec ces derniers résultats, on s'attend à ce que le degré de force illocutoire, utilisé par le personnage qui initie l'échange, ne soit pas associé à un modèle de traits stéréotypés. On suppose, plus volontiers, que les sujets de sexe masculin et les sujets de sexe féminin activeront un script dans lequel le degré de force illocutoire utilisé n'est pas associé à un stéréotype de rôle, mais un script qui favorise une issue de rencontre favorable.

MÉTHODE

On présente, à des sujets, une rencontre mettant en présence deux personnes de sexe opposé (annexe 3). Cette situation est introduite par un énoncé qui donne le contexte de la situation et la consigne : « Monsieur P. croise M^{lle} F. et la trouve bien à son goût. Il l'aborde. Poursuivez dans les bulles 3 et 4, l'échange commencé en 2 ».

Quatre vignettes illustrent ensuite la chronologie

de la rencontre. La première présente l'interpellation d'un des personnages impliqués dans la rencontre. La deuxième vignette illustre l'amorce du dialogue entre les personnages. Par exemple : « Mademoiselle ! Tenez... Prenez cette fleur et venez, je vous offre un verre ! » Les troisième et quatrième permettent à chacun des personnages présents dans les vignettes de s'exprimer à tour de rôle. La tâche des sujets consiste à poursuivre l'échange initié, dans deux tours de parole suivants.

Opérationnalisation des variables indépendantes.

En accord avec le double codage de Paivio (1976), qui prend en compte les aspects verbaux et imagés dans la représentation et le traitement d'objets, nous avons introduit, dans le dessin des vignettes, des éléments langagiers et des éléments visuels. Ces deux types d'indications ont été représentés de la façon suivante.

Variables intra-vignette concernant l'expression faciale des sujets et l'énonciation

Pour ce qui concerne les éléments visuels, on a représenté, sur les vignettes, les personnages impliqués dans le scénario en leur attribuant des expressions faciales qui expriment un état psychologique. Ainsi, une personne timide était illustrée avec les sourcils descendants, des gouttes de sueur perlant autour de son front et une expression générale témoignant d'un manque d'assurance. Un sujet plus sûr de lui avait un visage qui exprimait la satisfaction, des sourcils relevés, un regard vif et accrocheur et une expression générale traduisant une certaine audace.

Les éléments langagiers sont en accord avec les aspects visuels. Pour mentionner un manque d'assurance, ou un certain aplomb, nous avons utilisé des formes singulières d'écriture des mots, en référence aux dessinateurs (Hergé, Frankin, Tardi) qui mettent, généralement, en harmonie le graphisme d'un texte et les expressions faciales des personnages. La pragmatique linguistique (Vanderveken (1988), Trognon, Ghiglione (1993), donne, également, des indications sur la façon dont on peut formuler des énoncés contenant des marqueurs de force illocutoire comme un ordre, une injonction, le compliment... Dans cette perspective, le mode du verbe, l'intonation et les signes de ponctuation sont des indicateurs du degré de force illocutoire. Partant de ces deux conceptions, H. Baruléa a dessiné le premier locuteur en établissant une concordance entre la manière de parler et l'expression faciale du sujet locuteur. Ainsi, une expression timide qui présente les signes décrits plus haut, est associée à une force illocutoire faible, c'est-à-dire une intonation hésitante illustrée par de petits caractères, de nombreux points de suspension et la présence de nombreux « heu... » Une expression assurée est

caractérisée par de gros caractères énoncés avec un débit de parole régulier et une intonation sûre, illustrée par des points d'exclamation.

La variable sexe des sujets

Les personnages présents dans les vignettes, un garçon et une fille dans chaque cas, sont représentés avec des caractéristiques conventionnelles d'expression du genre. Ainsi, la fille est vêtue d'une robe, possède des boucles d'oreille, des chaussures à talons et porte un sac en bandoulière sur l'épaule droite et un cartable dans sa main gauche. Le garçon, quant à lui a des cheveux courts et est vêtu d'un polo, d'une veste et d'un pantalon. Il tient une mallette dans sa main gauche. Qu'il s'agisse du garçon ou bien de la fille, l'entrée en contact se fait en offrant une fleur.

On obtient ainsi quatre situations expérimentales de première rencontre, suivant un plan 2x2, avec la force illocutoire initiale (deux modalités) et le sexe du premier locuteur (deux modalités).

Nous comparerons, en outre, les réponses données par un groupe composé de filles aux réponses données par un groupe de garçons.

Le script interlocutoire comme variable dépendante

L'appréciation de la variable dépendante « script interlocutoire », est à rapporter aux différents enchaînements produits par les sujets compte tenu des variables indépendantes présentes dans les vignettes (force illocutoire, au premier tour de parole, et au sexe du premier locuteur). Pour mesurer cette variable on a procédé à une analyse du contenu des enchaînements produits. En effet, dans la mesure où les sujets ont répondu en respectant le double codage, c'est-à-dire en introduisant, dans leur réponse, des critères graphiques correspondant à une force illocutoire donnée, il nous a semblé pertinent de nous intéresser au contenu des réponses, de manière à identifier des conduites possibles (le langage pouvant être conçu comme l'expression symbolique d'une conduite) et, parmi elles, celles qui sont plus ou moins probables. Cette analyse de contenu a permis d'identifier des conduites favorables et défavorables aux deuxième et troisième tours de parole, que nous présentons comme une acceptation ou non de l'échange engagé et, nécessairement, du contenu qui s'y rapporte. Conformément au codage effectué par Agnoletti et Defferrard (2002), apparaissent différents enchaînements interlocutoires que nous présentons dans le tableau 1 et dont nous donnons, en annexe 2, des exemples. Nous caractériserons chaque possibilité de réponse en fonction de la relation interpersonnelle initiée, maintenue ou fermée. Pour reprendre le vocabulaire de l'ethnométhodologie, nous parlerons de lignes, par analogie à la technologie des communications téléphoniques.

« Prendre la ligne » et « maintenir la ligne » indiquent des attitudes favorables et le fait de poursuivre l'échange, de s'y engager de manière favorable. « Nég. Prendre la ligne » et « fermer la ligne » renvoient à une rupture de l'échange et/ou une volonté évidente de ne pas entrer dans l'interaction.

Deuxième tour de parole	Troisième tour de parole
Prendre la ligne	Maintenir la ligne
Prendre la ligne	Fermer la ligne
Nég. Prendre la ligne	Maintenir la ligne
Nég. Prendre la ligne	Fermer la ligne

Tableau 1. Enchaînements interlocutoires

Mesure de la proximité entre les sujets répondant et le sujet de la vignette

Cette mesure devrait nous permettre d'identifier la façon dont les sujets de sexe masculin et les sujets de sexe féminin se sont placés au regard du personnage présent dans la vignette. À l'instar de Schönbach (1990) qui a utilisé la méthode des vignettes, nous avons procédé à des mesures *a posteriori*. Nous avons, pour cela, élaboré un questionnaire de rapport d'état mental (Delhomme, Meyer, 1997), dans lequel différentes propositions devaient être évaluées sur une échelle de type Likert (en cinq points). Une première mesure devait nous permettre d'identifier la plus ou moins grande proximité entre les sujets répondant et les personnages présents dans les vignettes. Cette mesure porte, à la fois, sur le sujet qui amorce l'échange et qui est présenté dans les vignettes une fleur à la main (il s'agit donc d'un sujet qui offre) ainsi que sur le sujet qui est récepteur du message (ou sujet qui reçoit). Toute référence à une terminologie du type identification a été volontairement neutralisée. La seconde mesure devait nous permettre d'identifier la place à laquelle les sujets interrogés auraient aimé se trouver et, comme précédemment, ils devaient répondre en regard de celui qui offre ou bien de celui qui reçoit.

Ce questionnaire a été testé auprès d'un groupe de 30 sujets avant d'être soumis à la population interrogée.

PARTICIPANTS ET PROCÉDURE

Les planches, sur lesquelles figurent les vignettes, ont été distribuées par des étudiants inscrits en deuxième et troisième cycle de psychologie auprès de deux populations de sujets : des étudiantes inscrites en premier cycle littéraire, à l'université, et des étudiants inscrits en STAPS. Les sujets ont entre 19 et 25 ans et ont accepté de participer. Au total nous avons interrogé 106 sujets de sexe masculin et 76 sujets de sexe féminin. Chaque sujet recevait une planche comportant la série de vignettes et un questionnaire. Un sujet de sexe masculin pouvait remplir une planche sur laquelle le premier locuteur était une

femme et un sujet féminin pouvait remplir une planche dans laquelle le premier locuteur était un garçon. La répartition des planches était la suivante : 42 sujets de sexe féminin ont rempli une planche où le premier locuteur est un garçon et 34 ont rempli une planche où le premier locuteur est une fille. Dans le groupe des sujets garçons, 61 ont rempli une planche où le premier locuteur est un garçon et 49 ont rempli une planche où le premier locuteur est une fille. La passation était collective et, après avoir informé les participants de la tâche qu'ils avaient à faire, on leur demandait de répondre le plus spontanément possible. Le temps maximal alloué était de 5 minutes. Aucun des sujets n'a excédé ce temps.

RÉSULTATS

On présentera, dans un premier temps, la répartition globale des scripts interlocutoires, après quoi on comparera les scripts interlocutoires produits par le groupe des sujets garçons et le groupe des filles.

Les données recueillies sont traitées à l'aide du test de χ^2 qui doit nous permettre d'identifier les différences de fréquences d'apparition des scripts interlocutoires entre les deux groupes de sujets.

Les mesures *a posteriori*, concernant la façon dont les sujets évaluent la plus ou moins grande proximité entre eux-mêmes et les personnages présents dans les vignettes, seront présentées juste après l'identification des scripts interlocutoires. Ces mesures seront analysées par comparaison des scores évaluatifs à l'aide du test de Student.

Répartition des scripts interlocutoires dans chaque groupe de sujets

Afin de faciliter la lecture des résultats, on présente deux tableaux, un pour chaque groupe de sujets. Chaque case est caractérisée par une lettre de l'alphabet que nous utiliserons, dans la présentation des résultats, pour indiquer les cases comportant les effectifs que nous comparerons.

Sexe du premier locuteur et force illocutoire	Premier locuteur masculin				Premier locuteur féminin				Total
	Force illocutoire forte		Force illocutoire faible		Force illocutoire forte		Force illocutoire faible		
Suites interlocutoires									
PL/ML	4	<i>a</i>	6	<i>b</i>	3	<i>c</i>	13	<i>d</i>	26
Nég PL/ML	12	<i>e</i>	13	<i>f</i>	12	<i>g</i>	3	<i>h</i>	40
Nég PL/FL	3	<i>i</i>	3	<i>j</i>	1	<i>k</i>	3	<i>l</i>	10
Total	19		22		16		19		76

$\chi^2 = 16.67$, ddl=6, $p < .02$

Tableau 1. Tableau général des fréquences d'apparition des suites : population des filles

Sexe du premier locuteur et force illocutoire	Premier locuteur masculin				Premier locuteur féminin				Total
	Force illocutoire forte		Force illocutoire faible		Force illocutoire forte		Force illocutoire faible		
Suites interlocutoires									
PL/ML	5	<i>a'</i>	8	<i>b'</i>	14	<i>c'</i>	12	<i>d'</i>	39
Nég PL/ML	16	<i>e'</i>	13	<i>f'</i>	8	<i>g'</i>	12	<i>h'</i>	49
Nég PL/FL	10	<i>i'</i>	5	<i>j'</i>	1	<i>k'</i>	3	<i>l'</i>	18
Total	31		26		23		27		106

$\chi^2 = 15.63$, ddl=6, $p < .02$

Tableau 2. Tableau général des fréquences d'apparition des suites : population des garçons

Comparaison de la répartition des scripts interlocutoires entre les deux groupes de sujets.

— Script interlocutoire PL/ML

Le χ^2 (3, 65) = 23,25, $p < .0001$ qui teste la liaison entre genre sexuel du premier locuteur, degré de force illocutoire, et le script interlocutoire PL/ML (cases a b c d du tableau 1 et cases a' b' c' d' du tableau 2) est significatif. Il existe donc bien une liaison entre la production du script interlocutoire PL/ML et le genre sexuel du personnage de la vignette et la force illocutoire utilisée. Plus précisément, ce script PL/ML est sur-représenté dans les réponses données par les sujets du groupe des garçons, lorsque le premier locuteur de la vignette

est une fille et parle avec un degré de force illocutoire forte. Dans les autres cas, la répartition des suites est équivalente.

— Script interlocutoire Nég. PL/ML

Le χ^2 (3, 89) = 23,29, $p < .0001$ qui teste la liaison entre le genre sexuel du premier locuteur et le degré de force illocutoire et le script interlocutoire Nég. PL/ML groupes de sujets (cases e f g h du tableau 1 et les cases e' f' g' h' du tableau 2) est significatif. Il existe donc bien une liaison statistiquement significative entre la production du script interlocutoire Nég. PL/ML et le genre sexuel du personnage de la vignette et le degré de force illocutoire des sujets interrogés. Ce script est sur-repré-

senté dans les réponses données par les sujets du groupe des garçons, lorsque le premier locuteur présent dans la vignette est un sujet de sexe féminin qui parle avec un degré de force illocutoire faible. Dans les autres cas la répartition des scripts interlocutoires est équivalente dans les deux groupes de sujets.

— Scripts interlocutoires Nég. PL/FL

Le $\chi^2(3, 29) = 5.03$ $p < 0.10$, qui teste la liaison entre le genre sexuel du premier locuteur et le degré de force illocutoire et le script interlocutoire Nég.PL/FL entre les deux groupes de sujets (cases i j k l du tableau 1 et les cases i' j' k' l' du tableau 2) n'est pas significatif. Il n'existe pas, pour ce script interlocutoire, de liaison significative entre la production de ce

script et le genre sexuel du personnage présent dans la vignette et le degré de force illocutoire utilisé.

Mesure de la proximité entre les sujets répondant et le sujet de la vignette

Cette mesure concerne les réponses données par les sujets aux questions concernant l'estimation de la plus ou moins grande proximité entre eux et le personnage présent dans la vignette remplie. Nous présenterons, respectivement, l'évaluation de ces distances au regard du personnage qui prend l'initiative de l'échange (personnage qui offre) et au regard du personnage à qui s'adresse l'initiateur de l'échange (personnage qui reçoit).

	Population féminine	Population masculine	
Premier locuteur masculin	m = 2.16	m = 2.96	t = - 3.30 ddl 101 p < .01*
Premier locuteur féminin	m = 2.38	m = 3.24	t = - 3.27 ddl 81 p < .01*
	t = -0.90 ddl=74, ns	t = - 1.27 ddl=104, ns	

Tableau 3. Comparaison des moyennes des scores évaluant la proximité entre les sujets interrogés et le premier locuteur. Cas de la proximité avec le sujet de la vignette qui offre.

Mesure de la proximité avec le personnage qui offre

Le tableau 3 présente les scores évaluatifs moyens de proximité entre le personnage de la vignette qui offre et les sujets interrogés. La comparaison des scores à l'intérieur de chaque groupe de sujets (résultats en colonne) ne nous donne pas de résultat statistiquement significatif ($t(74) = -0.90$; ns pour le groupe des filles et $t(104) = -1.27$; ns pour le groupe des garçons).

Cependant, lorsqu'on compare les scores évaluatifs entre les deux groupes de sujets, au regard du genre sexuel du premier locuteur (résultats en ligne)

il apparaît une différence entre la population des filles ($t(101) = -3.30$; $p < .01$) et la population des garçons ($t(81) = -3.27$; $p < .01$), lorsque le premier locuteur est de genre sexuel masculin, ainsi qu'une différence lorsque le premier locuteur est de genre sexuel féminin.

Les sujets de sexe masculin se considèrent comme étant plus proches d'un locuteur qui engage la rencontre, que celui-ci soit une fille ou bien un garçon. Voyons maintenant si cette tendance se retrouve avec la mesure de la distance entre les sujets interrogés et le personnage qui reçoit, dans la vignette.

	Population féminine	Population masculine	
Sujet récepteur masculin	m = 3.72	m = 2.57	t = 4.89 ddl 103 p < .0001*
Sujet récepteur féminin	m = 3.54	m = 3.14	t = 1.58 ddl 82, ns
	t = -0.91 ddl=74, ns	t = -2.50 ddl=104, p < .02*	

Tableau 4. Comparaison des moyennes des scores évaluant la proximité entre les sujets interrogés et le premier locuteur. Cas de la proximité avec le sujet de la vignette qui reçoit.

Mesure de la proximité avec le personnage qui reçoit

La comparaison des scores évaluatifs moyens, obtenus à l'intérieur de chacun des groupes de sujets, fait apparaître une différence significative pour le groupe des sujets garçons (tableau 4). Les scores évaluatifs moyens font apparaître que les sujets de sexe masculin établissent une plus grande proximité entre eux-mêmes et le personnage de la vignette qui reçoit ($t(104) = -2.50$; $p < .02$) lorsque celui-ci est une fille.

La comparaison entre les deux groupes de sujets

(résultats en ligne) ne fait pas apparaître de différence lorsqu'on mesure la distance entre les sujets répondant et le sujet qui reçoit, quand le récepteur est une fille ($t(81) = 1.58$; ns). On note, cependant, une différence significative entre les scores évaluatifs moyens des sujets de sexe masculin et des sujets de sexe féminin, lorsque le sujet récepteur est un garçon ($t(101) = 4.89$; $p < .0001$). Dans ce cas, les scores évaluatifs moyens des sujets de sexe féminin les font apparaître comme étant plus proches d'un sujet récepteur de sexe masculin.

DISCUSSION

Avant de nous engager dans une analyse de l'ensemble des résultats, reprenons-les au regard de hypothèses formulées.

Globalement, il apparaît que l'on obtient les mêmes scripts interlocutoires dans les deux groupes de sujets. Trois des quatre scripts proposés comme mesures dépendantes ont été les plus prisés par les sujets. Il s'agit de PL/ML, Nég. PL/ML, Nég. PL/ML. Le script PL/FL n'a pas été retenu par les sujets, qu'il s'agisse des filles ou bien des garçons. Notre première hypothèse est donc validée. Il semble donc bien exister une connaissance d'arrière-plan, partagée par l'ensemble des sujets, qui donne existence à des scripts interlocutoires. Cependant, ces modèles d'arrière-plan commun sont soumis à l'effet de quelques variables et n'apparaissent pas suivant les mêmes modalités chez les sujets de genre sexuel masculin et les sujets de genre sexuel féminin.

Des scripts interlocutoires pour une rencontre galante

Considérons à présent les différents scripts interlocutoires et leur répartition dans les deux groupes.

Dans le cas du script PL/ML, il existe une différence significative entre le groupe des sujets de genre sexuel masculin et ceux de genre sexuel féminin. Lorsqu'on étudie en détail ce résultat, il apparaît que cette significativité est associée à un cas bien particulier. En effet, il apparaît une différence importante, lors de la production de ce script interlocutoire, dans la situation où le premier locuteur est une fille et parle avec un degré de force illocutoire forte. Dans ce cas, le script interlocutoire PL/ML est sur représenté dans le groupe des sujets garçons et sous représenté dans le groupe des sujets filles. Les sujets de sexe masculin semblent considérer que le script interlocutoire le plus favorable à l'aboutissement d'une rencontre galante est celui qui se produit lorsqu'une fille prend la parole en premier, avec un degré de force illocutoire élevé.

Si on observe, maintenant, les résultats obtenus lors de la production du script interlocutoire Nég. PL/ML, il apparaît une différence significative entre les sujets de sexe masculin et les sujets de sexe féminin. Cette différence semble acquise au regard d'une situation bien singulière, c'est-à-dire le cas où le premier locuteur est de sexe féminin et s'exprime avec un degré de force illocutoire faible. Le script Nég. PL/ML est sur-représenté dans le groupe des garçons et sous-représenté dans le groupe des filles. Il semblerait que les sujets de sexe masculin ne « prennent pas la ligne », lorsqu'une fille parle en premier avec un degré de force illocutoire faible. La même tendance n'apparaît pas dans le groupe des filles. Ce résultat confirme, en partie, ceux obtenus juste avant.

Le dernier script interlocutoire : Nég. PL/FL, mentionné par les sujets répondant, ne permet pas d'obtenir de résultat significatif. Sa répartition, au regard des différentes variables, est très faible. Il n'apparaît pas de différence significative entre les deux groupes de sujets.

Rappelons, cependant, que le script interlocutoire PL/FL, qui figure parmi les scripts possibles, n'a pas été mentionné dans les réponses fournies par les sujets interrogés.

Cette première analyse intergroupe, nous permet de mettre en avant des différences entre les deux groupes de sujets et de valider certaines des hypothèses émises. En premier lieu, on mentionnera que les sujets de sexe masculin et les sujets de sexe féminin produisent des scripts interlocutoires identiques. Trois scripts interlocutoires : PL/ML, Nég. PL/ML et Nég. PF/FL ont été produits par les sujets. On peut donc avancer, sous réserve de vérifications complémentaires, que nous avons affaire à des modèles interlocutoires de première rencontre galante, caractéristiques de sujets ayant entre 19 et 25 ans. Nous sommes donc en présence de trois modèles interlocutoires d'une situation de première rencontre galante.

Le premier modèle est :

- S 1 : engage l'échange ;
- S 2 : répond favorablement à l'invitation ;
- S 1 : poursuit favorablement l'échange.

Le deuxième modèle est :

- S 1 : engage l'échange ;
- S 2 : ne répond pas favorablement à l'invitation ;
- S 1 : essaie de relancer l'échange.

Le troisième modèle possible, qui n'a cependant pas donné de résultats significatifs, est :

- S 1 : engage l'échange ;
- S 2 : ne répond pas favorablement à l'invitation ;
- S 1 : ne relance pas l'échange.

Une rencontre galante ne se produit pas forcément suivant un script comportemental rigide, comme le script de la rencontre amoureuse élaboré par Ringwald (1995) à partir du modèle de Schank et Abelson (1977). La scène du franchissement n'est acquise que s'il existe un accord entre les partenaires de la rencontre. Ce dernier n'est pas automatique et repose sur une négociation verbale dont le résultat n'est pas toujours favorable. Mais, peut-on penser pour autant, avec Goffman (2002, p. 64), qu'il revient à l'homme de « (...) poursuivre la femme de ses attentions et [que] c'est celle-ci qui a le pouvoir de faire durer ou d'abréger la poursuite » ? En d'autres termes, doit-on penser que le modèle dominant d'une rencontre galante est celui où un garçon prend l'initiative de la rencontre laissant alors, à la fille, la possibilité de s'y engager ou de refuser ?

Genre et force illocutoire dans l'amorce d'une rencontre galante

Les résultats obtenus nous autorisent à dire que les scripts interlocutoires de première rencontre galante, pour les sujets de sexe masculin et de sexe féminin sont identiques. Ils sont, en effet, communs aux deux groupes. Cependant, quelques variations apparaissent dans la façon dont les sujets de sexe masculin envisagent la poursuite des scripts PL/ML et Nég. PL/ML. Ils semblent considérer que l'aboutissement favorable d'un script de rencontre galante doit obéir à certaines conditions d'énonciation. Plus précisément, la fille doit parler avec un degré de force illocutoire forte. De même, les sujets garçons considèrent qu'une première rencontre galante a peu de chances d'aboutir lorsqu'elle est engagée par une fille qui parle avec un degré de force illocutoire faible.

Ce résultat nous permet d'appuyer les résultats obtenus par Agnoletti et Defferrard (2002) et de valider l'hypothèse relative à l'absence d'activation de stéréotypes de rôles sexuels. L'aboutissement d'une rencontre galante est possible, selon les sujets de sexe masculin, s'il suit leur propre modèle, c'est-à-dire si une fille parle avec un degré de force illocutoire forte. Il n'y a donc pas activation de stéréotypes de rôles (les garçons devant parler avec un degré de force illocutoire forte et les filles avec un degré de force illocutoire faible), mais on peut voir, dans cette conception de la rencontre galante, une sorte de généralisation d'un modèle masculin qui permet de gommer, alors, toutes les différences que les stéréotypes de rôles pourraient faire apparaître. Les sujets de sexe masculin semblent définir un modèle et considèrent que les sujets de sexe féminin peuvent l'activer pour « réussir » une rencontre galante. Ainsi, une rencontre galante peut être engagée par une fille ou par un garçon mais, pour réussir, elle doit suivre un modèle déterminé par les garçons.

Ce résultat se précise lorsqu'on examine la mesure de la proximité entre les sujets répondants et le sujet présent dans la vignette. En effet, lorsqu'on compare les scores évaluatifs moyens de mesure de la proximité entre les sujets interrogés et le locuteur qui initie l'échange, il n'apparaît pas de différence à l'intérieur de chacun des groupes de sujets. Les sujets de sexe féminin et les sujets de sexe masculin ne font pas de discrimination entre un premier locuteur de sexe masculin et un premier locuteur de sexe féminin. En revanche, la comparaison des scores évaluatifs moyens des deux groupes de sujets permet d'identifier des différences significatives. Les sujets de sexe masculin apparaissent comme étant plus proches, que les sujets de sexe féminin, d'un premier locuteur masculin qui initie l'échange et encore plus proches d'un premier locuteur féminin qui initie l'échange. La généralisation du modèle que nous avons évoqué précédemment se retrouve avec

l'analyse de cette mesure, puisque les sujets de sexe masculin apparaissent comme étant plus proches du sujet qui engage l'échange, qu'il s'agisse d'un garçon ou d'une fille. Les sujets de sexe masculin apparaissent comme étant plus proches d'une place qui leur confère, comme le souligne Goffman (*op. cit.*, p. 63) « un avantage stratégique ».

Lorsqu'on mesure la proximité entre les sujets interrogés et le locuteur qui reçoit l'offre, les résultats diffèrent. Il apparaît, en effet, que les scores évaluatifs moyens se distinguent suivant que l'on a affaire à des sujets de sexe masculin ou des sujets de sexe féminin. La comparaison de scores évaluatifs moyens fait apparaître une plus grande proximité entre les sujets répondants de sexe féminin et un sujet récepteur de sexe masculin, présent dans la vignette. Ainsi, les filles se considèrent comme étant plus proches d'un sujet récepteur masculin que les garçons. Notons cependant que, dans le groupe des sujets répondants de sexe masculin, les scores évaluatifs moyens, permettant de mesurer la proximité entre un sujet récepteur de sexe masculin et un sujet récepteur de sexe féminin, indiquent que les sujets garçons apparaissent comme étant plus proches d'un sujet récepteur féminin.

Les résultats obtenus au cours de cette étude, nous permettent de valider les hypothèses que nous avons formulées et de souligner, en particulier, que la production de scripts interlocutoires de première rencontre galante ne se fait pas suivant un traitement cognitif de la situation qui serait tel que les sujets répondants attribuent leur propre perception de la situation au sujet de même sexe qu'eux, présent dans la vignette. Il semble, plutôt, que les sujets répondent suivant une logique de script, c'est-à-dire suivant un traitement de la situation eu égard à des modèles de négociation verbale connus. Toutefois, cette logique de script donne l'avantage à un modèle que l'on pourrait considérer comme « dominant » et qui renvoie à la généralisation d'un rôle. En effet, les sujets de sexe masculin ne se contentent pas de traiter la situation avec un avantage stratégique potentiel mais élargissent ce mode de traitement aux sujets de sexe féminin. Ces derniers peuvent, en effet, faire aboutir une rencontre galante à condition de s'adresser à l'autre avec un degré de force illocutoire forte. Ainsi, il n'y aurait pas que les garçons qui pourraient réussir une rencontre galante. Les filles peuvent y parvenir mais dans certaines conditions, notamment lorsqu'elles parlent avec un degré de force illocutoire forte, c'est-à-dire lorsqu'elles occupent une place énonciative identique à celle des sujets de sexe masculin.

CONCLUSION

Nous noterons, en premier lieu, qu'une situation de rencontre galante peut se dérouler selon certaines modalités d'échange plus probables les unes que les autres. Ces modalités constituent ce que nous avons

appelé des scripts interlocutoires qui, appliqués à la rencontre galante donnent un canevas d'interactions possibles dans lequel s'inscrivent les sujets. Mais, comme nous l'avons déjà souligné, il ne s'agit pas ici d'un modèle comme celui décrit par Ringwald (1995) qui présente une succession de scènes, décrivant un comportement contraint, où les échanges verbaux sont exclus. Les scripts interlocutoires mis en évidence montrent qu'il est nécessaire d'obtenir un accord entre les partenaires de la rencontre, accord qui n'est pas acquis d'emblée, et que ce sont les ajustements interlocutoires qui nous permettent d'accéder à cet accord. Or, ces ajustements interlocutoires se réalisent, si l'on s'en tient aux résultats obtenus dans cette étude, au regard d'un modèle dominant qui laisse entendre que l'initiative de la rencontre revient à un sujet de sexe masculin. Les sujets de sexe féminin doivent utiliser un degré de force illocutoire forte, qui, en dernière analyse, leur permet d'accéder à une place énonciative (Flahault, 1978) identique à celle occupée par les sujets de sexe masculin. Le

modèle du script interlocutoire qui utilise la méthode des vignettes, appliqué à une première rencontre galante, ne nous permet pas d'établir l'existence d'une relation immédiate entre le genre sexuel des sujets répondants et le genre sexuel du personnage présent dans la vignette que devaient remplir les sujets. Il semble, plutôt, que les sujets de sexe masculin aient donné, aux sujets de sexe féminin, des critères qui, selon eux, permettraient aux filles de faire aboutir une première rencontre galante. On peut alors avancer que les sujets de sexe masculin ne considèrent pas comme impossible une rencontre galante initiée par un sujet de sexe féminin. Son aboutissement est cependant conditionné à la manière de s'y prendre. Il existe donc bien des variations des normes d'interaction dans un groupe culturellement homogène. On pourrait maintenant envisager de rendre compte de variations entre deux populations contrastées à l'intérieur d'une même culture ou, encore, d'étudier comment la norme d'interaction liée au genre varie d'une culture à une autre.

RÉFÉRENCES

- AGNOLETTI (Marie-France), DEFFERRARD (Jacky).— Modalités de l'énonciation et script interlocutoire, dans Beauvois (J.-L.), Joule (R.-V.), Monteil (J.-M.), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, 3, Cousset, Editions DelVal, 1991, p. 9-22.
- AGNOLETTI (Marie-France).— Effet de la force illocutoire et du premier tour de parole dans la réalisation d'un script interlocutoire : le script de la victime, *Revue internationale de psychologie sociale*, 12, 1, 1999, p. 79-95.
- AGNOLETTI (Marie-France), DEFFERRARD (Jacky).— La théorie du script interlocutoire appliquée à une situation de première rencontre galante, *Revue européenne de psychologie appliquée*, 52, 2, 2002, p. 119-134.
- ANZIEU (Didier), CHABERT (Catherine).— *Les méthodes projectives*, Paris, PUF, 1961.
- BARTLETT (Frederic).— *Remembering. A study in experimental and social psychology* [1932], Cambridge, Cambridge University press, 1995.
- BOWER (Gordon), BLACK (John), TURNER (Terrence).— Scripts in memory for text, *Cognitive psychology*, 11, 1979, p. 177-220.
- D'ANDRADE (Roy).— *The development of cognitive anthropology*, Cambridge, Cambridge university press, 1995.
- EDWARDS (Derek).— Scripts formulations : a study of event descriptions in conversation, *Journal of language and social psychology*, 13, 3, 1994, p. 211-247.
- EDWARDS (Derek).— *Discourse and cognition*, Londres, Sage publications, 1997.
- FAYOL (Michel).— *Le récit et sa construction. Une approche de psychologie cognitive*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1985.
- FAYOL (Michel), MONTEIL (Jean-Marc).— The notion of script : from general to developmental and social psychology, *European bulletin of cognitive psychology*, 8, 4, 1988, p. 335-361.
- FLAHAULT (François).— *La parole intermédiaire*, Paris, Seuil, 1978.
- GOFFMAN (Erving).— *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, 2002.
- FRITH (Hannah), KITZINGER (Celia).— Reformulating sexual script theory. Developing a discursive psychology of sexual negotiation, *Theory and psychology*, 11, 2, 2001, p. 209-232.
- GHIGLIONE (Rodolphe), TROGNON (Alain).— *Où va la pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1993.
- MANDLER (Jean-Matter), JONHSON (Nancy. S).— Remembrance of things parsed : story structure and recall, *Cognitive psychology*, 9, 1977, p. 111-151.
- MANDLER (Jane-Matter).— *Stories, scripts and scenes : aspects of schema theory*, Hillsdale, Erlbaum, 1984.
- MINSKY (Marvin).— A framework for representing knowledge, dans Winston (P. H.), *The psychology of computer vision*, New-York, Mc Graw Hill, 1975, p. 211-277.
- PAIVIO (Allan).— *Imagery and verbal processes*, New-York, Holt, Rinehart and Winston, 1971.
- PAIVIO (Allan).— *Mental representations : a dual coding approach*, New-York, Oxford University press, 1986.
- ROSENZWEIG (Saul).— The picture-association method and its application in a study of reactions to frustration, *Journal of personality*, 14, 1945, p. 3-23.
- ROSENZWEIG (Saul).— Revised norms for the adult form of the Rosenzweig Picture-Frustration study, *Journal of personality*, 18, 1950, p. 344-346.
- ROULET (Édy).— L'articulation du discours en français contemporain, Berne, Peter Lang, 1985, 272 p.

ROUSSET (Jean).– *Leurs yeux se rencontrèrent : la scène de la première vue dans le roman*, Paris, José Corti, 1984.

RUMELHART (David).– Schemata : the building blocks of cognition, dans Spiro (R. J.), Bruce (B. C.), Brewer (W. F.), *Theoretical issues in reading comprehension*, Hillsdale, Erlbaum, 1980, p. 38-58.

SCHANK (Roger), ABELSON (Robert).– *Scripts, plans,*

goals and understanding, Hillsdale, Erlbaum, 1977.

SAWYER (Keith).– *Creating conversation : improvisation in everyday life discours*, Cresskill, Hampton, 2001.

SCHÖNBACH (Peter).– *Account episodes. The management or escalation of conflict*, Cambridge, Cambridge University press, 1990.

VANDERVEKEN (Daniel).– *Les actes de discours*, Bruxelles, Mardaga, 1988.

Annexe 1

Le script de la rencontre amoureuse (d'après Ringwald, 1995)

Niveau 1	EN-TÊTE DE SCRIPT - « rencontre amoureuse »		
Acteurs			
Conditions d'entrée			
Résultats attendus			
Temps et lieux			
Niveau 2	EN-TÊTE DES SCÈNES		
<i>Scène 1</i>	<i>Scène 2</i>	<i>Scène 3</i>	
Se voir + sensations (effet)	se parler, se faire signe (échange)	se toucher (franchissement)	
Niveau 3			
<i>Actions de S1</i>	<i>Actions de S2</i>	<i>Actions de S3</i>	
se rencontrer	dialoguer avec	caresser le	
être attiré	lui faire signe	lui prendre la main	
avoir le vertige	adopter une certaine attitude		
être ébloui		l'embrasser	

Annexe 2

Exemples de classification des enchaînements interlocutoires aux deuxième et troisième tours de parole

<p>Prendre la ligne/maintenir la ligne : PL/ML</p> <p>M^{lle} F. : « ...c'est très gentil...merci... je m'appelle Louise et toi... » M. P. : « ... moi c'est Seb... tu veux pas qu'on aille boire un coup... »</p> <p>M. P. : « ...volontiers je n'ai pas beaucoup de temps mais c'est avec plaisir... » M^{lle} F. : « ...je m'appelle F. et vous ? »</p> <p>Prendre la ligne/fermer la ligne : PL/FL</p> <p>M^{lle} F. : « ... merci... c'est très gentil... » M. P. : « ...désolé c'est juste pour une enquête... »</p> <p>M. P. : « ... ce serait avec plaisir mais vous n'êtes pas à mon goût ... » M^{lle} F. : « ...dommage...je ne savais pas... »</p> <p>Ne pas prendre la ligne/ maintenir la ligne : Nég PL/ML</p> <p>M^{lle} F. : « ...Merci... c'est très gentil mais je ne suis pas libre... désolée » M. P. : « ...ah ! bon... on peut peut-être discuter quand même... »</p> <p>M. P. : « ...j'ai pas le temps... j'ai une réunion dans 10 minutes... » M^{lle} F. : « ...ça fait rien... je vous accompagne on discutera d'un autre rendez-vous... »</p> <p>Ne pas prendre la ligne/fermer la ligne : Nég PL/FL</p> <p>M^{lle} F. : « ...ça ne va pas la tête...je vous connais même pas... » M. P. : « ... je vais pas vous importuner plus longtemps... »</p> <p>M. P. : « ...non merci je ne vous connais pas... » M^{lle} F. : « ...dommage... j'aurais bien voulu vous connaître... »</p>

Annexe 3

Vignettes illustrant la chronologie de la première rencontre initiée par un homme ou par une femme

A 1

Monsieur P. croise M^{lle} F. et la trouve bien à son goût. Il l'aborde.
Poursuivez dans les bulles 3 et 4 l'échange commencé en 2.



A 2

Monsieur P. croise M^{lle} F. et la trouve bien à son goût. Il l'aborde.
Poursuivez dans les bulles 3 et 4 l'échange commencé en 2.



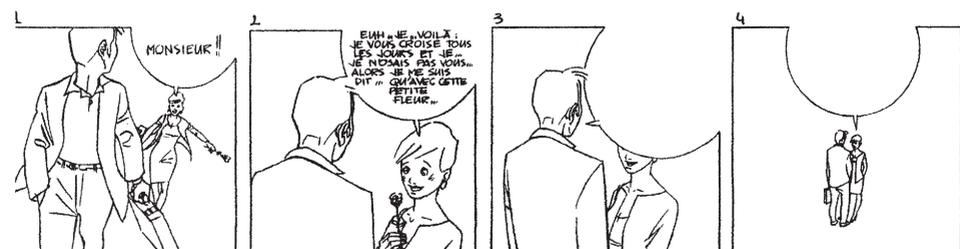
A 3

M^{lle} F. croise Monsieur P. et le trouve bien à son goût. Elle l'aborde.
Poursuivez dans les bulles 3 et 4 l'échange commencé en 2.



A 4

M^{lle} F. croise Monsieur P. et le trouve bien à son goût. Elle l'aborde.
Poursuivez dans les bulles 3 et 4 l'échange commencé en 2.



actualité de la psychologie

Société française de psychologie, avec le soutien
du département de la recherche de la SFP

Atelier de conjoncture

Acquisition du langage. Vers une approche pluridisciplinaire

Strasbourg, 8-10 décembre 2004

APPEL À COMMUNICATION

La maîtrise de la langue maternelle et de l'expression orale ou écrite constitue une des priorités de l'école. Les difficultés d'apprentissage du langage oral, puis écrit, sont au cœur des préoccupations des professionnels de l'éducation et font l'objet d'un grand nombre de recherches se situant dans des domaines extrêmement divers (psychologie cognitive, psycholinguistique, didactique, neurosciences, médecine, orthophonie...).

Des progrès importants ont marqué ce domaine de recherche, progrès largement dus à l'apport de la psychologie et neuropsychologie cognitives. Les études en psycholinguistique ont, par exemple, permis de grandes avancées dans la compréhension des mécanismes cognitifs impliqués dans l'acquisition du langage – oral ou écrit – et ses difficultés. Les connaissances issues d'approches complémentaires viennent enrichir et compléter les modèles théoriques de la psychologie. Ainsi, les études fonctionnelles, qui se sont multipliées cette dernière décennie, visent à déterminer les mécanismes cérébraux impliqués dans le développement et la maîtrise du langage.

Il est indispensable de confronter les connaissances issues de ces différentes approches, encore trop souvent simplement juxtaposées et sans contact suffisant entre elles. L'objectif de cet atelier de conjoncture est ainsi de promouvoir une approche pluridisciplinaire du langage oral et écrit et de ses troubles.

Envoi des propositions : Elisabeth DEMONT,
Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation,
12 rue Goethe, 67000 Strasbourg
tél. : 03.90.24.19.62, télécopie : 03.90.24.06.24
Elisabeth.Demont@psycho-ulp.u-strasbg.fr

Date limite de réception des résumés : 10 septembre
2004, notification de l'acceptation : 10 octobre 2004

Laboratoire de psychologie sociale de l'université
Paul Valéry

Colloque

Représentations, identités et processus socio-cognitifs en contexte organisationnel

27, 28, 29 juin 2005, Montpellier

APPEL À COMMUNICATION

Ce colloque se propose de confronter des travaux qui mobilisent les notions de représentation sociale, d'identité sociale et de processus socio-cognitifs dans des problématiques touchant au fonctionnement des organisations (par exemple : culture d'entreprise et représentations sociales, normes de jugement dans les organisations, identités sociales et conflits dans les organisations, etc.)

Information : <moliner@jade.univ-montp3.fr>
<http://www.lpsmontpellier3.com>

Laboratoire de psychologie cognitive
de l'université de Provence, CNRS UMR 6146

VIII^e colloque

Vieillessement cognitif

Marseille, 15-17 septembre 2004

Contact coordination : Stéphanie Lhuillier,
Laboratoire de psychologie cognitive,
29 avenue Robert Schuman, 13621 Aix en Provence cx 1
tél : 04 42 95 37 33
télécopie : 04 42 20 59 05,
<vieillessement.cognitif@up.univ-mrs.fr>

Association pour la diffusion de la recherche
internationale en psychologie sociale (ADRIPS),
Faculté des sciences sociales et politiques
de l'université de Lausanne

Cinquième congrès international de psychologie sociale en langue française

1-4 septembre 2004

Informations : <http://www.infocom.iut-tlse3.fr/Adrips/>
inscriptions : <valerie.fointiat@up.univ-aix.fr>

Service commun de développement
de la formation continue et professionnelle,
UFR Sciences humaines cliniques, Ecole doctorale
Université Paris 7-Denis Diderot, en partenariat
avec l'hôpital de Maison Blanche et le CHI de Poissy
et avec le soutien du ministère de l'Éducation nationale
(DRIC)

Université européenne d'été

Clinique de la responsabilité, éthique et loi Autonomie, sciences humaines et droits de l'homme

27 septembre-2 octobre 2004,
UFR Sciences humaines cliniques,
107 rue du Faubourg Saint-Denis, 75010 Paris

Cette Université européenne d'été (UEE) traitera, successivement, de la notion de responsabilité et d'autonomie, paradigmes qui concernent l'ensemble des cliniques médicales, psychiatriques, psychanalytiques et psychologiques et intéresse la dimension juridique et éthique.

Dans le cadre des deux premiers jours « Clinique de la responsabilité, éthique et loi », elle abordera, à partir d'événements récents, la question de l'euthanasie et de son rapport à la loi, les soins palliatifs et l'accompagnement des malades en fin de vie.

Elle posera également la question de la responsabilité en psychiatrie, celle de la personne qui commet un acte fou et celle des moyens mis en œuvre pour évaluer cette responsabilité par référence à l'expertise psychiatrique et/ou psychologique. Peut-on parler d'un rapport particulier à la loi dans la psychose ?

Par extension, nous analyserons la portée philosophique et humaine de la responsabilité, d'autant que l'appréhension de l'éthique et des droits de l'homme est aussi dépendante de la structure psychopathologique dans laquelle s'inscrit tout sujet, ce qui pose aussi la question de son degré de liberté et de son autonomie.

Dès lors qu'une personne en fin de vie devient dépendante, sa responsabilité n'est pas toujours reconnue et, de ce fait,

sa parole et son désir ne sont pas forcément pris en compte, ce qui rend son autonomie problématique.

Lors des trois journées portant sur " Autonomie et Droits de l'Homme " l'autonomie du sujet, individuel et collectif, sera envisagée dans sa radicalité aussi bien que dans sa dialectique, relativement aux contextes particuliers.

À l'heure où, même dans les pays riches, les moyens de leur autonomie manquent souvent aux chercheurs en sciences humaines, il paraît particulièrement urgent d'explorer, autant que faire se peut ensemble, la convergence des approches spécialisées et de créer des articulations qui, nonobstant les discours sur l'interdisciplinarité, nous paraissent insuffisamment établies et mises en œuvre.

Pour ce faire, cette Université européenne d'été s'efforcera de porter son attention sur la vie de la cité comme sur l'œuvre des organisations internationales et des associations, ainsi que sur l'activité des médias.

Information : Danièle Sitruk, tél : 33 (0)1 44 27 78 44
<daniele.sitruk@paris7.jussieu.fr>

Anne Burande, tél : 33 (0)1 44 27 69 27, <anne.burande@paris7.jussieu.fr>

Association européenne Nicolas Abraham et Maria Torok

Colloque international Nicolas Abraham et Maria Torok

Psychanalyse, histoire, rêve et poésie

9 et 10 octobre 2004, ASIEM,
6 rue Albert de Lapparent, 75007 Paris

Inscription : Mme Monique Pelletier, Transition,
21 rue de Lisbonne, 75008 Paris Cedex 8
télécopie : 01 43 59 18 14

Institut de criminologie et sciences humaines
de l'université Rennes 2, avec la collaboration
du Laboratoire de recherche en didactique,
expertise et technologie des APS Rennes 2,
l'Institut des hautes études de la sécurité intérieure,
de l'Observatoire européen des violences scolaires,
de l'Autonome de solidarité

Colloque francophone international

**Violences - enfance et adolescence
Violences en milieu scolaire, en institutions
éducatives, sportives et culturelles**

12-13 novembre 2004,
Université Rennes 2 – France, bâtiment L

Information : 02 99 14 16 96
<marie-pierre.briand@uhb.fr>

L'université Lyon 2, l'université catholique de l'Ouest
et l'IUFM de Lyon

Colloque international

Chercheurs et praticiens dans la recherche

25-27 novembre 2004, École Rockefeller,
4, avenue Rockefeller, 69373 Lyon cedex 08
(métro ou tram T2 : Grange Blanche)

Renseignements : Françoise Clerc, ISPEF,
Université Lyon 2, 16 quai Claude Bernard,
69365 Lyon Cedex 07
<francoise.clerc@univ-lyon2.fr>

L'équipe " Actions et cognitions ", du laboratoire
de psychologie de l'université de Franche-Comté
à Besançon, avec la collaboration du laboratoire
de géographie THEMA et du laboratoire de philosophie

Colloque international

Penser et agir

9-11 décembre 2004, Besançon

Inscription : Géraldine Mougeot,
Laboratoire de psychologie,
30, rue Mégevand, 25030 Besançon cedex, France
téléphone : 00 33 (0) 3 81 66 54 41
télécopie : 00 33 (0) 3 81 66 54 40
<geraldine.mougeot@univ-fcomte.fr>

à travers les livres

GORGUS (Nina), *Le magicien des vitrines*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2003.

Pour bien des historiens de « l'avant-guerre », Georges Henri Rivière (1895-1985) en était une des figures, un de ces dandys, qui fréquentaient dans les salons huppés de l'hôtel Masseran, chez Etienne et Edith de La Bonnière de Beaumont ou de l'hôtel Bischoffsheim, chez Charles et Marie-Laure de Noailles, au cabaret à la mode, le sélect *Bœuf sur le toit*, où il remplaçait, parfois, Jean Wiener ou Clément Doucet au piano, après avoir tenu l'orgue de l'église Saint-Louis-en-l'Île, trois mois en 1917, mais aussi, en compagnie de Léon-Paul Fargue et de Marcel Jouhandeau, les mauvais lieux de Pigalle. Lié avec Joséphine Baker, il écrivit une chanson pour elle et organisa, à l'occasion de la première visite de George Gershwin à Paris, en 1925, la première de *Rhapsody in blue* et, quatre ans plus tard, la campagne publicitaire des « Lew Leslie black birds »

Mais ce n'est pas à cet aspect du personnage qu'est consacré ce livre, issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de Tubingue ; c'est au « magicien des vitrines », c'est-à-dire au muséologue et à l'ethnologue, qu'il fut.

Musicien de formation, puis élève de l'École du Louvre en 1924-1926, il fut critique aux *Cahiers d'art*, dressa l'inventaire de la bibliothèque de Charles Vignier et de la collection de David David-Weill, avant d'organiser, en 1928, sa première exposition, « Les arts anciens de l'Amérique » au pavillon de Marsan au Louvre.

Le succès « fantastique, scientifique, journalistique et mondain » de l'exposition décida de son orientation ultérieure. Sur l'intervention de David David-Weill et de Charles de Noailles, il entra au musée d'Ethnographie, dirigé par Paul Rivet, au palais du Trocadéro.

Ce musée, que Pablo Picasso trouvait, lorsqu'il y vint pour la première fois, « dégoûtant, affreux », Charles Rivet et Georges Henri Rivière entreprirent de le rénover, afin d'en faire « un musée utile à la science et au pays, aimé des artistes et attrayant pour le public », avec le concours de l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris, fondé, en 1925, par Paul Rivet, Lucien Lévy-Bruhl et Marcel Mauss (dont Georges Henri Rivière suivit les cours pendant quatre ans), avec l'ambition de donner à l'ethnologie de nouvelles bases scientifiques. Georges Henri Rivière y monta plus de soixante-dix expositions entre 1930 et 1935.

Les vernissages de ces expositions, où la tenue de soirée était exigée, étaient des événements, qui contribuèrent à la promotion du musée et de l'ethnologie. Le musée organisait aussi des expéditions : pour financer celle de Dakar-Djibouti de 1931-1933, eut lieu, au cirque d'Hiver, un combat de boxe, orchestré par Jean Coteau, opposant Al Brown, son « poulain » et Roger Simendé. Charles de Noailles, président de la Société des amis du musée d'ethnographie et mécène de Jean Coteau, acheta un grand nombre de billets d'entrée, dont il fit bénéficier ses amis.

C'est aussi à cette époque que grandit l'idée de créer un musée d'ethnographie française, dont Georges Henri Rivière voulait faire un « musée-laboratoire ». La démolition du palais du Trocadéro, remplacé par le palais de Chaillot et l'inauguration du musée de l'Homme, en 1938, matérialisa la séparation entre ethnologie « exotique » et ethnologie française, le département et musée des Arts et traditions populaire étant logé au sous-sol de l'aile de Paris du nouveau palais.

De grandes discussions se tenaient, alors, au plan international, sur les musées. Si l'on s'accordait à les considérer comme des lieux de savoir, il n'y avait pas d'unanimité sur les moyens de le transmettre, l'idée prévalente étant un « double musée », un musée pour les visiteurs tout venant et un musée d'étude. De ses visites à travers le monde, notamment en Amérique du Nord et en Union soviétique, Georges Henri Rivière retint l'idée de montrer l'homme derrière l'objet muséalisé.

Nous sommes en 1937. Le Front populaire est au pouvoir et le gouvernement souhaite revaloriser la culture locale et régionale, ce que facilitait l'instauration des congés payés en accordant des loisirs à la population ouvrière. Le folklore est présenté comme le « savoir des peuples », d'où l'appellation de « musée des arts et traditions populaires de la France », décidé en 1937 avec un musée central au palais de Chaillot et des musées de plein air dans toute la France. L'exposition internationale de cette année-là en vit la concrétisation avec un centre régional au centre de l'exposition et un centre rural en annexe, où dix-sept régions étaient représentées, à la porte Maillot. Le couronnement fut le Congrès international de folklore, où furent présentées cent dix communications, dont celles de Marc Bloch et de Lucien Febvre.

Le gouvernement de Vichy, en prônant la « Révolution nationale » contribuera aussi au développement du musée, en favorisant ses activités de collecte et de documentation.

Les « arts et traditions populaires » demeurèrent au palais de Chaillot une trentaine d'années. Le livre relate les différentes expositions qui s'y tinrent jusqu'à la construction d'un nouveau musée à l'emplacement du palmarium du Jardin d'acclimatation et l'installation du musée, achevée en 1963, où se manifeste le « style ATP », que Claude Lévy-Strauss définissait « puriste et élégante », démontrant « la solidarité qui unit à travers les siècles les chefs-d'œuvre du passé et les créations du présent ». Le modèle que Georges Henri Rivière préconise est celui du « fil de Nylon » (les objets sont suspendus par des fils de nylon qui donnent à croire qu'il y a quelqu'un, derrière, qui tient les outils).

Son action, Georges Henri Rivière ne la limita pas à Paris. Il soutint les projets de musée en province. Par exemple, il associa les ATP à la création du musée du vin de Bourgogne à Beaune, à l'établissement de monographies de l'Aubrac et du Châtillonnais. Les cours qu'il dispensa à l'École du Louvre et aux universités de Paris-I et de Paris-IV et, plus encore, sa collaboration avec le Conseil international des musées, accrurent son influence. C'est lors de la session de cet organisme, en 1948, à Paris, qu'il définît sa conception du musée : « Un musée est un établissement permanent, constitué dans l'intérêt général pour conserver, administrer, permettre la consultation à des fins d'enseignement, de documentation et de recherche, et, essentiellement exposer à des fins de délectation un ensemble limité ou croissant d'éléments de valeur culturelle ». Il contribua également au développement des « écomusées », c'est-à-dire de musées ayant pour thème leur environnement immédiat, du musée de l'Homme et de l'Industrie du Creusot/Montceau-les-Mines en 1972.

Cette conception muséographique implique une certaine idée, autour de laquelle le musée se constitue, celle, à l'époque, de ce qu'on appelait le « folklore », étymologiquement, le savoir du peuple.

Pour Pierre Saintyves le folklore s'oppose à l'ethno-

graphie, le premier étudiant la vie populaire, mais dans la vie civilisée, l'ethnographie étudiant les cultures primitives n'ayant pas de culture savante. Il distinguait vie matérielle, vie spirituelle et vie sociale. Georges Henri Rivière juge cette division trop rigide. Il prend l'exemple de la maison pour montrer qu'elle participe des trois thèmes. Il désigne trois domaines du folklore : « civilisation matérielle, structure sociale et littérature et traditions orales ». En outre, pour lui, le folklore devait être traité comme un phénomène ancré dans toutes les couches de la population, de la ville comme de la campagne, bien qu'il lui fût reproché de privilégier la paysannerie et l'artisanat.

À Arnold Van Gennep, il emprunte la notion de « folklore vivant », mais les deux hommes s'opposaient. Arnold Van Gennep dénonçait, chez Georges Henri Rivière et ses émules, le « culte de la civilisation matérielle ». Voyant, dans le musée, une nécropole, il condamnait le projet du musée des arts et traditions populaires.

Dans l'annonce du Congrès de folklore de 1937, Georges Henri Rivière et André Varagnac, son assistant, précisent leur conception du folklore : c'est une « branche de la sociologie descriptive », une « nouvelle science de l'homme ». Elle s'appuie sur des statistiques, sur la méthode cartographique, qui consigne, sur un atlas, les « faits folkloriques », recueillis par questionnaires et enquêtes sur le terrain. « Le folklore doit mener à comprendre comment la grande masse des gens a su vivre, lutter pour l'existence, peiner ou rire en commun, s'efforcer ou s'ébattre selon les jours, les saisons et les jours », écrivirent-ils ailleurs et, dans son ouvrage, *Définition du folklore*, paru en 1938, André Varagnac énoncera : « Le folklore, ce sont les croyances collectives sans doctrines, des pratiques sans théorie » et énumèrera les cinq critères qui constituent le « fait folklorique » : coutume ou action collective ; action à la fois conforme et spontanée, qui repose, à la fois, sur la répétition et sur la créativité ; où tout se réfère à une région ou un espace déterminé ; où la fonction peut changer, mais la forme peut être maintenue.

André Varagnac sera critiqué pour ses méthodes d'étude, que Christian Bomberger qualifie d'« ethnologie du "on" » et pour son intérêt pour la protohistoire de l'humanité. Aussi, Georges Henri Rivière fera-t-il de moins en moins allusion aux travaux de son collègue et, après la seconde guerre mondiale, le mot « folklore » ne fera plus que rarement partie du vocabulaire des ATP. Georges Henri Rivière ne parlera plus que d'ethnographie française, dont il reprendra, en 1946, la définition à Marcel Maget : « L'ethnographie étudie les comportements collectifs des groupes humains, comportements techniques, économiques, sociaux, idéologiques et esthétiques, ainsi que leurs monuments matériels ».

Aujourd'hui, si des psychologues, des psychosociologues, des sociologues, voire des psychanalystes et des mythologues s'intéressent à ce que recouvrent les mots ethnologie, folklore, ethnographie française, anthropologie culturelle, Georges Henri Rivière y est, sans doute, pour quelque chose.

Marcel Turbiaux

GIUST-DESPRAIRIES (Florence), *L'imaginaire collectif*, Ramonville, éd. Érès, 2003, 247 pages.

Le concept-titre est l'objet d'une première définition qui se concrétise au cours du livre ; il désigne « un ensemble d'éléments qui s'organisent en une unité significative pour un groupe à son insu. » (c'est nous qui

soulignons). Il relève, tant pour la théorie que pour la pratique, d'une démarche psycho-sociale clinique, elle-même ouverte aux dimensions historiques, analytiques, éthiques. Aussi bien s'agit-il, par l'intervention, « d'accompagner des individus et des groupes au dégageant et à la (re)construction du sens de leur expérience » – cela grâce à un travail d'élucidation qui veut échapper à l'extériorité de certaines explications et à la désinvolture d'interprétations trop précoces.

Il convient de réévaluer les fonctions créatives de l'imaginaire, trop souvent réduit aux registres de l'illusion, voire de l'aliénation. La confrontation avec la réalité reste un problème ardu en raison de la polysémie des termes et de la place qu'on accorde aux facteurs matériels, sociaux et psychologiques. Le réel peut apparaître au sujet comme ressource mais, plus souvent, comme obstacle, contrainte, énigme. On risque de flotter de l'un à l'autre et de passer de l'utopie à la déception, en tout cas de ressentir l'incertitude.

C'est à un effort de théorisation que sont consacrés les trois premiers chapitres, le suivant assurant une transition vers plusieurs exemples concrets d'interventions socio-cliniques.

La réflexion de l'auteur, étayée sur sa propre pratique, est aussi informée qu'engagée. Elle rattache expressément à C. Castoriadis sa conception positive de l'imaginaire, entre psyché et société. Elle prend aussi position par rapport à d'autres chercheurs, selon la part conférée au sujet et au groupe, aux représentations et aux fantasmes, aux processus cognitifs et affectifs.

Le sujet, d'abord, ne se confond pas avec l'acteur et il est insuffisant de concéder, comme A. Touraine, un rôle spécifique à la psychanalyse en renfort de la sociologie. Il y a une dynamique intrinsèque de l'individu en situation, où se combinent contraintes externes et pulsions internes pour produire des conduites et du sens. À l'autre pôle, D. Anzieu traite de la fomentation d'images par résonance au sein des groupes restreints, tout en les ramenant à une « topique subjective » projetée par les personnes qui les composent. Il reconnaît l'influence des représentations collectives, qui sont l'affaire du socio (ou psycho-socio)-logue, mais, pour autant, le sujet reste sans cesse exposé à « l'illusion groupale » et à la collusion fantasmatique. Pour Florence Giust-Desprairies, le seul partage d'une réalité mentale ne suffit pas à fonder le besoin d'unité d'un groupe sans la tension vers « un objet suffisamment commun, condition du « faire social » face à divers obstacles. Nous avions nous-même soutenu jadis que la groupalité impliquait deux schèmes pulsionnels : celui de la rencontre et celui du projet commun.

La psychologie sociale offre-t-elle une interface, une connexion des processus et des approches ? C'est ce que soutient notamment S. Moscovici, pour qui l'intrication du psychique et du social s'impose au vécu de l'acteur comme à l'analyse du chercheur. Si Florence Giust-Desprairies partage cette position conjonctive, elle s'interroge sur le concept central de « représentation sociale » ; cette sorte de « pensée commune » (globale ou locale) imprègne, certes, chaque sujet en interaction avec autrui ; mais tous deux influent plus ou moins sur son usage et sur son éventuelle évolution. Serge Moscovici en atteste d'ailleurs lorsqu'il traite de la pensée divergente et du cas extrême de la « dissidence d'un seul ». Plus discutables serait l'accent mis sur les dimensions cognitives et idéologiques aux dépens des vecteurs affectifs qui souvent les sous-tendent. Aussi bien ces derniers interviennent-ils puissamment, dans le champ

affinitaire et conflictuel, au niveau conscient ou inconscient. Ce rôle des affects sociaux, liés aux schèmes mentaux collectifs, ressortent notamment dans l'ouvrage de D. Jodelet : « Folies et représentations sociales ».

Revenons avec l'auteur sur la spécificité de l'imaginaire collectif, parmi, peut-on dire, les espèces d'un même genre. Il se situe entre un imaginaire social, au sens large, englobant le cadre de vie et de pensée, dans une perspective quasi anthropologique – et un imaginaire groupal, issu de l'intervention fluctuante de quelques individus pour un temps rassemblés, dont le lien possible est surtout fantasmatique. L'imaginaire collectif concernerait, lui, plus précisément « ce qui est partagé par plusieurs personnes dans un cadre précis ou une structure donnée » – notamment les membres d'une même institution ou organisation, se connaissant ou non : enseignants, soignants travailleurs sociaux, agents d'entreprise à divers niveaux. Pour eux, existe déjà, en cas de réunion, un cadre de référence et de soucis communs ; et même une sorte de « nous » latent. Celui-ci constitue toujours, comme l'écrivait Guy Palmade, une combinaison complexe où chacun (avec son imaginaire personnel) contribue pour une part à des évènements et sentiments dont une part aussi lui échappe.

Il n'est pas rare que les catégories professionnelles précitées fassent appel à un consultant lorsqu'elles se trouvent en état de malaise, de conflit ou de crise. Celui (ou celle)-ci devra accorder toute son attention à l'expérience vécue de ces situations, ainsi qu'aux scénarios imaginaires qui s'y rattachent. Au terme d'entretiens individuels et de réunions, il ressort que la plupart souffrent d'un décalage croissant entre des attentes tenues pour légitimes et les résultats ou l'ambiance actuelle de travail. Là réside une source de troubles et de déceptions, mais virtuellement, aussi, un ferment pour la reconstruction d'un imaginaire et l'élucidation du sens obscur des épreuves rencontrées. On rejoindrait ainsi la problématique initiale et « l'insu » préalable serait dévoilé. On perçoit ici la différence de méthode avec celle de l'expert qui recourt au strict objectivisme et à des modèles construits – pour ne pas parler du pseudo-démirage mêlant la critique à l'incantation.

Comment dépendre le groupe de ses chimères et lui rendre un dynamisme constructif pour affronter l'incertain ? Le succès reste aléatoire, comme en témoignent plusieurs alternatives : « Création ou faillite de l'imaginaire collectif... Repli ou liaison ». Nous assistons successivement aux avatars de trois ensembles : une école nouvelle, un centre de formation continue, une entreprise de taille moyenne. L'analyse pénétrante du discours collectif, ponctué des cas personnels d'acteurs détenant les « portes » (aurait dit Lewin), permet de saisir la démarche qui, à travers maintes secousses, conduit à une évolution très sensible.

Sous ces trames, parfois ces drames, ressort une certaine méthode, non certes systématique, mais du moins récurrente. Quel en est l'essentiel ? L'attitude d'écoute empathique offerte d'emblée à tous ; une forme de non-directivité n'excluant pas des apports interprétatifs, voire coopératifs lors des phases critiques ; le maintien aussi d'un cadre de référence groupal suffisamment stable pour aborder certains phénomènes transférentiels ou résistanciers. Bref il s'agit de favoriser un processus de transrégulation qui déborde les retours défensifs ou nostalgiques, pour élaborer ensemble un projet. Peut-être Florence Giust-Desprairies pourrait-elle préciser encore sa pratique en l'illustrant de quelques

séquences au cours desquelles elle parle au groupe, et sur quel ton.

C'est, finalement, un pari sur la portée de l'élucidation pour accéder au sens (et nous le partageons pleinement en tant qu'intervenant). Il implique notre capacité à maintenir une tension entre la construction idéalisante comme nécessité et la confrontation au réel comme défi. Mais ce pari est aussi étayé sur notre propre imaginaire, en un temps où le sens du sens croît en opacité, tel le rapport flottant du désir à la loi.

Jean Maisonneuve

QUINODOZ (Jean-Michel), *Lire Freud*, Paris, Presses universitaires de France, 2004.

« La meilleure façon de comprendre la psychanalyse est encore de s'attacher à sa genèse et à son développement », estimait Sigmund Freud en 1923.

Or, son œuvre couvre tout un rayon de bibliothèque, dix-huit volumes pour les *Gesammelte Werke*, vingt-quatre pour la *Standard edition*, vingt prévus pour les *Œuvres complètes* des Presses universitaires de France, davantage si l'on ajoute, aux livres et aux articles, la correspondance et les écrits divers. En outre, elle s'étend sur plus de quarante ans et a évolué ; elle a subi, de la part de son auteur même, bien des révisions. Jean-Michel Quinodoz utilise cette belle métaphore : Sigmund Freud a « écrit à la manière d'un explorateur qui découvre des paysages inconnus, note ses impressions au passage, ébauche une esquisse sur son carnet, et parfois s'arrête plus longuement pour planter son chevalet et fixer le paysage dans un chef-d'œuvre ».

À ces révisions, s'ajoutent celles de ses épigones, les commentaires, les exégèses, les interprétations de toutes sortes qu'elle a suscitées. Peu de gens, sans doute, peuvent se vanter d'avoir tout lu, de tout connaître de façon approfondie de l'œuvre de Sigmund Freud et d'y voir bien clair.

Certes, un travail comme celui-ci n'a pas la prétention de se substituer à l'approche directe de l'œuvre, de penser de son étude, mais d'y aider et un soin extrême a été apporté à répondre à cette intention.

Il est le fruit de la longue pratique de la psychanalyse de l'auteur et du travail d'un séminaire de lecture chronologique de l'œuvre de Sigmund Freud, qu'il a dirigé, depuis 1988, dans le cadre de la formation de futurs psychanalystes, au centre Raymond de Saussure, à Genève. Chacun des participants, dont la liste est donnée en annexe, était invité « à éclairer l'œuvre étudiée selon différentes perspectives – biographie, histoire des idées, développements post-freudiens, etc. », en suivant un programme de travail établi sur trois ans et une méthode définie, à raison d'une séance d'une heure et demie par semaine, suivie d'une discussion.

Précédé d'une « table chronologique de Sigmund Freud », qui présente, sur deux colonnes en regard, les « repères biographiques » et les « publications » de celui-ci, l'ouvrage est divisé en trois parties : découverte de la psychanalyse (1895-1910) ; les années de maturité (1911-1920) ; nouvelles perspectives (1920-1930).

Chaque chapitre, sauf exception, traite d'une seule œuvre, article ou livre, avec les références utiles (date de rédaction, de publication) et un texte introductif, livrant un aperçu du contenu de l'œuvre et la situant dans l'ensemble des travaux de Sigmund Freud, coiffé d'un sous-titre évocateur (par ex. « L'amour, l'identification et l'idéal du moi » pour *Psychologie des foules* et

analyse du moi).

Un encadré, « Biographie et histoire » présente les éléments de la vie personnelle de Sigmund Freud en rapport avec l'œuvre étudiée et le contexte historique, les influences qui ont entouré la rédaction de l'œuvre, ainsi, le cas échéant, qu'une brève biographie des plus importants disciples contemporains de Sigmund Freud et de ses principaux patients.

Il est suivi d'un exposé de l'œuvre intitulé « Découverte de l'œuvre ». Il ne dispense pas, évidemment, de se reporter à l'original. Au contraire, Jean-Michel Quinodoz a choisi « de présenter chaque œuvre de manière à éveiller la curiosité du lecteur, afin qu'il désire en lire le texte complet ».

À la fin de chaque chapitre, sont mentionnés les principaux concepts apparus dans l'œuvre étudiée, au moment où Sigmund Freud leur attribue le statut d'un véritable concept psychanalytique, bien que, souligne l'auteur, Sigmund Freud ait décrit tel ou tel phénomène correspondant à un concept psychanalytique à de nombreuses reprises et à des périodes diverses et qu'il n'ait attribué que plus tard un statut de concept à ce phénomène et il cite, par exemple, le terme « transfert », qui est déjà présent dans les *Études sur l'hystérie* de 1895 et qui ne sera défini, en tant que concept psychanalytique, que dix ans plus tard, dans *Fragment d'une analyse d'hystérie* (Dora).

Un encadré, « Évolution des concepts freudiens », est consacré au développement qu'ont connu un certain nombre de concepts, tels le transfert, déjà cité ou le complexe d'Œdipe dans les écrits successifs de Sigmund Freud.

Enfin, un dernier encadré résume les principaux développements qu'ont apportés, aux idées de Sigmund Freud, ses disciples immédiats ou les psychanalystes leurs successeurs, montrant la diversité des courants actuels en psychanalyse et son universalité.

Si je me suis étendu sur la structure de l'ouvrage, c'est pour en souligner la valeur du point de vue didactique et son originalité, qui en font un livre auquel on se reportera souvent. Ce sont, d'ailleurs, des mérites qui appartiennent en propre à l'auteur et aux membres de son séminaire, le reste relevant, bien sûr, de Sigmund Freud.

Au terme de cet important travail, Jean-Michel Quinodoz s'interroge sur l'actualité de Sigmund Freud : « Ses idées ont-elles conservé leur valeur universelle ? Quant à la méthode thérapeutique qui en découle, la cure psychanalytique, quelle est sa place à notre époque ? ».

« Je réponds, écrit-il, que la psychanalyse est bien vivante ».

Certes, on n'attendait pas d'autre réponse. C'est, en effet, le but de *Lire Freud* de montrer « la vitalité des idées de Freud et de la psychanalyse ».

Par là, l'auteur révèle qu'il n'est pas de ceux qui considèrent que l'héritage de Sigmund Freud doit être conservé intact. Comme le montre la lecture chronologique que son livre nous offre, ce n'est pas une découverte qu'a faite Sigmund Freud, « mais une succession de découvertes, l'une entraînant l'autre ». Et bien des auteurs ont retenu la leçon. Pourtant, il n'est pas non plus du bord de ceux qui, s'emparant d'une partie de l'héritage, la développent isolément, au détriment de l'ensemble, « au risque de disperser la psychanalyse, de sorte qu'il subsisterait autant de psychanalyses que de psychanalystes ».

Ce qu'il croit devoir retenir de l'héritage de Sigmund

Freud, c'est « d'en transmettre tout le dynamisme en instaurant un dialogue avec lui à travers ce qu'il nous a légué ».

Ce qu'il nous a légué, ce sont ses écrits, certes, mais c'est aussi la cure psychanalytique, mais ceci « est une autre histoire ».

Marcel Turbiaux

DEPAULIS (Alain), *Le complexe de Médée. Quand une mère prive le père de ses enfants*. Bruxelles, De Boeck, 2003.

Alain Depaulis fait serpenter son livre « sur les rives de la mythologie, de la littérature, de la psychiatrie, effleure un temps les berges de la justice, de la psychologie familiale avant de s'engager dans les sentes les moins explorées de la psychanalyse. » C'est ainsi que l'auteur conçoit son livre.

Il remonte aux sources du mythe de Médée, il en dégage les racines les plus anciennes, présente les versions d'Ovide, de Sénèque, de La Peruse, de Corneille et montre l'originalité et l'intérêt de la version qu'en propose Euripide, celle où l'infanticide maternel déploie son intensité tragique, présentant la « dimension psychologique qui rompt avec la tradition ».

« Les personnages d'Euripide, écrit A. Depaulis, sont des hommes et des femmes qui se débattent en proie aux affres des passions, mais ce sont des femmes qui occupent une place de choix. Dans la société grecque, on leur réserve la faiblesse d'exprimer des sentiments considérés comme méprisants, les hommes se prélevant au dessus de ces émois. Des faiblesses dominées par l'emprise des sens, faiblesse indigne d'un homme. C'est pourquoi Euripide nous offre de si beaux portraits de femmes, souvent habités par les affects les plus bas. »

Selon Depaulis, quel sens donner à ce mythe ? Si l'on reprend la trame de l'histoire, on dégagera trois niveaux d'analyse : Médée, une femme amoureuse, est abandonnée par son mari au profit d'une autre femme ; elle entre dans un état de souffrance insupportable qui lui inspire l'envie de mourir ; mais elle fait le choix de se venger : elle tue sa rivale et ses propres enfants, tout en épargnant Jason.

Il s'agit de la femme amoureuse dans son rapport à l'homme qu'elle aime, celui de la mère et de sa relation à ses enfants, enfin celui de la femme face à l'homme qui l'a abandonnée et qui est le père de ses enfants.

Depaulis reprend ce modèle et le retrouve dans certains dossiers de Justice, dans les affaires familiales et dans la clinique de l'enfant : il s'agit chaque fois d'une femme, abandonnée par son mari, réduisant son enfant à un objet de vengeance, « dans le désir inconscient de châtrer » le père, « en lui retirant l'objet de son désir, motif de sa fierté. Cela en écho à sa propre castration non assumée, c'est-à-dire l'impossibilité de s'assumer comme femme. »

C'est en 1944 que Wattels, dans un article « Psychanalyse et littérature », utilise l'expression « Medea complex ». Depaulis évoque ensuite un certain nombre de travaux psychiatriques. Le meurtre d'enfants a été décrit dans certaines pathologies telles que les psychoses puerpérales, les états mélancoliques, on pourrait également évoquer certaines situations de déserrance sociale. L'auteur pose la question de la structure dans laquelle se retrouverait ce type de comportement.

Il rappelle la communication de Marie-José Bataille qui, au premier congrès international de mythologie et de psychothérapie, en août 1988, portait le titre « Peut-on parler d'un complexe de Médée ? ». Elle proposait la définition suivante du complexe de Médée : « Ensemble de pulsions inconscientes ayant pour objet la destruction ou l'anéantissement de l'enfant (souvent de sexe mâle) par sa mère, et des formations réactionnelles contre les pulsions en relation avec la haine (le dégoût) éprouvée envers le géniteur et plus généralement l'homme et avec le refus inconscient du statut général de femme. »

L'enfant devient ainsi un enjeu support de vie ou de mort entre la femme et l'homme, c'est par le meurtre de l'enfant que la femme cherche à atteindre l'homme, mais est-ce parce que la mère a donné la vie qu'elle a droit de la reprendre à l'enfant ? Ce dernier appartient-il une fois pour toutes, corps et âme à sa mère ? L'enfant dans un tel contexte est réduit à un objet de jouissance pour la mère.

Pour étayer sa démonstration et argumenter, après avoir indiqué qu'il avait pris les précautions déontologiques d'usage, Depaulis commence, tout d'abord, par présenter Anna, cas décrit par Daniel Lagache. Dans cette observation, c'est une chienne qui est l'enjeu du conflit entre l'homme et la femme. Dimitri est attaché à cette chienne et c'est par l'intermédiaire de l'animal que cette femme va exercer son chantage.

La démonstration devient plus probante lorsque Depaulis présente le cas d'Elisabeth, femme abandonnée qui pousse sa fille du haut d'une falaise, avoue puis ensuite se rétracte ; elle punit ainsi son amant Pascal, homme attaché à sa fille sans en être le père.

C'est surtout l'histoire de Christine L. qui illustre la « structure médéique ». Il s'agit d'une jeune-femme qui a connu un abandon et est issue d'un milieu nourricier très modeste. Elle rencontre l'homme de sa vie, Thierry, qui l'épouse et avec lequel elle a deux garçons. La situation familiale qui, dans un premier temps, donne toute satisfaction, se dégrade ensuite. Thierry s'engage dans des relations extra-conjugales et exhibe ses conquêtes. À bout de ressources et pour se venger, Christine tue ses deux fils, essayant ainsi d'atteindre son mari au point sensible, qui, elle en est sûre, pourra l'abattre, l'atteindre au niveau de la génération, des successeurs, de sa virilité ; c'est aussi une atteinte au Nom-du-Père et la destruction de ce signifiant.

C'est ici que nous rejoignons la clinique de la Chose qu'ont mis en valeur J. Lacan puis S. Faladé, comment comprendre qu'une mère puisse faire de son enfant une monnaie d'échange et puisse aller jusqu'à son meurtre pour punir le père ?

Comment saisir qu'une mère qui a été rejetée ou déçue par l'homme ne répondant pas à l'idéal promis, puisse rejeter le père en le privant de son enfant ? Il s'agit bien ici de privation puisque le manque de l'enfant s'inscrit dans le réel.

Depaulis évoque l'observation de Marie-Louise qui a rejeté Jean-Claude, ce dernier n'a pas répondu à ce qu'elle attendait de lui. Elle prive ce père, qui revendique sa paternité, de son enfant en invoquant l'abus sexuel.

Quel contentieux ? Quelle problématique liée à la relation de la femme à son propre père, peut être déplacée sur le conjoint et l'enfant procréé avec ce conjoint ? Jusqu'où la haine du père, puis de l'homme trompeur, peut-elle venir marquer la suite des générations ?

Ces observations, à la suite de la tragédie de Médée,

portent ces questions, jusqu'où une femme peut-elle aller dans la destruction pour atteindre l'homme qui l'a trompée ou éconduite ?

Depaulis répond de la façon suivante à ces questions : « La privation de leur progéniture a pour effet d'ôter à ces hommes tout influx vital », ils sont ainsi atteints dans leur être de père, transmetteurs de vie, de nom, ils ne peuvent plus s'inscrire dans la suite des générations.

Et aussi, lorsque le père vient dire son désarroi, son impuissance, il assiste à l'éloignement progressif de l'enfant qu'il chérit, jusqu'à le voir tenir des propos hostiles et rejeter son père.

Quant à l'enfant, il est jeté au milieu des affrontements parentaux destructeurs, avec les conséquences psychopathologiques qui en découlent.

La mère délaissée exprime, quant à elle, son désespoir et son désir d'assouvir sa vengeance par le moyen qu'elle sait pouvoir sûrement atteindre l'homme, c'est-à-dire son enfant.

Les auteurs s'accordent pour considérer que les composantes du complexe de Médée sont les suivantes : une femme abandonnée ; le désir de punir le père ; l'enfant instrument de la vengeance.

La présence de ces traits dans des expériences, *a priori* très éloignées, conduisent, selon Depaulis, à observer que les cas examinés dans ces trois registres sont l'expression des degrés divers de la même problématique : le meurtre réel de l'enfant qui constitue sa forme la plus extrême.

Il constate que, dans la plupart des cas, la trahison et le parjure constituent le meilleur ferment de la haine et du désir de vengeance. Dans toutes les situations examinées, les victimes sont l'objet d'un amour paternel manifeste : le père aime son (ses) enfant(s) et c'est la raison déterminante qui le(s) désigne comme instrument de vengeance. C'est parce que le père aime son enfant que la mère va chercher à l'atteindre en ce point sensible. La punition infligée est de l'ordre de la vengeance, et ce qui a pu ainsi alimenter cette vengeance c'est l'état de souffrance « d'être femme ».

L'auteur propose ainsi une nouvelle piste qui reprend la question freudienne : « Was will das Weib ? » (« Que veut la femme ? »). Il pose la question suivante : dans un tel contexte, la femme qui tue son enfant ne met-elle pas son homme en position de Grand Autre Absolu ? Par rapport à cet Autre qui doit répondre à tout et de tout, qu'en est-il, alors, du rapport de cette femme à sa féminité, au maternel et à la Chose, au manque et à la castration ?

Pourtant, ces femmes déclarent aimer leur enfant, alors de quel type d'amour s'agit-il ? d'un amour cannibalique qui consiste à réincorporer son fruit ?

Lacan souligne à différentes reprises qu'« aimer c'est donner ce qu'on n'a pas ».

Nous nous retrouvons ainsi dans un temps, avant l'évidement de la Chose, temps où l'interdit de l'inceste perd tout sens, où seule la loi du caprice maternel fonctionne, allant jusqu'à mettre fin à la succession des générations et portant ainsi une atteinte mortelle au Nom-du-Père. Telle serait la punition choisie par ces mères pour punir l'homme qui les a trompées.

Cet homme, substitué d'un père ambivalent, qu'elles avaient choisi pour soutenir leur narcissisme chancelant et leur identification féminine, les laissent face au « ravage » de la haine, commettre le crime le plus odieux, le plus insupportable : le meurtre de son (ses)

enfant(s).

Toutes ces questions essentielles sont abordées dans ce livre très stimulant pour la réflexion clinique et psychanalytique.

Robert Samacher

ABRIC (Jean-Claude), *Méthodes d'étude des représentations sociales*, Ramonville Saint-Agne, Erès, 2003, 295 p.

FLAMENT (Claude) et ROUQUETTE (Michel-Louis), *Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales*, Paris, Armand Colin, 2003, 175 p.

S'il y avait besoin de montrer à nouveau combien la recherche sur les représentations sociales est productive, l'ouvrage publié sous la direction d'Abric et celui de Flament et Rouquette viendraient à l'appui de cette démonstration. Ces deux ouvrages se proposent de présenter, avec des objectifs différents, la méthodologie d'étude des représentations sociales.

Dans l'introduction de l'ouvrage qu'il a dirigé, Abric en précise l'objet : il s'agit de rendre compte « de méthodes et d'outils qui garantissent la scientificité des études de représentation sociale et permettent une approche multiméthodologique des représentations indispensables à la fiabilité des résultats obtenus » (p. 8). La diversité de l'ouvrage est à la mesure du projet proposé puisqu'il s'agit tout aussi bien de traiter de méthodes, au sens de démarches de recherche, que de techniques à l'objectif plus ponctuel, permettant d'étudier les représentations sociales. Pour atteindre ces objectifs, l'ouvrage est résolument didactique : chaque méthode ou technique est présentée de manière détaillée en explicitant la suite des opérations mises en œuvre par le chercheur. Par surcroît, chacune d'elle se trouve illustrée par les résultats d'une ou de plusieurs études empiriques de sorte que la mise en œuvre constitue également une mise à l'épreuve.

Ainsi, la « triangulation » proposée par Apostolidis relève d'une démarche de recherche même si, ce faisant, les techniques de recueil et d'analyse, notamment sur l'entretien et l'analyse thématique de ceux-ci, sont présentées. Dans le chapitre qu'Apostolidis consacre à cette « stratégie de recherche », la « triangulation » est introduite comme une épistémologie non positiviste visant, de manière inductive, à croiser les différents aspects d'un phénomène complexe dont les allers et retours entre théorie et terrain constituent les plus apparents. La recherche empirique choisie porte sur les représentations des relations intimes sexuelles et permet de valider l'intérêt de l'apport croisé d'entretiens, qui fournissent une typologie qualitative, et de quasi-expériences qui, conduites ensuite, font « travailler » en la mettant à l'épreuve.

La perspective choisie par Kalampalikis, à propos de la présentation du logiciel d'analyse des données textuelles *Alceste*, est proche de celle d'Apostolidis dans le sens où les opérations techniques sont situées par rapport à une démarche plus générale d'analyse des données d'enquête. Ainsi, en articulant la démarche de la psychologie sociale à celle de la linguistique, le « langage des représentations » est progressivement constitué en schéma figuratif pour être finalement mis à l'épreuve des savoirs disponibles dans d'autres domaines des sciences sociales. L'illustration sur les pratiques alimentaires montre ainsi comment des données recueillies au travers d'entretiens conduisent à

la mise en évidence d'un *théma*, nature-culture. Cette préoccupation est également sensible dans le chapitre que Lahlou consacre à l'analyse documentaire d'articles de dictionnaires relatifs à « manger », soumis au logiciel *Alceste*. Lahlou inverse la démarche précédente puisque l'analyse secondaire pratiquée sur le sens commun vient compléter l'analyse du dictionnaire.

Le chapitre de Rosa s'inscrit dans une perspective comparable. L'auteur passe en revue, à partir de la technique de recueil du « réseau d'association », différents types d'indices permettant de décrire un corpus ainsi que des techniques d'analyse pour en saisir l'organisation et les significations. Une analyse fréquentielle, doublée par une analyse sur les rangs, est mise en rapport avec la description fréquentielle du lexique et avec la recherche de dimensions ou facteurs structurant le champ de représentation selon une analyse factorielle des correspondances. Enfin, l'analyse de discours, au moyen du logiciel *DiscAn*, permet d'identifier, au sein d'un champ sémantique d'une représentation, des catégories nodales et de spécifier leurs relations. Ces différentes analyses apparaissent complémentaires et l'exemple fourni, qui est décliné selon ces différentes analyses, étaye ce point de vue.

« L'ensemble des techniques présentées dans le cadre de la théorie du noyau central se constituent également en méthode, en mettant le contenu au service de la recherche de la structure des représentations, puisque, selon Abric « étudier une représentation sociale, c'est d'abord, et avant toute chose, chercher les constituants de son noyau central [...] ; la connaissance du contenu ne suffit pas, c'est l'organisation de ce contenu qui donne le sens » (p. 60). Le chapitre d'Abric présente ainsi les techniques éprouvées de recueil du contenu (association libre, questionnaires de caractérisation) et de certification des éléments du noyau central comme les techniques de mise en cause (MEC) et d'induction par scénario ambigu (ISA). Le chapitre de Guimelli propose, de manière complémentaire, la technique des schèmes cognitifs de base (SCB) permettant le contrôle de la centralité des éléments d'une représentation sociale.

En outre, le chapitre d'Abric aborde les derniers développements théoriques de la perspective aixoise sur la « zone muette » des représentations. Celle-ci est définie comme des éléments « contre-normatifs » qui, pour certaines représentations, ne sont pas verbalisés par les sujets. L'intérêt de prendre en compte de tels éléments est en rapport avec leur statut : ils peuvent, au même titre que des « schèmes dormants », être partie prenante du noyau central et, donc, organiser la représentation. Les deux techniques présentées, la technique de « substitution » et celle de « décontextualisation normative », se proposent de lever les censures du contrôle social en permettant l'expression d'un non-dit dans les représentations. Les exemples pris sur les représentations de l'insécurité et celles sur le maghrébin, sont, à cet égard, explicites.

Bouriche, dans son chapitre, complète les analyses de la structure d'une représentation en introduisant à l'analyse de similitude. Il adjoint à la présentation classique de ses principes et de l'algorithme permettant l'obtention de l'arbre maximum, des analyses secondaires comme la technique du graphe à seuil, celle du filtrant des cliques ou encore la 3-analyse qui permet de déterminer si les données obtenues et, partant, la représentation étudiée sont constituées ou non de manière unidimensionnelle. Le chapitre final de Tafani et Bellon

offre, quant à lui, différents exemples de recherche conduites par l'expérimentation.

Certains chapitres sont en revanche plus techniques. Ainsi, la présentation, par Flament et Milland, d'un type de traitement statistique particulier de données d'enquête procure au chercheur une technique d'analyse pour repérer ce qui est partagé par des représentations d'objets différents ou par des groupes différents, à propos du même objet, ou encore le principe sur lequel se fonde ce partage. Cette technique d'analyse est fondée sur l'interprétation des propriétés d'un effet Guttman (composante de taille et composante diagonale) présent dans certaines études empiriques.

Nombre de chapitres proposent une démarche pas à pas, montrant au lecteur et à l'utilisateur, auquel l'ouvrage est destiné, l'ensemble des opérations mises en œuvre par le chercheur. Mobilisant un autre cadre théorique, Clemence s'attache, dans sa présentation d'une forme d'analyse multidimensionnelle, l'INDSCAL, fondée sur la prise en compte des variations individuelles, à montrer comment s'établit un « espace commun » des items proposés aux sujets, à propos de la violence, et un espace des variations individuelles où chaque sujet est positionné par rapport à cet espace commun. De même, la présentation de l'analyse factorielle des correspondances (AFC), par Deschamps, est inscrite comme un instrument possible participant d'une démarche expérimentale plus générale. Deschamps réussit, en choisissant une présentation algébrique de l'AFC, à faire saisir, de manière quasi-intuitive, son principe et à montrer comment l'AFC permet de rendre compte des rapports entre contenus de représentation et variables indépendantes.

Mais cet ouvrage, même si c'est son propos principal, ne se limite pas à la seule description des méthodes d'étude. Au fil des chapitres, des questions sont posées sur l'usage et sur les méthodes elles-mêmes. À titre d'exemple, Lahlou ou Apostolidis s'interrogent sur le rôle du chercheur dans l'interprétation des données obtenues, Bouriche pose la question des rapports entre connexité et centralité, Abric et de Rosa, à propos des modes de recueil des discours, posent la question du sujet de l'énonciation etc.

L'ouvrage laisse également entrevoir des débats entre chercheurs sur des questions techniques comme celle sur le sort réservé au rang d'apparition des réponses dans un questionnaire d'association chez de Rosa mais remplacé, chez Abric, par un rang d'importance ou encore, chez les mêmes, les rapports entre dimensions latentes et zone muette. Ce que l'ouvrage laisse entrevoir, sans pour autant les aborder frontalement, concerne les questions comme le statut des significations dans leurs rapports aux processus, les relations entre contenu et structure d'une représentation ou encore le statut épistémologique problématique du non-dit. Enfin, l'affirmation de la pluri-méthodologie existe, le plus souvent, d'une part, comme analyse secondaire visant à éprouver la validité d'une technique et, d'autre part, elle est le plus souvent en rapport avec la perspective théorique choisie par l'auteur, de sorte que celle-ci étant différenciée, les modes d'analyse, voire de recueil, ne sauraient se substituer les uns aux autres. Les différentes contributions à la méthodologie d'étude des représentations sociales rendent compte, en tout état de cause, de la pluralité des approches des représentations sociales en psychologie sociale.

Curieux est, en vérité, l'ouvrage de Flament et Rouquette. Tout d'abord parce que le propos du livre

n'est pas énoncé en tant que tel, par les auteurs, ce qui fait qu'on entre dans le vif du sujet sans, pour autant, savoir quel en sera l'objet. Le court avant-propos semble rendre raison de cette absence d'introduction puisque les auteurs précisent qu'ils ne sont pas forcément d'accord l'un avec l'autre avec un sens de la litote consommé : « Tout ce que dit l'un des auteurs n'est pas forcément entériné par l'autre. Mais rien de ce que dit chaque auteur n'est totalement rejeté par l'autre » (p. 9), de sorte qu'on pressent que le projet commun d'écrire s'est trouvé déjoué par la réalité de l'écrire en commun.

Deux solutions pour comprendre le sens du projet s'offrent alors au lecteur. La première est de retourner vers les auteurs eux-mêmes et de leur poser la question, c'est-à-dire de recueillir une représentation de l'objet du livre et de ses conditions de production telles qu'ils les envisagent eux-mêmes. La seconde est d'essayer de rendre compte du contenu de l'ouvrage à partir du produit représenté lui-même et d'en inférer son objet. Évidemment, le temps faisant défaut et l'exercice de recension étant convenu, c'est à la seconde possibilité qu'on se ralliera, laissant aux bons soins d'une rencontre à usage scientifique de pouvoir obtenir ce qui pourrait apparaître comme un surcroît de signification, mais qui, à n'en pas douter, lèverait certaines des ambiguïtés de l'interprétation. Ce faisant, recherchant la signification du projet auprès des auteurs eux-mêmes ou à partir de leur travail, le lecteur adopterait une démarche qui serait, sans doute, récusée par les auteurs.

En effet, l'ouvrage qui est tout à la fois théorique, épistémologique, méthodologique et pratique, se propose de considérer les représentations sociales à partir de leurs propriétés de structure et, principalement, de la différenciation première entre éléments centraux et périphériques. Il s'ensuit, d'une part, plus qu'une indifférence, un rejet souvent affirmé, de la question du sens et, d'autre part, une formalisation et une mathématisation desdites propriétés de structure ou, pour le dire autrement, des relations entre éléments : « [...] La perspective structurale nous invite à ne pas rechercher la réponse [...] dans la contingence circonstancielle des contenus, mais dans la mise en évidence de régularités formelles, c'est-à-dire dans un dispositif général de relations et de règles » (p. 136).

L'ouvrage propose donc, dans les deux premiers chapitres, une présentation théorique des représentations sociales pour aborder, ensuite, des questions méthodologiques sans jamais se départir d'interrogations théoriques mêlées à des considérations tout à fait pratiques (« Quel(s) inducteur(s) employer ? [...] Combien faut-il interroger de sujets ? » etc.). Les techniques associatives de recueil des représentations sont abordées dans le chapitre 3, et les chapitres suivants sont consacrés à différentes méthodes permettant l'analyse du statut des éléments et de leurs relations. Ce faisant, l'analyse de similitude, la méthode des schèmes cognitifs de base ou encore différentes techniques de certification des éléments d'une représentation sont présentées.

L'intérêt de l'ouvrage ne réside pas, me semble-t-il, directement dans l'exposé méthodologique mais bien, plutôt, dans la synthèse que s'emploie à opérer les auteurs de propositions théoriques, jusque-là parfois disjointes. Au fil du temps, la belle simplicité des premières propositions théoriques d'Abric et de Flament s'est enrichie de nombre de travaux empiriques et d'adjonctions théoriques qui l'ont singulièrement complexi-

fiée. Le travail de formalisation que réalisent les auteurs pourrait alors avoir pour objectif de mettre en correspondance des propositions théoriques et des procédures de recherche fiables. Au cours de ce travail difficile, apparaissent des tensions théoriques que les auteurs se proposent d'affronter. Pour autant, il est difficile au lecteur de trancher efficacement sur la question de savoir s'il s'agissait, pour les auteurs, de traiter ces tensions théoriques ou si elles relèvent des partis-pris propres à chacun d'eux.

Ainsi, il est admis que les représentations sociales prennent place dans une société de classes que l'on déclinera, en psychologie sociale, à partir des rôles et des statuts voire des appartenances socio-professionnelles. Cependant, ce sont les processus de communication et, en arrière-plan, la société de masse, qui sont également convoqués lorsqu'il s'agit de rendre compte des produits représentatifs. La théorie se doit donc de concilier la conception d'une représentation comme d'une « structure cristallisée », garante « de l'identité et de la pérennité d'un groupe social » (p. 23), avec les effets des communications parfois plus labiles et porteuses de déterminations propres (diffusion, propagation, propagande).

Cette même tension théorique se retrouve lorsqu'est confrontée l'idée d'un marquage des représentations par un niveau « idéologique », s'inscrivant dans la longue durée, fait de valeurs, de normes et de *thémata* qui « pré-déterminent » les représentations, et l'expression d'opinions, c'est-à-dire de réponses *hic et nunc* mais néanmoins organisées par des attitudes et des représentations.

Enfin, une autre opposition du même genre peut être relevée dans la définition des représentations à la fois comme une pensée pratique, c'est-à-dire issue et orientée vers l'action, (« [...] pour qu'une représentation sociale se constitue, il doit exister des pratiques communes se rapportant à l'objet présumé dans la population considérée », p. 33) et une définition des représentations en termes de pensée conceptuelle (« [la représentation sociale] constitue, par elle-même, une sorte de concept ou de quasi-concept, forcément très abstrait, qu'une éventualité particulière réalise en y ajoutant inévitablement des caractéristiques contingentes », p. 118). En somme, il s'agit d'appréhender une pensée qui est, tout à la fois, structurelle et plastique/dynamique, durable et variable, pratique et conceptuelle, consensuelle et différenciée, et qui, de plus, découpe des objets distincts et néanmoins interdépendants.

Pour traiter ces tensions qui, pour certaines d'entre elles, prennent rang comme apories, les auteurs proposent au fil de l'ouvrage différents concepts qui visent à les résoudre. Ainsi, pour expliquer en quoi une repré-

sentation peut avoir des expressions différentes tout en étant la même, les auteurs proposent d'identifier des « effets de champ » qui produisent « [...] une redistribution des éléments périphériques de la représentation, [en laissant] inchangé le noyau » (p. 48). Dans le même registre, les « effets de contexte » modulent l'actualisation des représentations en fonction d'une position actuelle (étudiants vs chômeurs) ou de pratiques mises en œuvre par les sujets. Encore, dans le cadre de la transformation des représentations, l'« irréversibilité perçue de la situation » est considérée comme une variable intermédiaire car elle peut signer l'engagement d'un processus transformatif durable ou, sinon, des variations temporaires. Enfin, le concept d'« implication » joue un rôle comparable, dans la mesure où la configuration prise par les trois dimensions qui le définissent (identification personnelle, valorisation de l'objet et possibilité perçue d'action) va également intervenir dans les processus de transformation des représentations ou en moduler l'expression.

En faisant le bilan de ces différentes propositions, semble se dessiner une inflexion du paradigme aixois qui pourrait ne pas être négligeable. Certes, l'identification du statut des éléments centraux demeure un objectif incontournable de la recherche mais la prise en compte des différentes sources de variation ne peut être considérée comme un élément secondaire, au même titre qu'il conviendrait simplement de distinguer le signal du bruit. Pour contingentes et contextuelles qu'elles soient, ces variations sont nécessairement toujours présentes et données ensemble avec les éléments plus stables. La voie qui s'est engagée viserait alors à recenser les différentes sources de variabilité et à systématiser les rapports entre les situations dans lesquelles elles s'appliquent et les effets qu'elles produisent.

En définitive, l'énoncé de ces tensions et la difficulté de leur résolution pourrait avoir affaire avec l'ambition du projet des auteurs. Dans le dernier chapitre celle-ci se dévoile avec plus d'évidence. Les derniers éléments abordés, comme les rumeurs ou l'emprise des appareils d'État sur les représentations des individus, nécessairement citoyens, amplifient davantage encore le spectre des phénomènes pris en compte. L'objectif des auteurs pourrait être de proposer un modèle générique pour envisager la « pensée sociale », qui, sous l'étiquette de représentations sociales, permette d'établir ses propriétés communes. En ce sens, cette ambition fait écho à l'objet que Durkheim, souvent cité dans l'ouvrage, assignait à la psychologie sociale, d'établir les correspondances des représentations individuelles et collectives et des représentations entre elles.

Jean Viaud

Résumés des articles

MARKOVÁ (Ivana), Langage et communication en psychologie sociale : dialoguer dans les *focus groups*

Contrairement à d'autres méthodes de recherche comme les questionnaires, les entretiens individuels, les enquêtes etc., qui sont détachées de la communication quotidienne, les *focus groups* sont une méthode de recherche fondée sur la communication de groupe. Les *focus groups* permettent de développer des méthodes de recherche qui s'articulent aux dynamiques de la communication, du langage et de la pensée. Dans les *focus groups*, les participants confrontent leurs idées, poléminent de manière ouverte ou cachée, dialoguent avec eux-mêmes ou les uns avec les autres. En tant que méthode de recherche, les *focus groups* peuvent nous donner accès à la formation et aux transformations des représentations sociales, des croyances, des connaissances et des idéologies circulant dans les sociétés.

Les articles réunis dans ce numéro étudient les *focus groups* dans des perspectives dialogiques et mettent tous en évidence la polyphasie et l'hétéroglossie de la pensée et de la communication. La plupart des auteurs mettent l'accent sur l'usage des *focus groups* dans le cadre de recherches sur les représentations sociales, tout en reconnaissant la pertinence de cette méthode pour la psychologie sociale en général.

Mots-clé : langage, dialogue, communication, focus groups.

KITZINGER (Jenny), MARKOVÁ (Ivana), KALAMPALIKIS (Nikos), Qu'est-ce que les *focus groups* ?

Cet article définit, dans un premier temps, les *focus groups* et explique leurs principes, ainsi que l'histoire qui sous-tend leur utilisation. Les liens existant entre les *focus groups* et la théorie psychosociologique des représentations sociales sont soulignés. Sont discutées, dans un second temps, les questions de recueil et de conduite de tels groupes ainsi que les questions conceptuelles, pratiques et éthiques impliquées par ces recherches. Enfin, cet article permet de considérer l'ensemble des conceptions et démarches possibles pour l'analyse.

Mots-clé : focus groups, représentations sociales, histoire, méthodes, recueil.

JOVCHELOVITCH (Sandra), Contextualiser les *focus groups* : comprendre les groupes et les cultures dans la recherche sur les représentations

Cet article porte sur l'usage des *focus groups* dans la recherche sur les représentations sociales. Je situe cet usage dans un cadre conceptuel tenant compte de la manière dont les représentations et les groupes sont liés par des cultures et des interactions communicationnelles. Me fondant sur la psychologie de la vie de groupe, je mets en évidence trois dimensions qui participent de la formation des groupes et soulignent l'interdépendance des représentations et des stratégies communicationnelles. Je considère trois composantes essentielles de tout groupe : la triade self-autrui-observateur, les pratiques dialogiques qui ont lieu au sein du groupe, ainsi que la multiplicité du groupe. En analysant ces trois aspects et en comprenant leurs variations en fonction des contextes et des cultures, il est possible d'aller au-delà de l'idée que les groupes ont pour seule fonction de produire du débat et de l'argumentation. Les attentes habituelles des chercheurs au sujet du fonctionnement des *focus groups* peuvent alors être remises en question : argumenter au sujet d'un thème central ne va pas de soi dans toutes les cultures. En conséquence, plutôt que d'admettre que les groupes dans lesquels les participants ne discutent pas d'un thème donné selon les attentes

du chercheur sont des groupes qui « ne marchent pas », je propose de questionner la nature des sphères sociales impliquées dans une recherche, ainsi que la manière dont la culture modèle le dialogue et l'argumentation. Insérer les pratiques groupales dans un contexte permet de comprendre pourquoi des groupes « ne marchent pas » comme prévu. Cela constitue, par ailleurs, un outil important pour les chercheurs : l'analyse de sens/signification est complétée par l'analyse des phénomènes opérant au niveau groupal. Des recherches sur les représentations sociales menées au Guatemala, au Brésil et en Angleterre offrent des illustrations empiriques à cet argument théorique.

Mots-clé : focus groups, représentations sociales, self-autrui-observateur, pratiques groupales.

WIBECK (Victoria), ADELSWÄRD (Viveka), LINELL (Per), Comprendre la complexité : les *focus groups* comme espace de pensée et d'argumentation sur les aliments génétiquement modifiés

Dans cet article nous discutons des *focus groups* en tant que méthode d'exploration des représentations sociales. Notre étude porte sur les aliments, ou organismes, génétiquement modifiés (OGM). Les données de onze *focus groups*, organisés en Suède, ont été soumises à une analyse de contenu thématique. Sont retenus les deux procédés rhétoriques utilisés par les participants. Pour comprendre le sujet nouveau, complexe et qui présente plusieurs facettes, les participants utilisent différentes analogies et distinctions. Souvent, les analogies et les distinctions se trouvent dans des séquences ou cycles. L'autre ressource argumentative discutée dans cet article est l'emploi de citations hypothétiques. Les participants utilisent les voix d'autres acteurs, souvent des acteurs collectifs (participants virtuels), ce qui rend compte de la polyvalence (intérêts et points de vue différents) des représentations sociales.

Mots-clé : aliments génétiquement modifiés, focus groups, polyvalence des représentations sociales, procédés rhétoriques, analogies, séquences.

SALAZAR Orvig (Anne), GROSSEN (Michèle), Représentations sociales et analyse de discours produit dans des *focus groups* : un point de vue dialogique

Plaçant les sujets dans des conditions de production de discours proches des conversations quotidiennes, la méthode des *focus groups* est *a priori* intéressante pour l'étude des représentations sociales. Toutefois, dans le cadre d'une conception dialogique du langage et de la cognition, cette étude suppose non seulement de relever des contenus mais, aussi et surtout, de s'appuyer sur l'activité discursive des locuteurs. Dès lors, l'analyse du matériau recueilli porte sur les différents aspects de la matérialité discursive. Les analyses effectuées, dans ce cadre théorique et méthodologique, montrent que les sujets opèrent une importante activité de cadrage pour donner du sens à la situation de recherche et aux problèmes qui leur sont posés et que, selon ce cadrage et le travail interactif, les réponses des sujets varient à l'intérieur d'un problème, mais aussi d'un problème à l'autre. On constate en outre que, dans leur discours, les sujets adoptent différentes positions énonciatives et expriment différentes voix. Cette hétérogénéité des positions énonciatives et des voix n'est pas un signe d'instabilité (ou d'inconsistance) du sujet, mais montre la dimension fondamentalement dialogique de la construction et l'élaboration des représentations. Elle pose aussi des questions théoriques et méthodologiques fondamentales.

Mots-clé : focus groups, activité discursive, hétérogénéité, approche dialogique, position énonciative, représentations sociales

ORFALI (Birgitta), Typologie des *focus groups* à partir d'un dilemme sur le SIDA : le rôle du « compère spontané »

À partir d'un dilemme proposant la levée éventuelle de la confidentialité dans le cas du SIDA, la dynamique interne des *focus groups* est analysée, notamment à travers des formules de discussion précises (questions/réponses, phrases se complétant) et des conclusions différenciées. La présence d'un « compère spontané » permet de proposer une typologie des *focus groups* indiquant qu'une psychologie de l'influence sociale est à l'œuvre dans ces groupes, comme dans les groupes réels. Les représentations sociales du SIDA sont articulées à l'idée de contamination éventuelle par la seule sexualité tandis que des éléments restent occultés (notamment la transfusion ou la toxicomanie). L'importance des effets positionnels est ainsi mise en relief puisque les *focus groups* sont composés de jeunes adultes au début de leur vie sexuelle. Ainsi, la notion de fidélité dans le couple apparaît comme palliatif principal dans la lutte contre le SIDA et annule, en quelque sorte, le dilemme comme la nécessité d'une prise de décision.

Mots-clé : typologie, focus groups, représentations sociales, compère spontané, SIDA.

KALAMPALIKIS (Nikos), Les *focus groups*, lieux d'ancrages

Les *focus groups* sont des espaces de communication qui nous permettent d'observer des interactions, des souvenirs et des représentations en cours d'élaboration. Ils correspondent aux exigences méthodologiques de deux champs de recherche qui ont une filiation épistémologique forte, les représentations et la mémoire sociales. Notre article s'inscrit dans cette problématique et met en évidence la fécondité de cette articulation à travers une étude de terrain centrée sur un conflit symbolique dans les Balkans entre la Grèce et la République de Macédoine. « L'affaire macédonienne » met en jeu l'histoire, la mémoire et les exigences conventionnelles du présent dans un processus de défense des significations imaginaires nationales.

Mots-clé : focus groups, espaces de communication, affaire macédonienne, mémoire sociale.

COLLINS (Sarah), MARKOVÁ (Ivana), Les énoncés collaboratifs : une nouvelle méthode dans l'étude des données issues des *focus groups*

Dans cet article les auteurs s'interrogent sur l'utilisation de l'analyse conversationnelle dans l'étude des *focus groups*. De plus, elles veulent employer, conjointement, cette méthode et la théorie des représentations sociales afin d'explorer les processus de savoir partagé, la pensée dans les dialogues et les interactions sociales. Les auteurs cernent, tout d'abord, différents types d'énoncés collaboratifs. Ensuite, elles analysent des énoncés collaboratifs de deux types. Dans le premier type, ces énoncés renvoient aux perspectives communes sur le sujet en question. S'ils sont soulignés par un signe ou syntaxiquement, c'est dans le but de renchérir sur l'accord avec celui qui a énoncé la phrase en premier. Dans le second type, les compléments expriment soit un désaccord soit la volonté de tester les limites du désaccord. Les auteurs suggèrent que l'analyse conversationnelle des énoncés collaboratifs sert à explorer les représentations sociales, surtout dans la phase initiale d'une recherche, lorsque le chercheur tente d'élaborer les hypothèses pertinentes qu'il veut formuler.

Mots-clé : énoncés collaboratifs, focus groups, l'ana-

lyse conversationnelle, représentations sociales, dialogue.

KITZINGER (Jenny), Le sable dans l'huile : analyser des discussions de *focus group*

Cet article met en évidence l'analyse d'interactions spécifiques à l'intérieur de *focus groups* et souligne leur pertinence dans ce type de données. Il explore de nombreuses questions. Comment les sujets s'adressent-ils les uns aux autres et comment expriment-ils, défendent-ils et élaborent-ils leurs identités ? Quelles anecdotes et quelles analogies sont utilisées et comment fonctionnent-elles ? Quelle est la valeur d'échange de différents « faits », d'expressions ou d'histoires ? Comment les sujets intègrent-ils une nouvelle information ou une expérience ? Cet article souligne que les chercheurs utilisant la technique des *focus groups* s'intéressent également à la nature du langage et aux actes de communication, ainsi qu'à leur contexte d'énonciation. Une dimension-clé de cette analyse est la négociation du consensus et du conflit. L'auteur utilise ses propres recherches et reprend six exemples d'analyse de l'interaction dans des *focus groups*.

Mots-clé : interactions, focus groups, analogie, silence, anecdote.

GAILLARD (Richard), Pratiques de tutelle et pratiques de soin : ambiguïtés du rapport à l'argent

Après avoir rappelé ce que sont les tutelles, les populations concernées par ces dispositifs et leurs points de contact avec les pratiques de la santé mentale, nous montrons qu'une absence de prise en compte des processus psychiques liés à l'argent et à la psychose entraîne, chez les tuteurs, une gestion seulement rationnelle des budgets qui deviennent, alors, pour ces professionnels, des « garde-fou ». Les significations psychiques associées à l'argent interrogent, ainsi, une gestion uniquement rationnelle de celui-ci par les tuteurs et posent la question de la collaboration avec les soignants. L'hypothèse de la psychose et les implications de sa prise en charge soulignent, d'une autre façon, les enjeux d'une collaboration entre tuteurs et soignants, et permettent de conclure sur la nécessité de repenser cette collaboration.

Mots-clé : tutelle, soin, argent, psychose.

AGNOLETTI (Marie-France) DEFFERRARD (Jacky), Schéma de genre et script interlocutoire dans une rencontre galante.

Nous nous proposons de montrer qu'une rencontre galante suit un script interlocutoire dont l'activation varie selon le genre du locuteur qui engage l'échange et le degré de force illocutoire. La méthode des vignettes est utilisée. On présente à des sujets, de sexe masculin et féminin, une situation de première rencontre impliquant un garçon et une fille et on leur demande de compléter un enchaînement interlocutoire initié par l'un ou l'autre des sujets. Les résultats montrent que les sujets se réfèrent aux mêmes scripts interlocutoires mais le script interlocutoire de l'aboutissement d'une rencontre galante suit un modèle défini par les sujets de sexe masculin qui prend en compte le degré de puissance de la force illocutoire. Les résultats sont discutés au regard du stéréotype de rôle et de la place énonciative.

Mots-clé : rencontre galante, script interlocutoire, genre, force illocutoire, place énonciative.

RECOMMANDATIONS AUX AUTEURS

Les manuscrits doivent être adressés au Rédacteur en chef,
Bulletin de psychologie, 17 rue de la Sorbonne, 75005 Paris.

Les textes soumis à publication doivent être originaux, ne pas avoir été publiés et ne pas avoir été proposés à d'autres revues.

Les manuscrits doivent être rédigés en français, en double interligne, sur le recto seul avec une marge à droite, en trois exemplaires pour le comité de lecture, les illustrations fournies séparément.

La longueur de l'article n'est pas limitée, mais l'économie de présentation est recommandée. Les figures, tableaux, graphiques, doivent être présentés sur des feuilles distinctes, regroupées à la fin du manuscrit avec légende, titre et l'indication précise de leur insertion dans le texte. Dans le corps du texte, les auteurs sont priés de respecter les règles et usages de la langue française écrite pour ce qui concerne, notamment, l'utilisation des capitales, des accents, des nombres, de la ponctuation. Un mot, une expression, empruntés à une autre langue doivent être écrits en italiques. Si aucun équivalent n'existe en français, il convient d'indiquer, dès la première utilisation, dans quel sens précis il sera utilisé dans la suite du texte. Les phrases citées dans une langue étrangère doivent être traduites en français, suivies, si nécessaire, de la citation, en italiques, dans la langue d'origine. Hormis ces cas, tout enrichissement (caractères gras, soulignés, changement de corps typographique, etc.) est à éviter. Dans l'utilisation de documents ou parties de documents déjà publiés, l'autorisation écrite de l'éditeur et de l'auteur doivent accompagner le manuscrit soumis à lecture. Les références aux travaux publiés sont indiquées de façon uniforme dans le corps du texte (auteur (s), année) et dans l'ordre alphabétique d'auteur à la fin du manuscrit. Pour la bibliographie figurant en fin d'article, les normes de référence sont celles en usage à l'Imprimerie nationale (*Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale*, 3^e édition, Imprimerie nationale, [Paris], 1997).

Sur la première page doit figurer le titre de l'article, suivi du nom de l'auteur (ou des auteurs) et de l'établissement ou organisme auquel il est affilié.

Les recommandations détaillées sont présentées sur le site de la revue :
<http://www.bulletinpsychologie.net>

La rédaction se réserve le droit d'apporter toute modification de forme aux textes qui lui sont soumis.

Les auteurs reçoivent un avis de réception de leur manuscrit, l'avis du comité de lecture leur étant transmis dans un délai de quatre mois environ. Des experts, extérieurs au comité de rédaction, sont sollicités pour évaluer les articles proposés.

Les opinions exprimées dans les articles ou reproduites dans les analyses n'engagent que leurs auteurs ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. La reproduction, même partielle, sous toute forme, est interdite sans autorisation.

Le bulletin de psychologie a publié :

- 457** Architecture cognitive et connexionnisme. Le débat
- 459** Charisme et démocratie
- 461** Violence, loi, crime
- 462** La mesure en psychologie
- 464** La psychologie espagnole contemporaine (1989-1998)
- 466** Interaction, acquisition de connaissances et développement
- 468** Art et thérapie
- 469** Développement, fonctionnement :
perspective historico-culturelle

à paraître :

L'analogie

Psychologie et sport

prix : **22 €**